

ODYSSE BAROT

L'Inceste



PARIS

ÉD. ROUYEYRE ET G. BLOND

ÉDITEURS

98, rue de Richelieu, 98

—
1883



DU MÊME AUTEUR.

ROMANS

Madame la Présidente. – 1 volume in-18.

Les Crimes de la Duchesse. – 1 volume in-18.

John Marcy. – 1 volume in-18.

Le Procureur Impérial. – 2 volumes in-18.

Le Casier Judiciaire. – 1 volume in-18.

Le Fort de là Halte. – 2 volumes in-18.

Les Trois Bâtards. – 2 volumes in-18.

HISTOIRE ET LITTÉRATURE

Lettres sur la Philosophie de l'Histoire. – 1 vol. in-18.

Histoire de la Littérature contemporaine en Angleterre (1830-1875). –
1 volume in-18.

Histoire des Idées au XIX^e siècle. – 1 volume in-18.

Fables Lyriques de Lord Lytton, traduites de l'anglais, et précédées d'une
Introduction.

Shelley. – 1 volume in-18.

ODYSSE BAROT

L'Inceste



PARIS
ÉD. ROUYEYRE ET G. BLOND
ÉDITEURS

98, rue de Richelieu, 98

1883

PREMIÈRE PARTIE

I

L'ENLÈVEMENT

Des cris affreux éclatèrent tout à coup dans le vestibule d'attente qui précède la salle des bagages à la gare d'Orléans.

– Arrêtez ! arrêtez !. Les voilà !. Oh ! les infâmes !. Je les tiens !. Ils ne nous échapperont pas !. Mais arrêtez-les donc ! Mon père, ne les vois-tu pas ?...Cours donc après eux !. Et vous, monsieur André, vous restez là comme une momie !

Le visage en feu, les yeux injectés, les membres agités d'un tremblement convulsif, une grande et belle femme, paraissant avoir dépassé la quarantaine, frappait des deux poings à coups redoublés contre le vitrage, derrière lequel les voyageurs attendaient le moment de réclamer leurs colis qu'un essaim d'hommes d'équipe étaient en train de décharger et d'étaler sur le long comptoir occupant toute la longueur de la salle.

Pendant ce temps-là s'achevait le service de la distribution et de la visite de la douane aux voyageurs du train précédent.

– Ouvrez cette porte ! Au nom du ciel, ouvrez-la !. hurlait la matrone, saisie d'une sorte de rage et frappant plus fort, au risque de briser les

carreaux et de se mettre les mains en sang. Monsieur l'employé, ouvrez !... Je vous en supplie. Ils vont se sauver !

Le facteur qui se tenait de l'autre côté, prêt à tirer dans leurs coulisses les deux larges battants de la porte, pour livrer passage aux voyageurs du train de Bordeaux dès que le service du train de la Rochelle serait terminé, ne comprenait rien à ce tapage. Le brouhaha du vaste hangar, l'avait d'ailleurs empêché d'entendre les cris et les exclamations désespérées de la dame.

– Pas tant de boucan, s'il vous plaît ! dit-il. Vous n'êtes pas plus pressée que les autres, que diable ! Allez-vous casser les vitres de la Compagnie ?

– Calme-toi, ma fille ! fit à voix basse un vieillard à cheveux blancs. Pas de scandale !. Tout le monde nous regarde.

– Le monde ! Que m'importe le monde ? reprit-elle en se tordant les bras, pourvu que je les rattrape et que j'étrangle les deux misérables !

Et s'adressant au jeune homme qui accompagnait le père et la fille :

– Monsieur André, je vous croyais moins lâche !. A votre place, j'aurais déjà enfoncé cette porte ; je les aurais rejoints en deux bonds, et je leur aurais sauté à la gorge...

– Ah ça ! qu'est-ce que tout cela signifie ? interrompit un brigadier de sergents de ville, de planton à la sortie des voyageurs sans bagages, et que le bruit avait attiré. Allez faire vos scènes ailleurs. Restez tranquille, la petite mère, ou je vais vous faire sortir, et même vous fourrer dedans ! Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? Venez tous vous expliquer chez le commissaire de la gare.

La perspective d'initier la police à de douloureux secrets de famille et la crainte que cette intervention de l'agent de l'autorité et cette visite au commissariat n'eurent d'autre résultat que de permettre aux fugitifs de disparaître, apaisèrent quelque peu l'exaspération de la voyageuse. Un cercle s'était formé autour d'elle et de ses compagnons ; on les regardait avec une curiosité mêlée de compassion et de respect. Un monsieur décoré s'approcha du brigadier.

– Il s'agit probablement de quelque drame intime, lui dit-il. Vous feriez peut-être aussi bien de les laisser s'arranger entre eux, comme ils l'entendront...

– Je ne demande pas mieux, moi ! d’autant plus qu’ils ont l’air de gens *très bien*. et pourvu qu’on ne trouble pas la paix publique, je me lave les mains de leurs petites affaires.

Pendant ce colloque, l’héroïne de l’incident ne perdait pas de vue le groupe à la poursuite duquel elle paraissait si acharnée, et qui se composait d’un homme de vingt-neuf ou trente ans et d’une jeune femme qui, quoique grande et forte, ne devait pas en avoir plus de seize ou dix-sept. Tout à coup, elle fit un mouvement d’inquiétude et un geste de détresse.

A l’extrémité de la salle où elle les apercevait, un employé de l’octroi venait de marquer à la craie sur leurs malles le laissez-passer réglementaire ; un facteur les avait chargées sur ses épaules et se dirigeait avec eux vers la porte. La jeune femme, pâle, triste, fatiguée, s’appuyait languissamment sur le bras de son compagnon pour gagner la voiture qui les attendait, et le regardait avec tendresse.

Ce tableau produisit chez l’inconnue du vestibule un nouvel accès de fureur sourde. Ses dents claquaient, ses points se crispaient :

– Oh ! le scélérat ! murmura-t-elle en frémissant ; oh ! la coquine !. Oh ! je les tuerai tous les deux.

Le vitrage de séparation restant toujours fermé, elle n’avait plus qu’à sortir pour les rejoindre dans la cour et se dresser devant eux, menaçante, terrible, comme une tête de Méduse.

Les fuvards ne se doutaient de rien, ne soupçonnaient aucun danger. Ils croyaient avoir bien pris leurs mesures et s’être assuré une avance de vingt-quatre heures. C’était plus de temps qu’il n’en fallait pour faire le trajet de Poitiers à Paris, et, de là, gagner l’Angleterre, où ils seraient en sûreté, et où ils n’auraient plus rien à craindre.

Malheureusement pour eux, une circonstance fortuite avait déjoué tous leurs plans. Un retour prématuré et imprévu de M^{me} Dauviller avait suffi pour les perdre. Ils venaient à peine de monter en wagon, quand rentrant inopinément, après une courte absence, dans sa maison désertée, elle avait eu la révélation soudaine d’une double et effroyable catastrophe qui la frappait à la fois comme mère et comme épouse.

L’anéantissement causé par l’horrible découverte n’avait duré que quelques instants ; la stupeur et le désespoir du premier moment avaient

bientôt fait place à la colère. Il fallait à tout prix retrouver la trace des coupables. On savait qu'ils avaient pris le train de Paris à dix heures et demie ; à minuit, M^{me} Dauviller, accompagnée de son vieux père et du fiancé de sa fille, qui, soit que la passion triomphât chez lui des plus élémentaires répugnances, soit qu'il voulut simplement confondre l'infidèle et provoquer son rival, avait insisté pour être du voyage, M^{me} Dauviller, dis-je, partait à son tour pour Paris.

On aurait pu, certes, prévenir l'autorité, faire jouer le télégraphe dans toutes les directions, obtenir de la justice l'arrestation des deux amants. Mais n'était-il pas plus sage, plus prudent, de ne rien ébruiter, d'étouffer le scandale dans son germe, d'éviter tout esclandre, et de laver en famille ce hideux linge sale ? Si l'honneur et le bonheur étaient irrévocablement perdus, ne valait-il pas mieux sauver au moins les apparences ?

Il fut décidé qu'on ne s'adresserait à la Préfecture de police et au Parquet qu'à la dernière extrémité. Dût-on fouiller tous les hôtels de Paris, on finirait par déterrer l'auteur et la victime ou plutôt la complice du rapt. En matière d'enquêtes de ce genre, comme en toutes choses, on n'est jamais bien servi que par soi-même.

Le hasard les avait mieux favorisés qu'ils n'eussent osé l'espérer, les deux trains entrant en gare à vingt-cinq minutes d'intervalle, et les amoureux ayant commis l'imprudence de s'attarder, sous prétexte de bagages, au lieu de ne descendre du wagon que pour monter en voiture et se mettre en quête d'une retraite.

Quand on s'avise d'enlever une jeune fille ou une femme mariée, on ne s'amuse pas sottement aux bagatelles de la gare. On fuit d'abord, on cache son trésor volé, sans se préoccuper des menus détails de malles, de valises et de sacs de nuit ! Il est si simple de laisser tout cela à la Consigne, sauf à envoyer plus tard réclamer ses colis par un discret commissionnaire !

Effrayés de la surexcitation de M^{me} Dauviller et redoutant un éclat fâcheux, le grand-père et le fiancé voulurent en vain la dissuader de les suivre ; elle se précipita comme une insensée au dehors, et se mit à courir vers le fiacre, où le facteur était en train de hisser une malle sur la galerie.

– Les monstres ! les voilà ! cria-t-elle...

Mais dans sa hâte fébrile et dans son affollement elle fit un faux-pas, glissa sur le pavé, et s'en vint tomber la tête la première sur l'angle du trottoir.

II

TRAHIS PAR UN SAC !

Au gémissement poussé par M^{me} Dauviller, les deux hommes, qui ne la devançaient que de quelques pas, se retournèrent avec angoisses et volèrent à son secours. Il y avait par bonheur plus de peur que de mal. Sauf une contusion au front et l'ébranlement général produit par la chute, l'accident n'avait eu d'autre conséquence grave que d'interrompre la poursuite et de faciliter le départ des fugitifs.

La pauvre femme s'était évanouie ; et tandis que l'on songeait à lui donner des soins et à la transporter dans l'une des salles de la gare, le fiacre était déjà loin, sans que l'on pût savoir ni le numéro de la voiture, ni la direction qu'elle avait prise.

– Qu'importe ! dit à la malade M. Dupuys, – tel était le nom du vieillard, – dès qu'elle fut revenue à elle, qu'importe ! Si grand que soit Paris, nous saurons bien les retrouver. Ne t'inquiète pas...

– Que je ne m’inquiète pas, quand je constate que vous les aviez sous la main et que vous les laissez maladroitement échapper ? Ah ! je vois bien que vous ne me servirez pas à grand’chose ni l’un ni l’autre, et que je ne dois compter que sur moi-même !

– Mais, chère madame, objecta timidement le jeune homme, ne devons-nous pas, monsieur votre père et moi, songer avant tout à vous secourir ?

– Avant tout, il fallait songer à me les ramener... Il ne manquait pas de gens pour me venir en aide. Et puis, le grand malheur quand je serais morte ! Pourquoi ne me suis-je pas tuée dans ma chute !... Et vous prétendez aimer cette malheureuse ? Tenez, monsieur André Tournays, vous n’avez jamais convoité que sa dot !. et vous jugez sans doute que son argent ne partage pas son déshonneur et sa flétrissure !

– Vous êtes bien cruelle, madame, et bien injuste ! reprit le fiancé en rougissant. Si je persiste à adorer M^{lle} Hugnette, si je lui pardonne une heure d’égarement, un acte de folie, c’est que, malgré tout, je la crois pure encore...

– Pure ! répliqua la mère avec un sourire de mépris et de haine, pure ! une fille qui, quinze jours avant son mariage, se fait enlever et va courir la prétentaine !. Et avec qui ? Avec. oh ! je ne puis pas achever. ces horreurs-là ne se disent pas !. avec. Vous ne voyez donc pas la rage, et le dégoût et la fureur qui s’emparent de moi à cette seule pensée ? Et vous leur avez permis de s’échapper ? Et quand vous n’aviez que vingt pas à faire pour ressaisir la drôlesse et les deux cent mille francs de dot que lui a laissés son père, vous vous amusez à ramasser une belle-mère sur le pavé ?... Ah ! vous me faites pitié !

– Tais-toi ! tais-toi ! La douleur t’égare ! murmura le vieillard en pleurant. N’accable pas cette pauvre enfant. Réserve ton indignation pour celui qui l’a perdue ! Et ne rebute pas ce brave garçon qui consent à lui rendre l’honneur.

– Dites : à lui *vendre* !... ce sera plus exact.

– Madame ! madame ! balbutia André. je vous pardonne vos outrages...

– Je ne vous outrage pas, je dis la vérité. Mais si vous tenez tant à ne pas rompre le marché, tâchez au moins de retrouver la marchandise. Epousez donc M^{lle} Hugnette de Tagny, si le cœur vous en dit, et si elle y consent.

Vous êtes digne d'elle, et elle est digne de vous. Cela m'épargnera une honte de plus, celle de la faire enfermer dans une maison de correction...

– Tu oublies que c'est ta propre fille que tu traites ainsi, malheureuse ! s'écria le vieillard...

– Ma fille ? non ! Il n'est pas possible que j'aie donné le jour à une pareille créature ! Je la renie, je la repousse. Elle est moralement plus morte pour moi que mon premier mari, son père, ne l'est matériellement... Vous imaginez-vous donc que si je cours après elle, c'est pour la presser dans mes bras ?... Non !... Mlle Huguette de Tagny m'est devenue une étrangère, une ennemie. pire que cela encore !. Et si jamais je l'embrassais, ce serait pour l'étouffer !

M. Dupuys sanglottait et se demandait si Mme Dauviller n'était pas en proie à un subit accès de démence. Il commençait presque à redouter le succès des démarches qu'il allait tenter. Résolu à se rendre immédiatement chez le préfet de police et à mettre en campagne tout le service de la sûreté, il tremblait devant le retentissement de l'affreuse aventure. Il serait mort de chagrin si l'idée qu'il était pour l'avenir l'unique protecteur, le seul défenseur et le seul appui de sa chère petite-fille ne l'avait retenu à l'existence.

– Hélas ! pensait-il, qui m'eût dit, quand je la faisais sauter jadis sur mes genoux, et quand naguère encore elle me présentait à baiser son front virginal et ses joues rosées ; quand tout en elle respirait l'innocence et la candeur, qui m'eût dit que toutes mes joies allaient si brusquement se changer en larmes ! qu'un tel désastre allait fondre sur ma famille, et que nous allions être jetés dans un abîme d'infamie et de désespoir ?

Il y avait pour lui en tout ceci quelque épouvantable fatalité, qu'il devait être temps encore de conjurer. Il se refusait à croire que le misérable suborneur eût consommé son crime. Le moindre retard pouvait rendre le malheur irréparable.

Il allait donc transporter M^{me} Dauviller dans le premier hôtel venu, l'y laisser sous la garde d'André Tournays, et il se rendrait à la préfecture de police.

Un employé, à qui l'on avait remis le bulletin des bagages en le priant de commander une voiture, entra tout effaré dans le petit salon mis à la

disposition de la blessée :

– Pardon, monsieur, dit-il, est-ce que vous n’avez rien perdu ?

– Je ne pense pas, répondit le vieillard.

Et il interrogea du regard sa fille et leur compagnon de voyage.

– Non ! dit-il, rien ! Pourquoi cette question ?

– Au moment de l’accident, madame, par exemple, n’aurait pas laissé tomber un sac en cuir de Russie ?.

– Non !...

– Pourtant, insista l’employé., cela ne peut appartenir qu’à vous. Vous paraissez si ému, que vous ne vous souvenez peut-être pas. Il y a un quart d’heure, j’ai trouvé un sac égaré par un voyageur, et sur lequel j’avais lu un nom et une adresse ; or, je viens de voir sur vos bagages exactement la même adresse et le même nom : *M. Dauviller, propriétaire à Poitiers.*

Une triple exclamation se fit entendre.

– Ah ! je savais bien qu’il n’y avait pas d’erreur possible ! Tenez ! madame et messieurs, voici votre propriété. Quand on perd quelque chose ici, on est toujours sûr de le retrouver...

Et tirant de derrière son dos l’objet en question, il le déposa sur la table.

– C’est bien cela, n’est-ce pas ? C’est bien à vous ?

– Si bien à nous, répondit vivement M^{me} Dauviller, que je vais compléter l’adresse indiquée. Il n’y a pas seulement le nom de la ville, mais aussi celui de la rue, gravés sur une petite plaque de cuivre : *17, rue du Moulin-à-Vent.*

Elle venait de reconnaître son propre sac, que M^{lle} Hugnette de Tagny avait emporté en fuyant et que, dans le trouble d’un débarquement précipité, elle avait oublié sur la table des bagages.

Après avoir généreusement récompensé l’agent de la compagnie, et prétexté une défaillance subite pour retarder le départ, M^{me} Dauviller pria son père de faire sauter la petite serrure du sac, afin d’en inventorier le contenu, qui fournirait peut-être quelques indices.

Elle y découvrit une somme considérable : des billets de banque, de l’or et des bijoux...

Un soupir de soulagement sortit de sa poitrine.

Il peut sembler extraordinaire, à première vue, que le ravisseur de M^{lle} de Tagny ait commis une aussi énorme distraction, et qu'il ait oublié ce qu'il avait de plus précieux.

Quiconque a l'habitude des voyages et connaît par expérience l'affolement qui se produit dans la précipitation d'un départ ou dans le tohubohu d'une arrivée, n'en sera nullement surpris. On oublie rarement un mauvais carton à chapeau ou un méchant parapluie de quinze francs ; mais on laissera traîner sur une banquette cent mille francs contenus dans un sac de nuit. On se croit tellement sûr de ne pas négliger les choses importantes, que l'on concentre toute son attention sur les menus détails.

On se rappelle ce riche étranger perdant sur le boulevard cinq cent trente-cinq mille francs enveloppés dans un journal, comme un paquet de linge sale, et que ramassa un conducteur d'omnibus !

Si, dans les circonstances ordinaires, on est exposé à d'aussi singulières étourderies, que sera-ce donc quand on voyage avec une conscience troublée, avec le remords pour compagnon et la crainte pour compagne ? quand on se sent poursuivi par une incarnation quelconque de Némésis, mari outragé, mère irritée ou gendarme botté ? J'imagine que Caïn qui voyagea beaucoup après son crime, au dire de la Bible, aurait égaré dans toutes les gares des sacs de nuit, des valises et des portefeuilles, s'il y avait eu de son temps des billets de banque et des trains express.

On devine, mais il serait difficile de peindre le sentiment de terreur folle que dut éprouver le jeune second mari de M^{me} de Tagny, le coupable amant de sa propre belle-fille, lorsque, arrivé dans la rue Saint-Honoré, à l'hôtel d'Athènes où il s'était fait conduire sur l'indication banale de son cocher, il s'aperçut qu'il n'avait plus le sac en cuir de Russie renfermant toutes ses valeurs !

Il chancela et faillit tomber foudroyé, tandis que sa complice et victime s'affaissait à demi évanouie dans un fauteuil, en murmurant d'une voix éteinte :

– Maurice ! Maurice ! Est-ce déjà le châtiment ? Ne t'avais-je pas dit que Dieu nous punirait ?

– Tu es folle, chère Huguette ! Tu me parles toujours de ton Dieu ! Dieu par-ci ! Dieu par-là ! Qu'est-ce cela peut lui faire, après tout – si tant est

qu'il existe.?

– Ne blasphème pas, mon ami. Cela nous porterait malheur...

– Qu'est-ce que cela peut lui faire que je brise la chaîne odieuse rivée depuis deux ans à mon pied et à mon cœur ? Que lui importe que nous abandonnions un foyer maudit et que notre mutuelle tendresse aille chercher au loin un refuge et un abri ? Regretterais-tu déjà de m'avoir suivi ?... Huguette ! mon Huguette adorée ! je vois bien que tu ne m'aimes pas !...

– Je ne t'aime pas !... Maurice, si je ne t'aimais pas ; si tu ne m'étais pas plus cher que la vie, que l'honneur, aurais-je foulé aux pieds, pour t'appartenir, les sentiments les plus sacrés de la nature ? Serais-je ici, entre tes bras, dans une misérable chambre d'hôtel ?

– Eh bien, si tu m'aimes, chasse donc ces idées noires, et ne te préoccupe pas d'un incident sans gravité !... Rassure-toi ! Notre argent n'est pas perdu. Ceux qui ont ramassé le sac ne se doutent pas qu'il contient une fortune... On me le rendra !.

Hélas, son attitude démentait trop clairement son langage ! Vainement il essayait de la rassurer, de lui inspirer une confiance qu'il n'avait pas ; il ressentait les plus superstitieuses appréhensions. Ils restèrent quelques instants muets, immobiles, pétrifiés. On eût dit deux statues ou deux cadavres.

Qu'allaient-ils devenir avec deux cents et quelques francs tout au plus qui restaient dans son porte-monnaie ? Et en portant les choses au mieux, en supposant que le sac fût tombé en d'honnêtes mains, ne lui faudrait-il pas, pour en obtenir la restitution, justifier de son identité, donner son adresse, subir une foule de formalités et peut-être de délais qui permettraient à sa femme de retrouver sa piste ? C'eût été bien pis s'il avait su toute la vérité, s'il s'était douté qu'elle était arrivée à Paris avant même qu'ils n'eussent quitté la gare d'Orléans, qu'elle les avait vus ! qu'elle allait les traquer sans relâche dès ce matin même !

En allant réclamer l'objet oublié, ne risquait-il pas de se jeter dans la gueule du loup, de se précipiter tête baissée dans un piège, de se livrer spontanément à la justice qui allait être prévenue si elle ne l'était déjà ?

N'avait-il donc méconnu tous ses devoirs, débauché la malheureuse enfant dont il était le second père ; ne l'avait-il arrachée au foyer maternel, que pour venir échouer ignominieusement avec elle dans les prisons de la Seine et sur les bancs de la cour d'assises ?

Et pourtant, il n'était pas permis d'hésiter. Toute minute, toute seconde de retard rapprochait le péril au lieu de l'écarter. Le plus sûr était de l'affronter aussi bravement que possible.

Confiant Huguette de Tagny, qu'il avait présentée comme sa femme légitime, aux bons soins de la maîtresse d'hôtel ; lui donnant un baiser qui risquait d'être le dernier et qui glaça la pauvre petite ; prenant furtivement dans sa valise et glissant dans sa poche, à tout hasard, un pistolet comme ressource suprême, Maurice Dauviller remonta en voiture et se fit conduire à la gare d'Orléans, promettant au cocher dix francs de pourboire s'il brûlait le pavé.

A mesure qu'il approchait du boulevard de l'Hôpital, de sinistres pressentiments assiégeaient son esprit ; son cœur se serrait, son sang se figeait dans ses veines, sa respiration devenait plus pénible, ses yeux se voilaient. On eût pris volontiers la voiture de remise qui le portait pour la charrette d'un condamné à mort allant au supplice...

Il descend enfin, pénètre dans la gare, livide, défait, titubant, s'adresse au bureau des objets perdus, formule d'une voix tremblante sa réclamation, et attend comme un arrêt la réponse que va prononcer l'employé.

O bonheur ! il apprend que le sac a été trouvé, qu'il est en sûreté. qu'on va le lui rendre. L'obligation d'aller devant le commissaire le tourmente bien un peu ; mais, bah ! sa fugue ne peut être connue du magistrat, puisque M^{me} Dauviller elle-même ne la saura que dans l'après-midi, en revenant de sa maison de campagne à Poitiers...

D'ailleurs, n'a-t-il pas des papiers bien en règle ? Il va lui suffire de faire constater son identité !...

Il se présente devant le commissaire, que M^{me} Dauviller avait mis à demi au courant de la situation. Ce fonctionnaire croyait qu'il ne s'agissait que d'une incartade conjugale ordinaire et ignorait les graves particularités qui la compliquaient. L'épouse outragée, bien certaine que le coupable allait

revenir, attendait dans une salle voisine avec son père, tandis qu'André Toumays s'occupait de faire transporter leurs bagages dans un hôtel.

– Fort bien, monsieur, dit le magistrat après lui avoir demandé ses noms, prénoms et son adresse, mais je dois vous dire que la restitution de l'objet oublié est déjà faite...

– Déjà faite ! s'écria-t-il en pâlisant ; et à qui donc, je vous prie, monsieur le commissaire ?...

– A qui ? Mais à votre femme, parbleu !

– Mais c'est une épouvantable méprise, monsieur ! reprit-il haletant...

– Une méprise ? Pas du tout.

– Pardonnez-moi. j'ai laissé ma femme à l'hôtel, et elle n'a pu par conséquent...

– Vraiment ! voilà qui est bizarre. Du reste, jugez vous-même...

Le commissaire ouvrit une porte. Maurice Dauviller demeura bouche bée, n'eut pas la force de pousser un cri et tomba à la renverse.

III

LA GROSSESSE

Maurice reprit presque aussitôt connaissance. Mais il était tellement atterré, hébété, anéanti, que la colère de sa femme et de son beau-père semblait désarmée, et se changeait en un sentiment d'invincible dégoût.

Il est des situations où toutes les injures et tous les outrages rentrent forcément dans la gorge parce qu'il ne se trouve plus de mots assez violents pour les exprimer, où le langage de l'invective devient impuissant ; où le silence est le plus éloquent, le plus écrasant, le plus terrible des châtiments.

Pendant quelques minutes, pas une parole ne fut prononcée entre les trois acteurs de cette scène émouvante : l'un courbant la tête et n'ayant même pas le courage de se souvenir qu'il avait une arme dans sa poche pour se faire justice, pas plus que les autres ne se sentaient disposés à l'accabler davantage.

Quelques instants auparavant M^{me} Dauviller, dans sa rage jalouse, lui aurait crevé les yeux ou enfoncé un poignard dans la poitrine ; elle eût piétiné sur son corps. Mais que pouvait-elle en face de ce cadavre moral ?

Devant cet affaissement de l'homme qu'elle avait aimé, qu'elle aimait encore d'une passion d'autant plus ardente qu'elle était plus meurtrie, plus outragée, plus torturée, elle était tentée de ne plus daigner l'honorer de sa haine.

M. Dupuys, après avoir prié le magistrat de garder provisoirement le coupable à sa disposition en attendant qu'ils eussent retrouvé sa victime, et tout en refusant d'ailleurs de déposer contre lui une plainte formelle, s'empressa d'emmener sa fille à l'adresse que Dauviller avait indiquée tout à l'heure au commissaire. Une demi-heure après, ils arrivaient devant l'hôtel d'Athènes.

M^{lle} de Tagny, pendant l'absence de son soi-disant mari, était restée dans la chambre de la propriétaire, située à l'entresol, sur le devant, et d'où son regard pouvait plonger dans la rue Saint-Honoré, interroger les innombrables voitures qu'elle voyait se croiser, sans qu'aucune d'elles s'arrêtât à la porte et qu'elle en vit descendre Maurice.

Le temps lui semblait bien long ; ses transes et ses angoisses s'accroissaient à chaque instant ; une heure s'était écoulée, puis deux heures, sans ramener M. Dauviller.

La maîtresse d'hôtel avait beau tenter de la distraire et de la rassurer, elle pressentait quelque nouveau malheur, elle devinait quelque catastrophe nouvelle venant se greffer sur la première et achever leur perte.

Enfin un fiacre s'arrête devant l'hôtel d'Athènes.

– Ah ! voilà Maurice ! se dit-elle avec joie ! Qu'il ait, oui ou non, retrouvé notre argent, j'aime mieux la plus dure réalité que cette poignante incertitude. Et puis, qu'importe ? ajouta-t-elle. Si le sort s'acharne à notre perte ; si Dieu nous maudit, si nous n'avons plus les moyens de vivre et de fuir ceux qui nous poursuivent sans doute ; eh bien, il nous restera toujours assez d'argent pour acheter un boisseau de charbon !

Elle ouvre vivement la fenêtre, se penche à demi, et manifeste son désappointement en voyant descendre, au lieu de M. Dauviller, un vieillard dont l'aspect ne frappe pas d'abord son attention.

– Ne vous impatientez pas, madame, lui dit le propriétaire. La gare d'Orléans est fort loin d'ici. Mais pardon de vous quitter. Il me faut recevoir moi-même ces clients...

A peine avait-elle fait quelques pas vers la porte, que la jeune fille, qui s'était remise à la fenêtre, poussa un cri d'effroi en reconnaissant le vieux monsieur et surtout la dame qui l'accompagnait.

– Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda la maîtresse d'hôtel avec étonnement. Craignez-vous de vous ennuyer seule ici ? préférez-vous descendre au bureau avec moi ? Mais comme vous êtes blême !... Vous tremblez de tous vos membres !

– Ah ! cette fois, je suis bien perdue ! Et je comprends pourquoi Maurice ne revient pas !... Je vous en conjure, cachez-moi quelque part !... j'ai peur, j'ai peur !...

– Peur ? de qui ? de quoi ?

– J'ai peur de ma mère, madame ! de ma mère, dont j'ai mérité le courroux et la haine et qui sera impitoyable ! Cachez-moi ! cachez-moi ! Dites que je ne suis plus ici, que je suis partie tout à l'heure. que vous ne savez ce que je suis devenue. Dites ce que vous voudrez. Mais, de grâce, ne me li vrez pas !...

Sans rien comprendre à cet émoi et supposant qu'il s'agissait d'une escapade de jeune fille, d'une fugue d'enfant prodigue à qui l'on serait trop

heureux d'ouvrir les bras et de pardonner, la patronne de la maison ne tint aucun compte de cette prière et, quelques instants plus tard le vieillard se rendait auprès de sa petite-fille, tandis que Mme Dauviller restait en bas, comme il l'avait exigé.

Ce n'était pas sans peine que celle-ci avait consenti à le laisser monter seul et que M. Dupuys avait pu éviter une scène terrible ; ce ne fut pas sans de moindres difficultés que le grand-père parvint à pénétrer dans la chambre de l'entresol. Huguette s'était enfermée et refusait d'ouvrir, ne se laissait toucher ni par les supplications, ni par les bonnes paroles, ni par les promesses de M. Dupuys.

– Ouvre, je t'en conjure, ma petite Huguette bien-aimée. Rassure-toi ; je suis seul. Pas un reproche ne te sera adressé ! Tout sera oublié.

– Non ! non ! jamais, grand-père !. J'aime mieux mourir. Laissez-moi. je suis une malheureuse. Je me tue si vous insistez.

– Tu veux donc faire mourir de chagrin ton vieux grand-père qui t'aimait tant ? Huguette ! Huguette ! aie pitié de moi.

Émue, troublée, vaincue par les sanglots étouffés du vieillard, M^{lle} de Tagny finit par tirer le verrou.

Ce que fut cette entrevue entre ce grand-père de soixante-quinze ans et l'enfant coupable qu'il adorait ; quels trésors de bonté, d'indulgence, de pardon il sut trouver dans son cœur ; avec quelle tendresse il la pressait dans ses bras, on le devine. Huguette pleura d'abord avec lui, et manifesta la plus profonde douleur. Mais dès que M. Dupuys parla de la ramener à Poitiers, de lui faire épouser l'homme à qui on l'avait fiancée malgré elle, elle protesta qu'elle aimerait mieux mourir que de remettre les pieds chez sa mère...

– je n'ai pas le droit de lui faire des reproches, s'écria-t-elle, parce que je suis trop coupable envers elle pour l'accuser. Et pourtant, n'est-elle pas la vraie cause de mon malheur ? N'est-ce pas à elle que revient la plus lourde part de responsabilité ? Ne m'a-t-elle pas volé mon bonheur ? Ne m'a-t-elle pas volé l'homme que j'aimais et dont elle me savait aimée ? Je n'ai fait que reprendre mon bien !

En ce moment, M^{me} Dauviller, . qui était montée sur la pointe du pied et qui écoutait à la porte, bondit comme une tigresse et allait se précipiter sur

sa fille, quand le grand-père la retint de force.

– Infâme coquine ! hurla-t-elle...

– Laissez-la me tuer, grand-père, répondit Huguette, ce ne sera pas sa plus mauvaise action. et je lui pardonnerai celle-ci. Quant à l'autre, je ne l'oublierai jamais de ma vie. qui ne sera pas longue. Adieu, cher grand-père, adieu !

– Malheureuse, arrête !

Il se jeta sur elle, mais il était trop tard ; elle venait de s'enfoncer un couteau-poignard dans la poitrine...

Presque à la même heure, son amant, prisonnier du commissaire de la gare d'Orléans, et qu'on avait négligé de fouiller, se tirait un coup de pistolet dans la bouche.

Ce dramatique incident ne produisit sur M^{me} Dauviller aucune des impressions qu'on était en droit d'attendre d'une mère.

La vue de sa fille étendue dans un fauteuil et du flot de sang qui jaillit de la blessure ne lui arracha ni un cri ni un geste d'effroi. Elle resta impassible ; son visage ne trahit aucune émotion, aucune velléité d'attendrissement. Elle se fût précipitée au secours d'une étrangère ; l'acte de désespoir de son enfant ne lui inspirait que la plus froide et la plus cruelle indifférence. Elle contemplait cette scène d'un regard haineux. Elle n'avait en face d'elle qu'une rivale ; les liens du sang étaient rompus. La férocité jalouse de la femme outragée étouffait toute ombre d'un sentiment maternel.

La maîtresse d'hôtel qui était accourue ainsi qu'une domestique, un médecin qui se trouvait fort à propos dans la maison, appelé par une indisposition d'un voyageur, et quelques locataires attirés par le bruit, ne comprenaient rien à cette insensibilité, et l'attribuaient à une stupeur voisine de la folie.

Le coup, porté d'une main mal assurée, n'avait fort heureusement causé que des désordres insignifiants ; aucun organe essentiel n'était atteint ; la lame avait porté sur une fausse côte ; la plaie était peu profonde et n'avait pas de gravité. Et M. Dupuys poussa un soupir de soulagement quand il entendit le docteur murmurer d'une voix calme :

– Bah ! Ce ne sera rien !. Une simple égratignure ! Voyez !. Elle ne s’est même pas évanouie.

– Ah ! merci, monsieur le docteur !. Vous la sauverez, n’est-ce pas ? s’écria le vieillard.

– Je vous répète qu’il n’y a pas le moindre danger... à moins pourtant que...

Il fut interrompu par la maitresse d’hôtel disant à demi-voix à M^{me} Dauviller :

– Comment, madame ! vous n’embrassez pas votre fille ? Comment ! vous ne lui avez pas déjà pardonné ? Si elle a commis une faute, ne l’a-t-elle pas trop durement expiée ?

– Que j’embrasse cette créature, moi ! répondit d’un ton sec M^{me} Dauviller.

Et elle balbutia d’un accent presque inintelligible :

– Que je pardonne à la maîtresse de mon mari !

Aussitôt elle se rappela Maurice, laissé, comme nous l’avons vu, à la garde du commissaire de la gare ; elle voulut se donner la joie sauvage de lui apprendre le suicide de sa complice. Elle fit quelques pas vers la porte...

– Où vas-tu ? demanda son vieux père avec inquiétude.

– Vous ne le devinez pas ? répondit-elle avec colère. Je vais retrouver l’autre !...

Tous les spectateurs intrigués, stupéfaits et pressentant quelque affreuse tragédie de famille, s’étaient retirés par discrétion, sauf la patronne de l’hôtel d’Athènes, qui aidait le médecin dans son pansement.

– Alors, vous me répondez de sa vie ? reprit le grand-père.

– Certainement, monsieur. Et à moins de complications imprévues que pourrait amener la situation particulière de cette jeune femme, la guérison sera l’affaire de quelques jours...

Et il hochait la tête d’un air significatif.

– La *situation particulière* ? répéta machinalement M. Dupuys.

– Oui, naturellement, et dans son état. vous comprenez que. Nous devons en être au septième mois, évidemment.

– Au septième mois ?

Et le bonhomme était là, bouche béante, ahuri, tremblant de comprendre...

Mais M^{me} Dauviller, qui n'avait pas encore franchi la porte, avait aussitôt compris, elle !...

Elle fit un bond vers le docteur :

– De quel septième mois parlez-vous, monsieur ?

– Pardon ! madame, est-ce que nous jouons aux propos interrompus ? Ignoreriez-vous, par hasard, que je parle du septième mois de sa grossesse...

Un rugissement se fit entendre.

– Oh ! la misérable !. Enceinte ! Elle était enceinte de sept mois. Et je ne m'étais aperçue de rien. Je n'avais rien soupçonné. J'étais leur jouet à tous les deux depuis près d'un an !. Qui sait ? depuis le lendemain de mon mariage peut-être !

Si l'homme de l'art n'avait été là pour protéger sa blessée, elle se fût jetée sur elle et l'eût achevée.

– Ah ça ! il se passe des horreurs dans cette famille-là ! se dit à part elle la maîtresse d'hôtel. Qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là ?

Le médecin, initié par un long exercice de sa profession à tant de tristes secrets et d'affreuses aventures et blasé en pareille matière – il en avait vu bien d'autres ! – achevait le pansement sans manifester la plus légère surprise. Il se contenta d'imposer silence à cette mère irritée...

– Ma malade m'appartient, madame ! dit-il avec autorité. Et je vous défends d'ajouter un mot.

Attéré, anéanti par la terrible révélation, le vieillard s'était plongé la tête dans ses deux mains. Il la releva :

– Va-t-en ! va-t-en ! fit-il avec indignation. Veux-tu donc tuer Huguette ? Va-t-en !

M^{me} Dauviller ne demandait pas mieux que d'obéir. Elle avait hâte de déverser sa rage et d'assouvir sa soif de vengeance sur son mari...

Lançant à Huguette un dernier coup d'œil plein de malédictions, elle ouvrit brusquement la porte, descendit avec précipitation l'escalier, héla le premier cocher qui passait dans la rue Saint-Honoré et se dirigea vers la gare d'Orléans, tandis que le commissaire de police du quartier du Palais-

Royal, averti par la rumeur publique qu'un suicide ou une tentative de suicide avait eu lieu à l'hôtel d'Athènes, s'y transportait et procédait, avec tous les ménagements commandés par la circonstance, aux constatations légales.

La foule s'était amassée dans la rue ; les détails les plus fantaisistes, les commentaires les plus contradictoires se croisaient dans le public. Les uns annonçaient que la victime était morte, les autres prétendaient qu'il ne s'agissait pas d'un suicide, mais d'un assassinat. M^{me} Dauviller avait eu quelque peine à fendre les groupes de curieux, qui ne manquent jamais de se former toutes les fois qu'éclate un événement de ce genre. Les nouvellistes – le mot de *reporter* n'avait pas encore été, à cette époque, importé d'Angleterre – les nouvellistes étaient déjà à leur poste ; et les journaux du soir allaient avoir ce jour-là un fait divers à sensation. *Le Drame de la rue Saint-Honoré* allait absorber pendant quarante-huit heures les préoccupations générales, pour céder bientôt la place à une autre catastrophe.

Arrivée dans le cabinet du commissaire spécial de la gare d'Orléans, M^{me} Dauviller remarqua à première vue chez ce magistrat un tel embarras, une telle émotion, qu'elle pressentit aussitôt quelque nouveau désastre.

On ne pouvait, en effet, apprendre à brûle-pourpoint, sans préparation, sans préliminaires, sans périphrases, à cette pauvre femme l'épouvantable aventure. Il fallait l'amener peu à peu, par d'habiles gradations, à recevoir la douloureuse confidence, qu'on ne pouvait lui cacher bien longtemps.

– Ne me ménagez pas, monsieur ! s'écria-t-elle avec exaltation. dites-moi la vérité. où est mon mari ?. Pourquoi refusez-vous de me le laisser voir ?. Je suis en état de tout entendre. Il est mort ?. Avouez qu'il est mort ?...

– Non ! Non. Rassurez-vous. il n'est que blessé. assez grièvement. je ne vous le dissimule pas. Et j'ai dû le faire transporter d'urgence à l'hôpital de la Pitié !

IV

A LA PITIÉ

M^{me} Dauviller éprouva un saisissement terrible. Elle oubliait aussitôt tous les torts de son jeune et coupable époux ; elle oubliait son crime, pour ne se souvenir que de l'amour insensé qu'elle lui avait voué.

Plus on avance dans la vie, plus les passions deviennent vives, ardentes, profondes, aveugles ! M^{me} Dauviller ne s'avouait pas qu'elle avait eu tort d'épouser, à quarante-deux ans, un jeune homme qui n'en avait que vingt-huit ; que, si l'on tient compte de la différence de maturité dans les deux sexes, elle avait le double de son âge ; qu'elle avait été imprudente et folle...

Elle ne l'accusait pas davantage de son criminel enlèvement dont elle rendait seule responsable la malheureuse Huguette. Elle ne voyait que le danger de mort dont il était menacé.

– C'est ma faute, monsieur le commissaire ! s'écria-t-elle avec désespoir. Ne voyez-vous pas que c'est moi qui l'ai assassiné ?

– Calmez-vous, madame ! répondit le magistrat. Ne vous ai-je pas dit qu'il n'était que blessé ? Que sa tentative de suicide a avorté ? Qu'il en reviendra ?

– Comme l’autre ! pensa-t-elle ; comme la drôlesse qui l’a détourné de ses devoirs, et que j’ai honte d’appeler ma fille ! Ah ! pourquoi n’est-elle pas morte ? pourquoi n’a-t-elle pas subi le châtement qu’elle mérite ? Comme je donnerais volontiers tout son sang pour un seul cheveu de mon bien-aimé Maurice !

Mais il ne s’agissait pas de perdre le temps en regrets et en malédictions. Ce qui pressait, c’était de courir auprès de lui, de lui demander pardon, de le soigner, de le rappeler à la vie, et de veiller mieux à l’avenir sur ce cœur qui lui appartenait, et dont rien désormais ne pourrait la séparer.

– J’ai été bien cruelle envers lui ! se disait-elle en se dirigeant vers l’hôpital où il gisait. C’est ma froideur et mon silence méprisant qui l’ont poussé à cet acte de désespoir !. Maurice !. Maurice ! Je sais bien que malgré ta faute tu n’avais pas cessé de m’aimer ! Merci ! mon bon Maurice. Merci !. Je passe l’éponge sur le passé. A l’avenir, tu seras à moi seule ; tu m’appartiendras sans partage. Sois tranquille, mon chéri ! je te pardonne, je te pardonne !.

Le magistrat s’était bien gardé de lui donner des détails sur la nature des lésions produites par la balle du pistolet. Désireux de se débarrasser au plus vite de la douleur d’une femme, et pensant qu’elle apprendrait toujours trop tôt l’horrible réalité, il ne s’était exprimé qu’en termes vagues et s’était retranché derrière les plus habiles réticences.

Les appréhensions un moment dissipées de M^{me} Dauviller allaient renaître, dès qu’elle aurait franchi le seuil de l’hôpital.

En sa qualité d’épouse du blessé, on ne pouvait lui refuser le droit de le voir sur-le-champ, de lui parler, de le consoler, de l’entourer de sa sollicitude et de sa tendresse.

Plus sa situation était grave, désespérée, plus sa vie était en danger, plus il semblait naturel que sa femme fût introduite sans délai auprès de lui.

Et pourtant, chose étrange, inexplicable, dès quelle se présenta, on ne lui répondit que par des paroles évasives. L’interne de service ne voulut pas prendre sur lui de la mettre en présence du malade, et son chef ne montra pas moins d’hésitations.

Qu’est-ce que cela signifiait ? Pourquoi ces bizarres ménagements ? N’avait-elle pas le droit de pénétrer sur-le-champ auprès de son mari ? S’il

était mourant, si tout espoir de le sauver était perdu, c'était une raison de plus, une raison décisive, de ne pas retarder une entrevue suprême.

– Avouez-moi donc qu'il est mort ! s'écria-t-elle en sanglotant. dites-moi la vérité, docteur ; je vous promets d'être courageuse et forte...

Hélas ! Maurice n'était pas mort ; mais mieux eût valu pour lui et pour elle qu'il fût étendu sans vie sur son lit. On le lui aurait déclaré franchement, et il n'y aurait pas eu de semblables tergiversations ; on l'eût mise aussitôt en face du cadavre, qu'on lui eût laissé la faculté de transporter à Poitiers dans la sépulture de famille.

Maurice n'était pas mort ; et l'on avait la demi-certitude de lui conserver l'existence. Il n'était pas mort : il était pire que cela...

La balle qu'il s'était tiré dans la bouche avait dévié et n'avait point atteint la région cérébrale. Mais elle avait produit d'effroyables ravages.

La mâchoire était fracassée, le nez emporté. Le visage n'avait plus forme humaine. Si M. Dauviller devait vivre, il était à tout jamais et horriblement défiguré.

Ce n'était plus un mari, c'était un monstre que la pauvre femme demandait à voir : quelque chose d'informe, de repoussant, de hideux !

Il fallut cependant se résoudre à céder aux prières et aux sommations de l'épouse que l'on avait à demi préparée aux affreux détails de l'événement.

Quand elle se fut approchée du lit de Maurice, et qu'au lieu de la brune et charmante tête qu'elle avait connue et qui l'avait séduite, fascinée, elle n'aperçut plus qu'une masse informe, enveloppée de linges, où l'on ne distinguait ni yeux, ni bouche, ni nez, ni front, ni joues ; elle jeta un cri et s'évanouit.

– Parbleu ! je m'en doutais bien ! dit l'interne qui l'accompagnait, tandis qu'une sœur de charité donnait des soins à l'infortunée, et qu'on la transportait dans une autre salle. Je savais bien ce qui allait arriver !. Que serait-ce donc si elle l'avait vu, il y a une heure !

– Le fait est qu'il n'est pas beau, le pauvre bougre ! dit un infirmier en souriant.

– Dites qu'il est horrible !. Ah !. s'il fait jamais des congé uêtes, celui-là, j'en serai fort étonné, ma parole d'honneur !

– Quelle drôle d'idée, aussi, de vouloir se tuer de cette façon-là !

– Que voulez-vous, mon garçon ? Quand on a des chagrins, des chagrins d’amour, surtout !. car il paraît, d’après ce qu’a dit le commissaire, qu’il y a là-dessous tout une histoire, tout un drame...

– Eh bien, on se vise au cœur, dans ces cas-là ! Au moins, si on en réchappe, on n’a pas le physique détérioré, la figure en marmelade. Moi aussi, tel que vous me voyez, monsieur, j’ai eu des passions, des chagrins d’amour. J’ai été trompé par une coquine. et que j’adorais, monsieur !...

– Parbleu !. Naturellement !. Si vous ne l’aviez pas adorée elle ne vous aurait pas trompé !...

– Et pourtant, vous voyez, je ne me suis pas brûlé la cervelle...

– C’est peut-être parce que vous n’en aviez pas ? reprit avec un rire goguenard l’étudiant en médecine.

– Enfin je ne me suis pas suicidé...

– Cela prouve que vous êtes philosophe ou bien que vous tenez énormément à votre peau. Ce qui est la même chose, après tout !...

Tandis que l’interne et l’infirmier, avec l’insouciance qui caractérise les gens familiarisés par métier avec les souffrances humaines, et que rien ne peut émouvoir, échangent des plaisanteries au chevet de Maurice Dauviller, qui ne les entend pas, quittons l’hôpital de la Pitié et revenons à l’hôtel d’Athènes.

La visite du commissaire avait achevé de faire perdre la tête au vieux grand-père. Son immense douleur se compliquait de la suprême humiliation qu’entraîne toujours l’intervention de l’autorité dans les affaires intimes d’une famille.

Son nom honorable et respecté, celui de sa fille et de sa petite-fille allaient être livrés à la curiosité publique ! Deux journalistes n’avaient-ils pas cru devoir se permettre de pénétrer furtivement dans la chambre, à la suite du magistrat, pour constater, *de visu*, au profit de leurs lecteurs, l’état réel de la suicidée ? Et l’un d’eux n’avait-il pas poussé l’indiscrétion professionnelle jusqu’à demander *confidentiellement* à M. Dupuys la vraie cause de cet acte de désespoir ?

– Qu’est-ce que cela vous fait, monsieur ? lui avait-il répondu avec indignation ? Est-ce que nos affaires vous regardent ? Est-ce que nous ne

sommes pas assez cruellement frappés, sans que vous veniez aggraver nos chagrins par la publicité ?

Il n'eut plus dès lors qu'une pensée, qu'un souci : emmener au plus tôt son enfant au fond de sa province, la cacher dans sa maison de campagne, la soustraire à la fois à la haine de sa mère et aux investigations des gens de justice.

– Ne m'avez-vous pas dit, monsieur le docteur, qu'il n'y avait rien à craindre ? demanda-t-il anxieusement au médecin.

Celui-ci répondit affirmativement.

– Pensez-vous qu'avec bien des précautions, et en prenant un coupé-lit, je pourrais transporter dès aujourd'hui à Poitiers ma chère petite malade ?

– Assurément.

Il supplia l'homme de l'art, en lui offrant de splendides honoraires, de vouloir bien les accompagner pour lui continuer ses soins.

Le soir même M. Dupuys, Huguette et le docteur allaient partir par le train-poste de Bordeaux.

Mais au moment où la voiture de grande remise qui les conduisait arrivait à la hauteur du Jardin des Plantes, il se produisit un grave événement qui allait déranger tous leurs plans.

V

PRIS DANS L'ENGRENAGE

Dès le départ de la rue Saint-Honoré, M^{lle} Huguette de Tagny s'était trouvée mal à l'aise, et le médecin, inquiet, avait émis l'avis qu'il serait peut-être plus sage de faire rebrousser chemin à la voiture et de ramener la blessée à l'hôtel d'Athènes.

En voyant le désappointement qui se peignait, à cette proposition, sur le visage de M. Dupuys, le chagrin qu'il paraissait éprouver à l'idée d'une prolongation de séjour à Paris, la jeune fille fit un effort sur elle-même, triompha de ses souffrances, insista pour qu'on la ramenât à Poitiers sans retard.

– Non, monsieur le docteur, dit-elle avec fermeté. Je ne veux pas rester plus longtemps ici. Si quelque chose est de nature à aggraver mon mal, ce n'est pas le voyage, c'est la peur de ma mère !

Il y avait une autre cause à sa résolution. N'ayant pas vu revenir depuis le matin M^{me} Dauviller, elle supposait avec quelque apparence de probabilité, que celle-ci avait dû ramener son mari, ou que peut-être elle allait partir avec lui par le train qu'ils allaient prendre.

A tout prix elle voulait se rapprocher de Maurice ; elle voulait le voir, au risque d'une nouvelle scène avec celle qui était à la fois sa mère et sa rivale. Huguette était jalouse, elle aussi. Sans rien dire et rien avouer à son bon vieux grand-père, elle ne consentait point à renoncer à son amant.

Ne savait-elle pas qu'il l'aimait, qu'il n'aimait qu'elle seule. L'enfant qu'elle sentait remuer dans ses entrailles, et qui avait été la cause déterminante de leur fuite, ne l'attachait-elle pas à Maurice par des liens éternels ?

C'était le produit du crime : soit ! Elle le savait bien. Mais la passion l'emportait sur le remords.

Après tout, la fatalité d'une part, et M^{me} Dauviller, de l'autre, n'étaient-elles pas les vraies, les seules coupables ?

Deux années auparavant, – Huguette avait alors quinze ans, – Maurice, qui l'adorait, l'avait demandée en mariage. Pourquoi, au lieu de la lui accorder ; au lieu d'unir ces amoureux que rapprochait une inclination mutuelle, que ne séparait aucun obstacle, et qui semblaient faits l'un pour l'autre, pourquoi M^{me} veuve de Tagny avait-elle jeté sur ce jeune homme, qui avait quatorze ans de moins qu'elle, des regards de convoitise ?

Et si sa fille, bien que formée de bonne heure, grande, forte, n'était pas d'âge à songer au mariage, pourquoi n'avait-elle pas attendu ? Pourquoi n'avait-elle pas éloigné momentanément Maurice ?

Elle l'avait, au contraire, introduit dans son intimité et dans sa maison ; elle l'avait circonvenu, séduit, mis à sa discrétion par des services d'argent, qu'il n'avait pas eu la délicatesse de refuser.

Simple étudiant en médecine, sans fortune et sans avenir, avec des goûts de dépense et de dissipation, joueur par-dessus le marché, Dauviller s'était laissé prendre dans les filets de la riche veuve.

Au début, il avait pu croire qu'elle ne voyait en lui qu'un gendre futur, qu'elle était heureuse de lui aplanir le rude chemin de la vie. Il avait accepté sans trop de scrupules des avances spontanément offertes, avoué son attachement pour la ravissante enfant dont il était discrètement épris.

De bonne et honnête famille, d'ailleurs, joli garçon, distingué, spirituel, aimable, n'était-il pas un parti sortable ? N'avait-il pas le droit de s'estimer digne de l'héritière qui rougissait si fort en sa présence, et dont la main tremblait involontairement quand elle rencontrait la sienne ? S'il était pauvre, sa future position et son prochain diplôme de docteur ne constituaient-ils pas une compensation à l'absence de patrimoine ? Combien de mères plus opulentes que M^{me} de Tagny seraient heureuses bientôt de lui confier le bonheur de leur fille !

Oh ! comme il avait été timide et réservé d'abord ! Comme il tâchait d'étouffer au fond de son cœur le secret qui brûlait de s'en échapper ! Lui, l'obligé, le débiteur presque malgré lui de la mère, pouvait-il sans honte et sans bassesse se faire aimer ou se laisser aimer de cette enfant de quinze ans ?

Mais un soir, – on ne sait jamais comment ces choses-là arrivent ! – un double et muet aveu s'échappa en même temps de leurs lèvres. Huguette était au piano, accompagnant une de ces romances sentimentales et langoureuses alors à la mode, et que Maurice chantait, ce soir-là, d'une voix plus émue, plus tendre que de coutume.

Ils étaient seuls. – toutes les mères commettent de ces imprudences. – Les doigts de la pianiste n'avaient plus la force de presser les touches d'ivoire ; le chanteur ne lisait plus la musique de Paul Henrion ou d'Étienne Arnaud, se trompait, manquait la mesure.

Leurs yeux se rencontrèrent ; l'instrument et le virtuose restèrent silencieux. et le point d'orgue audacieux risqué par le ténor, et qui n'avait pas été indiqué par le compositeur, ne fut entendu de personne.

Leurs lèvres, sans qu'ils en eussent conscience ni l'un ni l'autre, s'étaient confondues, comme leurs âmes ; leurs bras s'étaient entrelacés ; leurs poitrines s'étaient rapprochées comme leurs bouches. Et cette Juliette bourgeoise jurait à ce Roméo médical un éternel amour.

C'est là, certes, une bien vieille histoire, qui s'est toujours répétée et qui se rééditera sans cesse ! Si l'on savait combien de romans de la vie réelle, de drames émouvants et de tragiques aventures ont eu pour point de départ un modeste morceau de musique, on serait tenté de maudire les facteurs de pianos, les compositeurs et les éditeurs, et de chasser du salon leurs instruments et leurs partitions !

A dater de ce jour, Maurice avait trahi dans ses allures, dans son attitude, une gêne, un embarras, des préoccupations qui ne pouvaient échapper à l'attention de M^{me} Dauviller, et dont elle crut être l'unique cause.

Plus de doute, elle était aimée ; Maurice révélait son amour dans ses moindres actes, dans ses moindres paroles, par ses distractions, par son trouble, par ses rougeurs subites, par ses tristesses incompréhensibles. La pensée ne lui vint même pas qu'une autre qu'elle pût être l'objet de cette passion trop discrète ; ses avances redoublèrent ; ses questions devinrent plus audacieuses, plus provocantes, ses regards plus languissants et ses vapeurs plus fréquentes, sans amener pour cela la déclaration qu'elle attendait vainement, et au-devant de laquelle elle courait.

Elle prenait devant lui des poses de vierge effarouchée, jouait à la Galathée, fuyait vers les saules sans qu'il songeât même à la poursuivre. Aussi quelle ne fut pas sa surprise, sa déception, son humiliation, quand, ayant pris l'initiative d'une explication devant laquelle il reculait, il lui fallut bien enfin apprendre la vérité ! Elle ne voulut pas croire à la sincérité de ses aveux, il était dupe d'une illusion ; il se trompait sur l'état de son cœur. Était-il possible qu'il préférât à une femme dans tout l'éclat de sa plantureuse beauté une petite gamine insignifiante ? Ce n'était pas sérieux ! Ce qu'il aimait, à son insu, dans Huguette, c'était sa mère !...

La veuve s'accrocha désespérément à cette proie qui menaçait de lui échapper. Les ardeurs qui la dévoraient prirent des proportions effrayantes. Cela devint une rage hystérique. Il y eut des scènes de larmes, des reproches sanglants, des attaques de nerfs.

M. Dauviller n'était-il pas enchaîné par la reconnaissance ? Ne l'avait-elle pas entouré de sa sollicitude, comblé de ses bienfaits ? Était-il donc un ingrat, un lâche, un homme entretenu, un misérable, un être avili ?

Ce n'était pas un étranger, un indifférent, c'était un futur mari qu'elle avait aidé, fourni d'argent ; dont elle avait payé les inscriptions, les frais d'examen et les pertes au baccarat !

Révolté, honteux de lui-même, Maurice voulut fuir, se réservant d'acquitter plus tard sa dette. Mais la veuve, pas plus que l'avare Achéron, n'entendait lâcher sa proie. Une crise de nerfs épouvantable, des sanglots, des projets de suicide effrayèrent Huguette. Se sacrifiant pour sauver sa mère, et à la prière de celle-ci, elle courut elle-même, accompagnée de son jeune frère, vers le fugitif, le ramena, et lui ordonna d'épouser Mme de Tagny !

Maurice s'exécuta.

Il voulut que le mariage civil fût célébré à minuit. Il avait peur de la lumière du jour ! Ce n'était pas une femme qu'il épousait, c'était une créancière !

Shylock réclamait de son débiteur une livre de chair. Plus avide, plus rapace, plus impitoyable, . M^{me} de Tagny avait exigé de Maurice toute sa chair ! son corps ! son nom !

Mais son cœur avait gardé sa liberté.

VI

L'HISTOIRE D'UNE CHUTE

On sait le reste. Le lecteur a déjà deviné ce que dut être, dès le lendemain du mariage, cet étrange intérieur.

Placé entre sa vieille femme qu'il détestait désormais de toutes les forces de son âme et sa jeune belle-fille qui lui devenait d'autant plus chère qu'elle était séparée de lui, légalement et moralement, par une barrière infranchissable, Maurice se trouvait dans la plus horrible des situations.

Comment pouvait-il y avoir quelque chose de paternel dans le baiser qu'il donnait chaque matin et chaque soir à celle qui avait dû être sa femme ?

Est-ce que chacun de ses embrassements ne donnait pas le frisson à la pauvre petite ? Pouvait-elle ne voir qu'un second père dans ce jeune homme qui avait, pour la première fois, fait battre son cœur, avec qui elle avait échangé le serment d'une éternelle affection ?

Le dévouement filial dont elle avait fait preuve n'était-il pas au-dessus de ses forces et sa mère, en l'acceptant, en demandant ce sacrifice, n'avait-elle pas été aussi criminelle qu'imprudente et aveugle ? Avait-elle eu le droit d'immoler ainsi son enfant à la satisfaction d'une passion insensée ?

Quarante-huit heures n'étaient pas écoulées depuis la cérémonie nuptiale que la vie commune était devenue, pour les trois victimes de cette malheureuse union, un véritable enfer. Huguette voulait fuir, se réfugier chez son grand-père, qui habitait la petite ville de Mirebeau, à sept lieues de Poitiers ; elle espérait que son absence rétablirait la bonne harmonie entre M^{me} Dauviller et son mari. Mais ni l'un ni l'autre ne consentaient à la laisser partir. Elle était également nécessaire à celui-ci comme consolation, à celle-là comme souffre-douleur. L'épouse délaissée et méprisée se vengeait sur elle de ses souffrances, sans se douter d'ailleurs qu'elle fût l'unique cause de la mésintelligence conjugale.

Maurice, de son côté, n'avait d'autres joies que le sourire, la douce voix et les bonnes paroles de sa belle-fille. Elle seule avait le pouvoir de le dominer quand, rentrant au logis, à six heures du matin, après une nuit passée au jeu, et ayant à affronter les reproches, les injures, les cris et les sanglots de sa femme, il s'abandonnait à d'épouvantables colères et menaçait de l'étrangler.

Un mot, un geste de M^{lle} de Tagny suffisaient pour le calmer, et bien loin de lui savoir gré de son intervention, sa mère était jalouse de l'influence qu'elle exerçait sur lui, et lui faisait expier le lendemain le service qu'elle lui avait rendu la veille.

Des scènes violentes, presque quotidiennes, éclataient dans le ménage et scandalisaient le voisinage, qui n'en comprenait pas du reste les vrais motifs.

Depuis de longues années, une vieille dame hydropique, habitant seule avec sa nièce et une servante l'hôtel voisin, avait demandé à Mme Dauviller, alors M^{me} de Tagny, d'établir entre leurs deux immeubles une porte de communication. La cloche d'alarme commune, destinée à appeler des secours d'une maison à l'autre et qui n'avait jamais servi auparavant, retentissait brusquement presque chaque nuit ; M^{lle} Félicie des Essarts, jeune personne énergique et dévouée, qui jouissait d'une grande autorité sur tous les membres de la famille Dauviller, s'habillait en hâte, et, laissant sa vieille tante à la garde de la domestique, courait bien vite mettre la paix chez les voisins d'à côté.

– Allons ! voilà qu’on s’assassine encore là-bas ! murmurait la vieille hydropique, en maugréant d’être réveillée en sursaut. Nous ne pourrons donc plus dormir tranquilles !

Fatiguée à la longue de cette existence impossible et de ces perpétuelles appréhensions, elle avait décidé de supprimer la cloche d’alarme et la porte de communication et d’abandonner les Dauviller à leur malheureux sort, quand tout à coup une sorte d’accalmie se produisit dans le ménage. On ne se disputait plus du matin au soir, on ne se battait plus ; la femme était moins acariâtre, le mari moins dissipé et moins brutal.

En revanche Huguette devenait plus triste encore que par le passé et semblait en proie à des chagrins secrets, dont les dames Des Essarts cherchaient vainement à deviner la cause. Quand Félicie interrogeait sa jeune amie et provoquait ses confidences, celle-ci se taisait, hochait la tête, rougissait, fondait en larmes.

– Non ! je ne puis rien vous dire ! balbutiait-elle d’une voix sourde. Ah ! mademoiselle, je suis bien à plaindre !...

– Pourtant, votre mère ne vous maltraite plus ? Votre petit frère me l’a dit.

– Non. Elle est moins méchante, c’est vrai...

– Votre beau-père n’a pas cessé d’être bon pour vous ?

Huguette tressaillit involontairement, sans que son interlocutrice remarquât son mouvement de terreur.

– Et il est plus rangé, plus rarement absent ; il ne joue plus, ne s’enivre plus ?

– Non !. Et cependant je suis plus malheureuse que jamais !. Ne m’en demandez pas davantage !...

Un matin, le numéro 17 de la rue du Moulin-à-Vent fut de nouveau en émoi. On entendait des cris, des lamentations, des menaces, le bruit d’une lutte entre les deux époux. Le petit Gaston de Tagny accourut tout effaré :

– Mademoiselle, venez tout de suite ! je vous en prie. M. Dauviller veut tuer maman. parce que ma sœur vient de s’enfuir. On a trouvé un billet sur la cheminée de sa chambre. Elle est partie chez grand-père. Elle dit qu’elle ne reviendra jamais. Mon beau-père est furieux. Il dit que c’est parce que

maman martyrisait ma sœur !. Venez ! Venez ! Ils n'oseront plus se disputer et se battre devant vous !...

On devine ce qui s'était passé. Tremblant de succomber aux prières, aux supplications de Maurice et aux entraînements de son propre cœur ; se sentant incapable de lutter plus longtemps contre une passion criminelle dont elle n'était pas plus maîtresse que son beau-père lui-même ; affolée, désespérée, M^{lle} de Tagny avait cherché un refuge dans la fuite.

Cette séparation dont elle avait courageusement pris l'initiative aurait dû, elle l'espérait, apaiser les désirs coupables de M. Dauviller ; elle n'eut d'autre résultat que de les surexciter et d'exaspérer Maurice.

La vie d'autrefois recommença. Le mari se livra sans contrainte à ses emportements ; sa femme lui devint cent fois plus odieuse, et, à plusieurs reprises, le commissaire de police, averti par la rumeur publique, dut intervenir, lui adresser de sévères remontrances, le menacer de poursuites correctionnelles.

Au bout de trois mois, M^{me} Dauviller n'y pouvant plus tenir, et redoutant une catastrophe, pensa que le retour de sa fille était seul de nature à apaiser son mari. Ignorant la cause réelle et directe de son départ furtif et les obsessions qui l'avaient déterminée, elle pria Félicie Des Essarts d'écrire à Huguette, de la supplier de revenir...

Après deux refus successifs, M^{lle} de Tagny céda, se laissa fléchir. Ne lui disait-on pas qu'il s'agissait peut-être de sauver la vie à sa mère et d'épargner à M. Dauviller un meurtre ? Avait-elle le droit d'hésiter ? Maurice ne lui avait-il pas écrit de son côté, en cachette, et ne lui jurait-il pas de ne jamais renouveler ses tentatives de séduction ?

Elle obéit !. La fatalité qui pesait sur eux tous la ramena au foyer maudit qui allait être bientôt souillé.

Maurice ne fut que pendant quelques semaines fidèle à sa promesse. Sa rage amoureuse ne tarda pas à prendre le dessus. Ses instances et ses persécutions se renouvelèrent. Huguette, fascinée elle-même, se défendit de plus en plus mollement, perdit peu à peu la tête. Un jour que M^{me} Dauviller les avait laissés seuls, le beau-père se montra plus pressant, la belle-fille plus faible. Elle cessa de lutter. Le crime était consommé.

Au moment où commence ce récit, il y avait près d'un an qu'une bonne intelligence apparente et une paix relative régnaient dans cet horrible ménage à trois !

VII

UN DÉNOUEMENT PRÉMATURÉ

Après cette parenthèse nécessaire et ce retour en arrière indispensable à l'intelligence de ce qui doit suivre, je reprends le récit au point où je l'avais laissé.

Il y a dans tous les événements humains, dans les faits individuels comme dans les drames politiques et sociaux des antécédents qui les préparent, des causes fatales qui les produisent logiquement.

Le crime aussi a son embryologie, dont il importe de suivre toutes les phases, d'analyser et d'étudier tous les développements. Les circonstances, les milieux, et ce que j'appellerai les particularités climatériques morales, exercent sur toutes les actions humaines une influence considérable, décisive.

Le libre arbitre est une invention des psychologues. En réalité et dans la plupart des cas nous ne sommes pas plus responsables de nos vices que nous n'avons lieu d'être fiers de nos vertus : il y a dans celles-ci comme

dans ceux-là des fatalités et des gradations insensibles qui suppriment ou tout au moins restreignent à la fois le mérite des unes et l'infamie des autres.

Ce sont des questions de tempérament, de pathologie, d'hérédité, compliquées de considérations extérieures, qui, la plupart du temps, décident du bien ou du mal, de la bonne ou de la mauvaise voie, et font d'un être humain un scélérat ou un saint. Telle fille qui, prise dans un terrible engrenage, arrive insensiblement de la séduction à la prostitution, et souvent à l'infanticide, et finit sur les dalles de Clamart ou sur les bancs de la cour d'assises, eût été, si cela n'eût dépendu que d'elle, la plus chaste des épouses et la plus tendre des mères.

Ainsi que l'a dit le poète :

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux
Un infâme assassin, un lâche incestueux.

Qui sait ! Peut-être Huguette de Tagny et Maurice Dauviller eussent-ils été, si le sort l'eût permis, le modèle des époux et formé le plus uni, le plus admirable des ménages !

Je demande pardon à mes lectrices de ces réflexions philosophiques, qui n'ont d'autre but que de plaider les circonstances atténuantes et de réclamer l'indulgence pour les deux héros, les deux victimes de cet amour criminel.

Le plus à plaindre et le plus cruellement frappé, en cette aventure, ce n'était ni les deux amants, dont l'un gisait à jamais défiguré, sur un lit d'hôpital, tandis que sa jeune complice déshonorée, flétrie, enceinte de sept mois, et presque à la veille d'une maternité inavouable, n'avait à regretter que la maladresse de sa main et l'avortement de sa tentative de suicide.

Ce n'était pas non plus M^{me} Dauviller, malgré la lourde part de responsabilité qui lui incombait et les sanglants reproches qu'elle avait lieu de s'adresser à elle-même. C'était l'infortuné grand-père.

Plus il était innocent du tissu d'horreurs auxquelles il se trouvait mêlé, plus il souffrait des souffrances et de la honte des siens !

Ah ! s'il avait suffi de sa vie et de son sang pour laver et effacer toutes ces taches, pour rendre le bonheur à sa fille et la pureté à sa chère petite Huguette ! comme il les eût donnés avec joie !

– Ce n'est pourtant pas ma faute ! se murmurait-il à lui-même, pendant que la voiture roulait vers la gare d'Orléans. Je suis arrivé à soixante-quinze ans sans avoir jamais commis l'ombre d'une mauvaise action ou donné l'ombre d'un mauvais exemple !. N'avais-je pas le droit de descendre dans la tombe, calme, tranquille, respecté, honoré de tous ; avec la sérénité d'une conscience immaculée ?. Et voici que mes cheveux blancs vont être montrés au doigt, signalés au mépris public, et qu'il faudra m'enfermer dans ma maison, avec ma malheureuse enfant, courber le front sous le regard moqueur de mes voisins, et trembler même devant mes domestiques !...

Et refoulant les gémissements qui tendaient à soulever sa poitrine, contemplant avec bonté la jolie tête bouclée qu'il soutenait dans ses bras :

– N'importe ! Pauvre enfant !... Je ne t'abandonnerai pas ! Je trouverai encore, moi, assez d'énergie pour te consoler, pour te protéger !... Aussi longtemps qu'il me restera un souffle, tu ne seras pas sans appui sur cette terre !... Hier, il m'eût été indifférent de mourir, et je pensais avoir achevé ma carrière. Aujourd'hui j'ai besoin de vivre et je vivrai !... Je vivrai pour toi. Si je n'oublie pas, je tâcherai de te faire oublier. Eh bien ! je quitterai le Poitou ; je vendrai toutes mes propriétés. et nous fuirons loin, bien loin, à l'abri de la méchanceté des hommes !...

Ils ne s'étaient arrêtés qu'un instant pour prendre les bagages personnels de M. Dupuys, à l'hôtel où André Tournays, comme cela avait été convenu, s'était chargé de retenir des appartements. Et ce ne fut pas sans surprise que le vieillard apprit que ni M^{me} Dauviller ni son mari ne s'étaient présentés, et que le fiancé attendait en vain depuis le matin. Il avait jugé inutile de retourner à la gare où il n'avait trop évidemment aucune chance de les rencontrer.

Aux questions que lui adressa André, au sujet de M^{le} de Tagny, M. Dupuys ne répondit que par monosyllabes. Il se borna à lui signifier qu'il devait désormais renoncer à Huguette, qu'elle ne serait jamais à lui.

Celle-ci était, bien entendu, pendant cette courte station, restée avec le docteur dans la voiture, qui se remit en marche.

Mais l'indisposition, étrangère d'ailleurs à sa blessure, dont M^{le} de Tagny s'était plainte en quittant l'hôtel d'Athènes, et qu'elle s'était efforcée

de vaincre pour ne point inquiéter son grand-père, prit tout à coup un caractère et des proportions tellement graves qu'il fallut s'arrêter.

– Oh ! que je souffre !. Mon Dieu ! que je souffre ! N'allons pas plus loin !. Je sens que je vais mourir !.

Elle se mit à jeter des cris affreux, à se tordre, à conjurer le vieillard et le médecin de la tuer... ; pour qu'elle n'endurât plus de pareilles tortures.

Le docteur, cela va sans dire, n'eut pas de peine à deviner aussitôt et à constater la cause du mal.

Les émotions de la nuit précédente et de la matinée, les secousses terribles qu'elle avait éprouvées, et le coup de couteau qu'elle s'était donné, avaient avancé brusquement le travail de la gestation, déterminé une crise dont le mouvement de la voiture venait de précipiter la solution.

– Plus de doute ! dit froidement le médecin. Ce sont les premières douleurs. Mademoiselle va tout simplement accoucher avant terme.

Le vieillard leva les mains au ciel avec désespoir. Il ne manquait plus que cela !

– Sauvez-moi ! sauvez-moi. Oh ! si coupable que je sois, je n'ai pas mérité de souffrir ainsi !...

Il n'y avait pas un moment à perdre. La malade ne pouvait pas accoucher dans une voiture. Il était urgent d'aviser.

Le docteur réfléchit une demi-minute. On était alors à la hauteur de la rue Cuvier, au coin de la grille du Jardin des Plantes.

– C'est cela, fit-il en se parlant à lui-même. Nous n'en sommes qu'à quelques centaines de pas. Cocher !. tournez, prenez la rue à gauche. Au pas. à l'hôpital de la Pitié !

Cependant André Tournays, que les paroles du vieillard avaient jeté dans un complet ahurissement, et qui attendait vainement depuis le matin ses compagnons de voyage, ne pouvait rester plus longtemps dans l'incertitude.

Il était affecté surtout, autant que stupéfait, du congé en bonne forme que lui avait signifié M. Dupuys. C'était pour lui un coup terrible.

Jeune avocat stagiaire au barreau de Poitiers ; aussi dépourvu de talent que de causes, sans patrimoine, sans avenir, il avait regardé comme une bonne fortune inespérée le projet de mariage préparé par des amis communs. Agréé avec empressement par la famille, accepté sans grand

enthousiasme par la jeune fille, il s'était aisément résigné à sa froideur en songeant à sa dot de deux cent mille francs et surtout aux héritages considérables qui lui reviendraient un jour. C'était pour lui un parti splendide.

L'empressement avec lequel on la lui avait jetée à la tête, les répugnances peu déguisées qu'elle avait d'abord manifestées pour cette union, ne l'avaient point arrêté, ne lui avaient inspiré aucuns doutes, aucunes suspicions.

Que lui importait d'ailleurs ? N'était-elle pas riche, charmante, aimable, – bien qu'elle ne le fût guère pour lui au début, – spirituelle, bien élevée ? N'était-il pas lui-même absolument sans le sou ? Elle ne l'aimait pas : c'était trop clair ; et peut-être en avait-elle aimé un autre ? Bah ! C'était la moindre des choses ! Elle s'habituerait à lui, et il était tout disposé à s'habituer à son opulence.

Les grands parents le voyaient avec bienveillance, sauf pourtant le jeune beau-père, qui, sans marchander son acquiescement au mariage, le regardait toujours avec des yeux étranges. M^{me} Dauviller l'adorait ; M. Dupuys le considérait déjà comme son petit-fils. Qu'eût-il pu désirer de plus ? L'affection de sa fiancée peut-être, dont l'indifférence était trop visible ? Mais le temps et la vie commune lui ouvriraient ce cœur qui se montrait très clairement cadenassé ! En attendant, la caisse n'était-elle pas ouverte ? Deux cent mille francs comptant, qu'elle possédait du chef de son père, sans compter de magnifiques espérances ! c'était, pour un petit avocat de province, un gros lot à la loterie de l'existence.

Les accords étaient faits, les bans allaient être publiés ; on s'occupait déjà des détails de la corbeille, dont la famille de la future allait faire tous les frais. André avait aisément trouvé à emprunter cinq ou six mille francs sur la dot de celle que la voix publique désignait comme sa femme.

Huguette, qui avait résisté longtemps, par loyauté encore plus que par dégoût, s'était résignée ; Maurice lui-même n'osait plus la détourner d'une solution que l'état de grossesse avancée de la jeune fille rendait nécessaire. D'un moment à l'autre, en dépit des précautions prises et des prodiges de pression exercés par un discret et complaisant corset, M^{me} Dauviller

pouvait découvrir la vérité ou tout au moins la soupçonner. Il n'y avait pas à hésiter.

Que deviendraient-ils tous le jour où la femme de Maurice s'apercevrait que M^{lle} de Tagny était enceinte de sept mois ? Certes, le mari qu'on lui imposait s'en apercevrait lui aussi !. Pas immédiatement du moins, car Huguette était bien décidée à ne lui accorder que sa main, sa dot, et rien de plus. Seulement cette éventualité ne les effrayait pas beaucoup. N'avaient-ils pas deux mois devant eux pour aviser ? Et puis la cupidité de ce jeune homme ne leur répondait-elle pas de son silence ? Était-ce pour lui autre chose qu'un mariage d'argent ? Ne reculerait-il pas devant un éclat, devant le scandale d'une séparation de corps ?

Que voulait-il, après tout, cet André Tournays, dont la physionomie bête, les favoris en côtelettes, l'air suffisant, l'insignifiance physique, morale et intellectuelle, avaient au premier abord provoqué chez sa fiancée un sentiment de répulsion et de mépris, que voulait-il ? de l'argent ! On lui en donnerait. Une situation ? On s'arrangerait, grâce à de hautes relations, pour lui faire accepter, en échange de son déshonneur une place de substitut, qu'il avait longtemps convoitée sans l'obtenir.

Ce garçon-là, s'il devait n'être jamais un mari pour celle qui allait porter son nom, n'avait-il pas tout ce qu'il fallait pour faire un excellent magistrat ? Aurait-il dans l'avenir d'autre préoccupation que l'intérêt de son avancement ? Il se soucierait bien de sa femme, des amants qu'elle aurait eus dans le passé, de ceux qu'elle aurait dans l'avenir, et surtout de l'enfant qu'elle aurait jeté dans la corbeille de mariage, pourvu qu'il fit son chemin, et qu'il passât rapidement de la magistrature debout dans la magistrature assise ! Pourvu qu'il devînt le plus vite possible juge, président, conseiller, président de chambre et premier président. Rien ne l'empêcherait d'ailleurs d'arriver jusqu'à la cour de cassation, et ce n'était pas Huguette qui penserait à entraver la carrière de M. André Tournays.

Elle et Maurice ne pensaient qu'à une chose, aux moyens de sauvegarder les apparences, de donner le change à tout le monde comme à leurs proches, de continuer à s'aimer, de poursuivre leurs relations coupables !

Si ce n'était pas de son plein gré, si ce n'avait pas été sans lutte que Huguette avait succombé, qu'elle s'était précipitée dans l'abîme, ou plutôt

qu'elle s'y était laissée tomber, elle avait fini par accepter son horrible situation. Elle aimait M. Dauviller, elle portait dans son sein la preuve vivante de sa tendresse ; elle était bien résolue à n'aimer jamais que lui, à n'appartenir jamais à un autre.

Maurice avait moins de scrupules et moins de remords encore. Quand sa femme lui avait parlé pour la première fois du mariage projeté de sa fille, il avait été tenté de protester avec une indignation inopportune et maladroite, de jeter les hauts cris, de s'y opposer de toutes ses forces. Il semblait qu'on voulût lui ravir son bien, son trésor ! Il eut assez d'empire sur lui-même pour se contenir, pour dissimuler, pour affecter une satisfaction mensongère...

En y réfléchissant, il vit dans cet événement une issue à l'impasse où ils étaient enfermés, et il finit par engager vivement sa maîtresse à accepter.

– Tu me jures au moins, dit-il, que cet homme ne te touchera même pas le bout du doigt ! Que jamais.

– Peux-tu douter de moi, Maurice ? répliqua-t-elle avec énergie. Ne resteras-tu pas dans l'avenir ce que tu as été dans le passé : mon unique amour ? Est-ce ma faute si le sort et ma mère nous ont séparés ? N'étais-je pas presque une enfant quand je t'ai donné mon cœur, quand nous avons échangé des serments éternels ?

– Merci, Huguette ! j'ai confiance en toi ! Je crois en toi !. Si cet odieux fiancé que l'on te propose.

– Dis : que l'on m'impose, mon ami !

– Oui ! que l'on t'impose !. Si ce drôle était un honnête homme, nous hésiterions, toi et moi, à le tromper. Mais faut-il faire tant de façons avec un misérable coureur de dots de cette espèce !. Tu me promets solennellement, Huguette, qu'il n'obtiendra jamais de toi que ta main et ton argent ?

– Maurice, tu me connais bien mal !. Voyons ! Veux-tu que je persiste à refuser, que je l'éconduise ?...

– Non ! non ! interrompit-il avec anxiété en la pressant dans ses bras. Accepte ! accepte ! puisque c'est notre seule voie de salut !...

Elle avait accepté !...

Quinze jours avant l'époque fixée pour la cérémonie, et à mesure qu'approchait l'heure fatale, les deux amants avaient senti faiblir leur

résolution.

Plus ils envisageaient le présent et l'avenir, plus l'expédient leur semblait hasardeux ! Ils ajournaient la difficulté, ils ne l'écartaient pas ! Qu'allaient-ils faire ? ajouter un obstacle à un obstacle, un danger à un danger ?

– Hélas ! s'était écrié M. Dauviller ; ne vois-tu pas que ce n'est qu'une complication de plus ? Que nous aurons deux ennemis de notre bonheur, au lieu d'un ? Que nous en serons réduits demain au dénouement devant lequel nous reculons lâchement aujourd'hui ?

– Que veux-tu dire, cher Maurice ? répondit Huguette. Je ne te comprends pas, ou plutôt j'ai peur de te trop bien comprendre !...

– Ce que je veux dire ?. Je veux dire, répliqua-t-il avec exaltation, qu'au lieu de retarder une crise fatalement inévitable, il faut la précipiter !. Je veux dire, Huguette, que je te défends maintenant d'épouser cet homme... Que tu es à moi, que tu m'appartiens, et que, même en apparence, tu n'appartiendras pas à un autre !... Ne vois-tu pas que nous sommes unis par des liens infâmes, peut-être, mais indissolubles !. Je ne connais qu'une femme au monde, c'est toi ! et tu ne dois avoir ici-bas qu'un mari. Je ne veux pas de cette comédie !. Assez de dissimulations et de tromperies !. Ta mère est précisément absente jusqu'à demain. Fuyons, Huguette !. Fuyons. Fuyons !...

Et ils étaient partis.

André Tournays, fatigué d'attendre à l'hôtel convenu, n'avait qu'une seule ressource : c'était de courir à la gare d'Orléans.

Là, il apprit ce qui s'était passé. Si la catastrophe qu'on lui raconta ne lui expliquait point la cause du départ soudain de M^{le} de Tagny et de son grand-père, elle lui révélait au moins l'endroit où il avait quelques chances de trouver Mme Dauviller.

Il se dirigea fiévreusement vers la Pitié.

En sa qualité d'ennemi du blessé, dont il n'était d'ailleurs le parent à aucun degré, et surtout à cette heure avancée de la soirée, il n'avait ni le désir, ni la possibilité d'être admis auprès de lui.

Ayant interrogé le concierge, en lui glissant dans la main une pièce de cent sous, et appris ainsi que M^{me} Dauviller n'avait pas quitté, depuis le

matin, le chevet de son mari, installé dans une chambre particulière de l'hôpital, il se contenta de lui faire passer un billet et de lui demander un moment d'entretien.

– Ma foi ! votre message est inutile ! dit ce fonctionnaire au moment où il sortait de sa loge. Voici justement la dame que vous demandez !

M^{me} Dauviller, en effet, se disposait à aller enfin retrouver son père et à faire transporter ses bagages dans un hôtel voisin de la Pitié, pour être mieux à portée de lui prodiguer ses soins. André se précipita au-devant d'elle :

– Vous ici, monsieur ! s'écria-t-elle avec surprise. Que venez-vous faire ? Que voulez-vous ? Qu'espérez-vous ?... Vous savez bien que ce n'est pas ici votre place ! Est-ce mon père qui vous envoie ? Pourquoi n'est-il pas venu lui-même ? Je l'ai fait avertir, à midi, de cet effroyable malheur. Est-ce donc cette misérable qui l'a retenu ? Ah ! elle ne me le disputera plus, l'infâme ! Hélas ! Maurice est bien à moi maintenant !

Le pauvre garçon, tout interloqué, ne savait que répondre. Il balbutiait. M. Dupuys, quand il l'avait vu tout à l'heure, ne lui avait rien dit et paraissait tout ignorer.

Trompé par une similitude de noms, et M^{me} Dauviller ayant indiqué l'hôtel d'Athènes, sans mentionner ni la rue Saint-Honoré ni le n° 178, le commissionnaire avait remis la lettre au bureau de l'hôtel d'Athènes, rue Saint-Roch, et comme il n'était chargé de rapporter aucune réponse, l'erreur n'avait pu être constatée.

– Mais répondez-moi donc, imbécile !

– Je ne sais pas moi, madame !. Tout ce que je puis vous dire, c'est que monsieur votre père est venu tout à l'heure chercher sa valise, m'apporter en même temps celle de M. Dauviller. C'est qu'il ne m'a dit que quelques mots, avec une froideur qui m'a désespéré, et qu'il doit être reparti pour Poitiers par le train-poste de Bordeaux.

– Avec elle ? s'écria M^{me} Dauviller en frémissant.

– Je le suppose !... Il n'est pas probable qu'il l'ait laissée seule à Paris. C'est à peine s'il m'a parlé, pour m'ordonner de renoncer à tout jamais à Mlle Huguette. J'ai cru d'abord qu'elle s'était échappée de vos mains,

qu'elle avait fui de nouveau avec.. Ah ! je sais bien que non, à présent. Et je ne l'ai appris qu'à la gare, il y a un instant.

M^{me} Dauviller ne l'écoutait pas.

– Partis ! murmura-t-elle avec une rage sourde. Mon père lui aussi m'abandonne. Mais elle n'a donc rien dans le cœur, cette odieuse fille ? Pas un bon sentiment ! pas un mouvement de pitié pour l'homme qu'elle a perdu !. Elle me le rend, elle me le laisse aujourd'hui qu'il est horriblement mutilé, défiguré pour la vie ! Elle ne daigne même pas s'informer s'il est mort ou vivant !..– Il n'est plus qu'un objet de dégoût pour elle comme pour tout le monde ! Du reste, elle a bien fait de ne pas venir. J'aurais été capable de la défigurer à son tour, de lui déchiqueter le visage avec mes doigts !.

Et prise d'un accès de subit attendrissement :

– Pauvre Maurice !... je lui pardonne, à lui !. Il est assez et trop cruellement puni !. Et il était le moins coupable. C'est elle qui l'a entraîné, séduit, débauché. Ah ! pourquoi n'est-elle pas morte de la ridicule égratignure qu'elle s'est faite. Ce coup de couteau était une hypocrisie et une perfidie de plus !...

– Quel coup de couteau ? dit André tout anxieux. Quoi M^{lle} Huguette aurait.

– Fait semblant de se suicider ! Oui... une pure comédie !...

– Oh ! madame, c'est plus grave que vous ne pensez. M. Dupuys ne m'a-t-il pas dit, en hochant la tête, qu'elle ne serait jamais à moi ?

M^{me} Dauviller lui saisit brusquement les bras, qu'elle secoua avec force :

– A vous ? Seriez-vous donc assez lâche pour convoiter encore sa main !. Ah ! tenez ! Vous êtes le plus méprisable des hommes !

– Non, madame !... Mais je l'aime, voyez-vous !. Et la pensée de renoncer à elle m'épouvante...

Elle le toisa avec le plus dédaigneux des haussements d'épaules.

– Alors, vous seriez assez oublieux de toute dignité pour consentir encore à l'épouser, si par impossible elle voulait de vous, et si je n'étais pas là pour empêcher un tel mariage ?...

– Ne vous ai-je pas dit que j'étais prêt à tout oublier ?

– Tout ? Vous êtes prêt aussi, j'imagine, à servir de père à son enfant ?...

– A son enfant ? s'écria-t-il avec effroi...

– Eh, oui, parbleu !. Il y a un enfant !. C’est là un supplément de dot sur lequel vous ne comptiez pas, sans doute ?...

– J’avoue que... balbutia-t-il avec accablement.

– Vous n’aviez pas fait entrer ce détail dans le chapitre des espérances ? C’est pourtant la plus prochaine et la plus sûre de toutes !. Vous hésitez, je pense, maintenant ?

– Eh bien, non ! madame, je n’hésite pas. Si affreuse que soit cette révélation, M^{lle} de Tagny m’est tellement chère, que.

Mme Dauviller, chez qui la haine de sa fille étouffait toute autre préoccupation, fut prise d’un haut-le-corps :

– Brisons là, monsieur... Décidément, vous et elle, vous êtes dignes l’un de l’autre. Vous vous valez. Allez donc les rejoindre à Poitiers. Demandez-la à son grand-père. Je ne vous fais plus l’honneur de refuser mon consentement. et je ne vous reparlerai de ma vie !. La donner à un homme tel que vous, ce sera ma meilleure vengeance ; et ce sera son châtiment !...

Lui tournant le dos avec colère et sans tenir compte de ses protestations, elle monta vivement dans la voiture qu’elle avait fait commander, tandis qu’André Tournays, tout confus, tout déconcerté, restait immobile, et se disait à lui-même avec terreur :

– Que vais-je devenir ?... Repoussé par la demoiselle, méprisé par la mère, accablé par le grand-père d’un congé en bonne forme !. me voilà joli garçon !. Et moi qui comptais là-dessus pour payer mes dettes !... Comment faire pour rembourser les six mille francs empruntés en vue de ce mariage ?. Bah ! tant pis !. Je tâcherai de trouver autre chose !... Cela vaudra mieux que d’épouser une fille enceinte !...

Et après une minute de réflexion :

– C’est égal, je vais profiter de mon voyage pour tenter de nouvelles démarches à la chancellerie. Ce siège de substitut que j’ai vainement sollicité jusqu’ici, il me le faut absolument. Cela m’aidera à trouver une femme et une dot !

Mais au moment où il quittait la Pitié, il fit un geste de surprise et faillit jeter un cri, en apercevant et en reconnaissant un vieux monsieur qui en sortait également.

– Le grand-père ! s’écria-t-il avec ahurissement.

VIII

LA NOURRICE

Le premier mouvement d'André fut de se précipiter au-devant de M. Dupuys, de l'aborder humblement et de tenter auprès de lui de nouvelles instances, de lui peindre avec tant d'éloquence son amour pour M^{lle} Huguette, que le grand-père serait forcé de retirer le congé définitif qu'il lui avait donné une heure auparavant.

Mais en le voyant affaissé, anéanti, agitant les bras en marchant comme un insensé, il n'osa plus s'approcher de lui ; il se douta de quelque catastrophe.

Que s'était-il passé depuis leur dernière et courte entrevue ? Pourquoi le vieillard, au lieu de prendre le train de Poitiers, se trouvait-il à la Pitié, où d'ailleurs, quelques minutes auparavant, sa fille ignorait sa présence ? Qu'était devenue Huguette ? Evidemment son entrée dans l'hôpital avait coïncidé avec la sortie de M^{me} Dauviller.

Voyant M. Dupuys monter dans une voiture de grande remise stationnée à quelque distance, il se jeta vivement dans celle qui l'avait amené, en ordonnant à son cocher de suivre l'autre véhicule. Cette poursuite ne dura

pas longtemps. La voiture de grande remise s'arrêta non loin de là, à l'hôtel de Londres, rue Saint- Victor, auprès de l'Entrepôt. Le vieillard en descendit et fit porter sa valise dans la maison.

Ayant supposé d'abord que M^{lle} de Tagny attendait son grand-père, il resta en observation une demi-heure, et quand il crut être certain de ne plus se trouver face à face avec le vieillard dans le bureau de l'hôtel, il s'y introduisit, interrogea habilement le propriétaire. Il apprit ainsi qu'un monsieur âgé, originaire du Poitou, venait, en effet, de louer une chambre pour une quinzaine. Mais il était absolument seul, n'était accompagné d'aucune jeune fille ou jeune femme. D'après ses déclarations, il avait un malade à visiter chaque jour à l'hôpital voisin.

– Monsieur Dauviller, parbleu ! pensa André Tournays. Avec tout cela, je ne vois pas trop ce qu'il a fait d'Huguette. A coup sûr, elle s'est sauvée pour courir la prétantaine, ou pour se jeter dans la Seine !... Ma foi, voilà une fiancée trop vagabonde, trop insaisissable... Je n'ai plus rien à faire dans cette famille-là. Laissons-les se débarbouiller tous comme ils l'entendront !... Eh bien, je l'ai échappé belle, vraiment !... Une fille enceinte !... Et j'étais assez bête pour accepter le marmot !... Si ronde que soit la dot, si belles que soient les *espérances*, c'eût été les payer trop cher !., . Allons-nous en !

Il se fit reconduire à son logis, espérant encore s'y rencontrer avec sa belle-mère manquée. Mais M^{me} Dauviller était déjà partie, emportant ses menus bagages. Et il n'eut plus lui-même d'autre souci que de prendre philosophiquement son parti de sa mésaventure, et de songer uniquement désormais à sa nomination, aux démarches, aux sollicitations qu'elle rendait nécessaires.

– Bah ! se dit-il avec indifférence : une femme de perdue, deux de retrouvées !. Dès que je me serai casé dans la magistrature, je n'aurai que l'embarras du choix !. Et puis, après tout, cette petite Huguette était effrontée en diable. J'aurais fait là un pitoyable marché. Cocu *après* la lettre, cela se voit tous les jours ! Mais cocu *avant* la lettre ! Mais sganarellisé avant le mariage !. Décidément j'étais un sot !. C'est bien le moins que je fasse mes enfants moi-même, sur mesure, au lieu de les acheter tout faits dans les magasins de confection, comme on achète un

paletot à la *Belle Jardinière* ! C'est égal, pourtant ! Deux cent mille francs de dot immédiate, et le triple dans un prochain avenir, – car le grand-père est bien vieux et ne saurait aller très loin ! – c'était, ma foi, bien tentant ! et cela valait la peine de passer sur bien des choses, d'oublier bien des tares !. Enfin, n'y pensons plus !

Tandis que le futur magistrat se livre à ses réflexions et à ses regrets, et que M^{me} Dauviller s'installe dans un autre hôtel de la rue Saint-Victor, revenons à la Pitié.

Grâce à l'urgence qu'attestait trop éloquemment la position de M^{lle} de Tagny, et à l'intervention du docteur, ancien interne de la maison hospitalière, l'admission de la malade ne pouvait, en aucun cas, faire doute. Elle eût été une pauvre fille sans ressources qu'on ne l'eût pas laissée accoucher dans la rue ! Elle était riche, elle appartenait à une famille considérable ; elle faisait partie de ce qu'on appelle *le monde* ; elle avait une particule : autant de raisons pour qu'elle fût accueillie avec empressement.

Il va sans dire qu'on ne lui infligea point la promiscuité de la salle commune, et qu'on put obtenir pour elle une chambre particulière et des soins spéciaux qui devaient être largement rétribués. On pouvait compter sur une discrétion absolue, et les soeurs de charité, elles-mêmes, ne pouvaient manquer de traiter avec le plus grand respect et avec tous les égards possibles une fille-mère de distinction, et s'abstiendraient de toutes leçons de morale inopportune.

Le vieillard, à -son vif chagrin, ne pouvait être autorisé à rester auprès d'elle. Et puis il n'aurait pu lui servir à rien ; le docteur, qui l'avait soignée depuis le matin, n'avait pas le droit non plus de l'assister, et il lui avait fallu se retirer. Mais M^{lle} de Tagny n'y perdait rien. Le médecin en chef de la Pitié, professeur d'obstétrique à la Faculté de médecine et l'une des gloires les plus éclatantes de la science contemporaine, avait promis d'opérer lui-même l'accouchement de la jeune fille.

M. Dupuys s'était retiré, et il était à peu près certain que la délivrance serait accomplie quand il reviendrait le lendemain matin. Il était convenu qu'on le ferait prévenir en cas d'accident, de complications graves...

– Elle peut mourir ! s’écriait-il avec désespoir. Et je ne serai pas là pour recevoir son dernier soupir, pour l’embrasser une dernière fois !

On s’était bien efforcé de le rassurer, et l’habileté bien connue de l’illustre chirurgien lui était une garantie suffisante. Et pourtant quelle horrible nuit il allait passer ! Avec quelles angoisses il attendrait le lendemain !

– Courage ! grand-père ! lui dit Huguette. Je serai forte, résignée. Et si je meurs, je ne ferai qu’expié ma faute !...

Et elle ajouta tout bas :

– Mon crime !...

Je ne raconterai pas les péripéties d’un drame qui se renouvelle des milliers, des millions de fois chaque jour, sur toute la surface de la terre ! Hélas, il n’est pas une créature humaine qui, en venant au monde, n’ait risqué de coûter la vie à sa mère !

Un accouchement avant terme, et provoqué surtout par le tragique événement du matin, était certes bien de nature à exciter chez le vieillard les plus sérieuses appréhensions.

Par bonheur, elles ne furent pas justifiées. Huguette endura des tortures atroces, jeta des cris épouvantables, s’épuisa en imprécations terribles, contre elle-même, contre sa fatale passion, contre son amant, contre sa mère...

Ceux qui la soignaient attribuaient au délire les paroles étranges et les malédictions qui sortaient de sa bouche.

A quatre heures du matin, un dernier cri plus sauvage et plus déchirant se fit entendre. Puis la chambre rentra dans le silence, troublé par les gémissements plaintifs de la mère délivrée et par les vagissements de l’enfant...

M^{lle} de Tagny venait de donner le jour à un garçon, un peu chétif, mais très vivant, très viable, assez solidement constitué.

Lorsque, quelques instants plus tard, et la toilette du petit être terminée, on le lui présenta, Huguette, au lieu du tendre baiser maternel que l’on attendait, jeta sur la pauvre petite créature un regard de haine, de dégoût, d’horreur... Elle se détourna, rejeta sa tête sur l’oreiller, du côté opposé, en murmurant d’une voix sourde :

– Oh ! non ! Jamais !... jamais !... Qu’il soit maudit !...

Ni la jeune femme, ni le docteur, ni l’interne de service, ni l’infirmière, ne soupçonnaient qu’à quelques pas de la chambre de l’accouchée, dans un autre corps de bâtiment, le père de ce misérable enfant, repoussé en naissant par celle à qui il devait l’existence, gisait sur un lit de douleur, et que Maurice Dauviller aurait pu entendre, dans le silence de la nuit, les cris d’Huguette de Tagny !

Quand M. Dupuys accourut, dès la première heure, qu’il apprit l’heureux dénouement de la crise qu’il avait tant de motifs de redouter, et qu’il se fut précipité auprès du lit de sa petite fille :

– Enfin, te voilà délivrée, ma chérie ! s’écria-t-il en pleurant de joie...

– Délivrée ? Non ! répliqua-t-elle d’un ton sec. Mais je compte sur vous, grand-père, pour me délivrer.

– Te délivrer, mon enfant ? répéta machinalement le vieillard, qui ne comprenait pas...

Au coup d’œil de haine qu’elle jeta sur le petit être qui reposait auprès d’elle, il devina aussitôt le sens de ses paroles.

– Vous ne pensez pas, j’imagine, que je vais garder. *cela* ? reprit-elle d’un accent de dégoût.

– Ma fille ! ma fille ! murmura-t-il avec désespoir. Ne parle pas ainsi. Le chagrin t’égare. Il n’est pas coupable, lui, pourtant !. Je m’explique que tu ne veuilles pas ou ne puisses pas le nourrir...

Elle l’interrompit par un geste d’horreur :

– Nourrir *cela* !. Oh ! j’aimerais mieux m’arracher le sein !... Jusqu’au dernier moment j’espérais. je comptais. qu’il ne viendrait pas vivant !...

– Tais-toi ! tais-toi ! N’outrage pas tous les sentiments de la nature !

– Vous ne voyez donc pas que je voudrais être morte ?. Pourquoi ne m’avez-vous pas laissée mourir hier matin ? ou plutôt pourquoi m’avez-vous empêchée de fuir avec Maurice ?. Il m’abandonne lui ! Il est resté auprès d’elle ; il n’a pas eu le courage de secouer le joug, le lâche !. Non : je n’élèverai pas son enfant !...

– C’est ta chair, c’est ton sang, Huguette !...

– Que m’importe ! Mon sang ? si vous ne m’aviez pas arrêtée hier, il n’en coulerait plus une goutte dans mes veines !. Ma chair ? elle devrait être, à cette heure, inerte et froide !. Non ! débarrassez-moi de *cela* !. Faites-en ce que vous voudrez. pourvu que je n’en entende plus parler et que je ne le revoie de ma vie !...

– Calme-toi, ma chérie...

– Me calmer ! quand mon déshonneur, ma honte, mon crime viennent d’être solennellement constatés sur les registres de l’état civil ! que je ne saurai plus désormais où me cacher ! que mon existence est brisée et mon avenir perdu !...

– Ne te désole pas ainsi ; le secret sera bien gardé ; personne ne le saura...

– Imprudent grand-père ! vous ne songez à rien ! Est-ce que vous auriez dû me transporter ici ? Est-ce qu’il n’aurait pas mieux valu pour moi accoucher en pleine rue ? Il ne fallait pas au moins donner mon vrai nom !

M. Dupuys était atterré, ne répondait rien, de peur d’irriter davantage la malade. Cette insensibilité l’épouvantait.

– Pauvre petit ! pensait-il, quelle carrière te réserve cette naissance maudite !. Te voilà orphelin en venant au monde ! Plus terriblement orphelin que si celle qui t’a donné le jour était couchée dans la tombe ! Eh bien ! si tu n’as déjà plus de mère, je veillerai sur toi, je serai ton père !

Dans la matinée, par les soins de l’administration de la Pitié, était présenté à l’officier de l’état civil du XII^e arrondissement un enfant du sexe masculin, né ce même jour, 15 octobre 1854, de la demoiselle Huguette de Tagny, et de père inconnu, et qui fut inscrit sous les noms de Maxime-René.

L’accouchée refusant énergiquement de donner le sein au nouveau-né, M. Dupuys voulut ne laisser à personne le soin de chercher une nourrice. Il se sentait pris d’une tendresse profonde pour ce malheureux fruit d’un amour criminel. Il n’avait pas demandé à naître, ce pauvre petit paria ! Il était bien innocent ! Il n’avait pas mérité la double et éternelle aversion qui entourait son berceau !

Si la jeune fille qui l’avait porté sept mois dans ses entrailles, qui l’avait torturé même avant qu’il arrivât à la lumière, qui avait tout tenté pour l’étouffer dans son germe ; qui, sous l’inspiration de Maurice, avait même

eu recours, sans succès d'ailleurs, à des manœuvres abortives ; si Huguette le détestait, combien ne serait pas plus forte et plus violente la haine de M^{me} Dauviller !

Pourrait-elle jamais pardonner à Maxime-René d'exister, d'être le fils de son mari, d'avoir cimenté et consacré les odieuses et incestueuses relations qui étaient pour elle le plus sanglant des outrages, qui la frappaient dans son orgueil de femme, dans sa dignité de mère et dans son bonheur d'épouse ?

Que n'eût-elle pas donné pour avoir un fils de Maurice ! Depuis deux ans et demi de mariage, elle en était encore à se lamenter de sa stérilité, à jeter des regards d'envie sur la fécondité des autres ; elle voyait approcher avec effroi l'époque où tout espoir de maternité lui serait enlevé, où cette dernière chance de conquérir le cœur et de vaincre l'indifférence de M. Dauviller lui serait ravie ?

Et l'infidèle avait donné à une autre – et à qui !. – cette joie ineffable que depuis si longtemps elle appelait de ses vœux ! N'était-ce pas la plus inoubliable des injures, et ne devait-elle pas considérer cet enfant maudit comme un ennemi mortel, et lui vouer une exécution implacable ?

M. Dupuys n'avait pas besoin d'aller bien loin chercher une nourrice. Selon les indications qui lui furent fournies à l'hôpital, il lui suffisait de remonter la rue Copeau – aujourd'hui rue Lacépède – jusqu'à la rue Gracieuse, affreuse et ignoble ruelle habitée par des chiffonniers, et qui ne mérite à aucun titre sa poétique dénomination.

Il trouverait là, lui avait-on dit, plusieurs bureaux, et il n'aurait que l'embarras du choix, entre une foule de paysannes, plus ou moins saines, plus ou moins robustes, et plus ou moins consciencieuses, qui attendaient la clientèle, et vendaient aux meilleures conditions possibles leur sein, leur lait, leur sollicitude d'emprunt.

Le vieillard se dirigea d'un pas chancelant vers l'endroit indiqué. Il lut au-dessus d'une sorte de boutique d'aspect sordide ces mots : *Bureau de Nourrices*.

A l'intérieur, se tenaient, assises sur un banc, quelques femmes de tout âge, de toute taille, en train d'allaiter leurs bébés respectifs, en échangeant des propos banals, en se plaignant que le commerce n'allait pas, que les nourrissons ne venaient pas, que leur argent s'épuisait, qu'elles étaient mal

couchées dans la maison, mal nourries !... D'autres étaient à la porte, guettant la pratique, en tricotant des bas de grosse laine bleue.

– Je vois bien que je m'en irai comme je suis venue ! disait une grande et sèche normande, au visage émacié, aux traits étirés, aux tétons pendants, qui semblait n'avoir même pas de lait pour son petit, bien loin d'être en état d'en donner à un second. Que va dire mon homme ? lui qui comptait là-dessus !

– Ne m'en parlez pas ! disait une autre villageoise chétive et maigre, âgée de quarante ans au moins. On dirait que ces Parisiennes ne font plus d'enfants ! Voilà quinze jours que je suis ici !...

– Je crois bien ! dit une troisième ; elles se font toutes avorter... Ça rapporte bien plus aux sages-femmes, et c'est tout de même une économie pour bien des gens... Il n'y a qu'à nous que ça fait du tort !

– Bah ! dit une grosse et solide gaillarde à l'air effronté, à la poitrine opulente... vous êtes des mauvaises langues... c'est parce qu'on ne veut pas de vous !... Moi je suis arrivée d'hier soir, et je compte bien trouver mon affaire aujourd'hui !

– Ah ! toi, on te connaît ! tu ne ferais pas tant la fière si je disais à l'administration que tu prends quatre nourrissons à la fois !

– Oh ! si on peut mentir comme ça !...

– Même qu'il te serait arrivé des désagréments, si tu n'avais pas été au mieux avec M. l'adjoint !. On dit même qu'il est le père de ton dernier !

– Sale bougresse !... On sait comme tu les soignes, toi, tes nourrissons !... Autant vaudrait les enterrer tout de suite. Tu les laisses crever de besoin et de froid, et tu habilles tes enfants à toi avec les nippes bien chaudes envoyées par les parents !...

L'altercation fut interrompue par l'approche du vieux monsieur. Aux regards inquisiteurs qu'il jetait du côté du bureau, on devinait en lui un client pro bable. Il passa et repassa plusieurs fois, avant de se décider.

Toutes ces physionomies n'avaient rien de très engageant. Il alla examiner un second bureau situé à quelque distance et dont le personnel ne parut pas lui plaire beaucoup plus.

Il revenait sur ses pas et allait pénétrer dans le premier établissement, quand il avisa, accroupie à la porte, une jeune femme d'une vingtaine

d'années, dont l'enfant, gros et joufflu, témoignait en faveur des qualités professionnelles de la mère.

– Oh ! monsieur, dit celle-ci, d'une voix timide et douce, si vous avez besoin d'une nourrice, choisissez-moi, je vous en supplie. Je suis bien malheureuse. je n'ai plus le sou... et le père de mon petit ne veut m'épouser que si je trouve un bon nourrisson, qui me rapporte une quarantaine de francs par mois.

La jeune femme avait l'air honnête. Malgré la tristesse empreinte sur ses traits, son visage et l'ensemble de sa personne dénotaient une santé florissante. La qualité de fille séduite qu'elle avouait si franchement était un titre de plus à l'intérêt du grand-père d'Huguette :

– Voilà justement la nourrice qu'il me faut ! pensa-t-il. Victime, elle-même, déchu elle-même, elle n'aura pas le droit d'être sévère pour les fautes des autres. On pourra se fier à sa discrétion, et acquérir sa reconnaissance et son dévouement.

– Oui ! lui répondit-il à demi-voix. vous me convenez. vous avez l'aspect d'une brave fille. Il y a peut-être moyen de nous entendre. Seulement, si c'était possible, j'aimerais mieux me passer de l'intermédiaire du bureau...

– Oh ! c'est bien facile, monsieur, interrompit-elle vivement, avec un hochement de tête significatif...

– Eh bien ! venez me retrouver, dans un instant, au bas de la rue, en face de la Pitié. Nous causerons plus à l'aise. Voici toujours des arrhes.

Et il lui glissa dans la main une pièce de dix francs.

– Oh ! merci ! monsieur ! s'écria-t-elle avec joie. Que vous êtes bon !... Je pourrai donc épouser mon *blond* !...

Sans comprendre au juste la signification du mot, usité surtout chez les paysans de la Beauce et du Perche, M. Dupuys n'eut pas de peine à deviner qu'il s'agissait de son amoureux...

– Elle est moins malheureuse que ma pauvre Huguette, elle ! se dit-il avec chagrin. Sa faiblesse n'est point irréparable ; elle n'est pas perdue sans ressources. Il n'y a point de barrière invincible entre elle et l'homme qui l'a rendue mère !

Un quart d'heure plus tard, après s'être dégagée envers la directrice du bureau, en lui déclarant qu'elle renonçait à attendre plus longtemps un

nourrisson, la jeune paysanne avait rejoint le vieux monsieur, qui la fit entrer dans l'arrière-boutique d'un des nombreux marchands de vins de la rue Saint-Victor, commanda pour elle un copieux déjeuner avec une bouteille de bordeaux, la questionna, l'examina, jeta un coup d'œil sur ses papiers. Rien qu'en voyant le sein exubérant sur lequel se précipitaient les lèvres avides du bébé et que pressaient ses petites mains, il s'assura bien vite que son choix ne pouvait être mieux placé.

– Vous le voyez, monsieur ! dit elle. Il y en a aisément pour deux ! Ce n'est pas le lait qui manque, je vous jure. Et je ne serai pas obligée de réduire la part de mon garçon. Regardez-le : ne lui donnerait-on pas six mois ? Il n'en a pourtant que trois !... Soyez tranquille : le vôtre pâtera encore moins que lui !

Et comme le vieillard témoignait sa satisfaction :

– Alors, monsieur, vous me donnerez bien quarante francs par mois ? plus le sucre et le savon ?

– Quarante francs ? non !... répondit-il avec bonté et en souriant.

– Oh ! monsieur ! Le grand Mathieu, qui m'a mise à mal, ne veut me rendre l'honneur qu'à cette condition !...

– Laissez-moi achever, mon enfant ! Si je ne vous offre pas quarante francs, c'est que je veux vous en donner soixante... Ne vous inquiétez pas non plus du sucre, du savon et de tous les accessoires !...

La jeune nourrice poussa une exclamation de bonheur...

– En revanche, reprit-il gravement, promettez-moi de l'aimer, d'être pour lui une seconde mère ?... Car il n'en aura plus d'autre, hélas !

– Si je l'aimerai ! oui, monsieur ! Vous n'aurez pas affaire à une ingrate !. Et ma tendresse et mes soins.

– Lui seront d'autant plus nécessaires qu'il est né avant terme, à sept mois. qu'il est malingre et chétif !...

Il l'emmena à l'hôpital, où l'examen médical auquel on la soumit fut tout à fait favorable à la nourrice. Dès qu'on lui eût montré l'enfant, qui ne se fit guère prier pour prendre le sein, elle fut effrayée de son apparence débile :

– Pauvre chérubin ! murmura-t-elle avec compassion, en répétant une locution villageoise : *il serait mieux en terre qu'en pré !*

L'accouchée avait laissé emporter son petit sans dire un mot, sans consentir même à lui donner un baiser d'adieu, sans manifester le moindre regret, la plus légère émotion. La femme du directeur avait bien voulu se charger, sur la prière de M. Dupuys, d'acheter immédiatement la layette nécessaire.

Deux heures plus tard, le grand-père fit monter en voiture Françoise Nithouard – tel était le nom de la jeune femme – avec ses deux nourrissons, et la conduisit à la gare Montparnasse.

Elle habitait avec ses parents, pauvres journaliers des environs de Chartres, le village du Mousseaux, situé à trois kilomètres de cette ville. Abusée par un Don Juan du hameau, débauché, paresseux, ivrogne, aussii assidu au cabaret qu'il l'était peu à aurait¹ l'ouvrage, Françoise aurait pu, comme tant d'autres, dissimuler sa grossesse, quitter le pays, se réfugier à Paris, se placer comme domestique, aller faire ses couches secrètement à la Maternité, à la Clinique ou chez une sage-femme. Mais elle aimait Mathieu, malgré ses défauts ; elle avait espéré qu'il tiendrait ses promesses, qu'il l'épouserait, qu'elle n'aurait plus à rougir devant ses amies et ses voisines. Elle le valait bien, après tout ! il n'était pas plus riche qu'elle !

Mais le beau gars ne se souciait pas d'abandonner sitôt la vie de garçon...

– Oui ! oui ! répondit-il à ses supplications et à ses larmes... Plus tard, je ne dis pas !... C'est pas la peine de nous jeter tous les deux dans la misère... J'aime mieux rigoler, moi !

– Mais mon enfant, Mathieu ! Que veux-tu qu'il devienne ? Comment veux-tu que je l'élève, quand il sera venu au monde ?

– Ton gosse ?... Mets-le aux Enfants-Trouvés !... C'est embêtant à la fin !. Est-ce que je t'ai prise de force ?... Dame ! tu sais, Françoise : fallait pas y venir !...

– Oh ! grand sans cœur ! s'était-elle écriée en sanglotant...

Il fit un geste d'impatience :

– Elles sont toutes les mêmes !... On ne peut pas s'amuser un brin avec une fille : vlan ! la voilà *pincée*. C'est à déguster du métier...

Et la plantant là sans façon, haussant les épaules, roulant une cigarette, il était allé faire une partie de piquet dans l'un des cafés de Lèves, centre de la

commune dont le Mousseaux fait partie...

Françoise n'avait pas mis son enfant à l'hospice ; elle avait eu le courage de tout avouer à sa mère ; le père avait baissé la tête, sans oser même adresser un reproche à la malheureuse. Il avait bien envie de mettre le séducteur dans l'alternative d'épouser sa fille ou de se faire casser la *gueule*. Mais un garnement comme Mathieu, réfléchit-il, serait un bien mauvais mari. Et puis, il ne serait pas prudent à un homme d'âge de s'attaquer à un ro buste gaillard de cette espèce...

Grâce aux soixante francs par mois qu'allait lui rapporter son nourrisson, Françoise ne doutait plus que l'infidèle ne consentît à régulariser la situation. Aussi était-elle heureuse et rassurée.

– Ecoutez-moi, ma fille, lui dit M. Dupuys, au moment d'arriver à la gare. Ce n'est pas dans des conditions ordinaires que je vous confie cet enfant. J'ai besoin, comme je vous l'ai dit, d'une discrétion absolue. Vous ne connaissez ni les parents, ni le nom de cet orphelin. et vous ne devez dire à personne – à personne, entendez-vous bien ? – pas même à votre mère, ni à votre mari, si vous épousez votre amoureux, dans quelles circonstances il vous a été remis. Est-ce convenu ?

– Je vous le jure, monsieur.

– Très-bien !... Il s'appelle René : c'est tout ce que vous savez... Et c'est un inconnu qui vous a demandé de le prendre ?

– Mais alors, monsieur, comment... ?

– Oh ! soyez sans crainte... Je vous paye d'avance une année entière et même au delà. Voici mille francs. Je vous enverrai d'autre argent quand il y aura lieu.

Françoise était muette d'étonnement, en contemplant le rouleau d'or que lui tendait le vieillard :

– Monsieur, dit-elle, vous avez été si bon pour moi que je ne veux pas vous tromper. C'est trop, beaucoup trop !... Je vous volerais votre argent.

Et elle ajouta, en regardant son nourrisson :

- Hélas !... il n'a pas un an à vivre !

IX

SOUS LE MÊME TOIT

– Vous êtes une honnête femme, Françoise, dit le vieillard avec émotion, et je me félicite encore davantage d’avoir mis la main sur une nourrice comme vous. Qu’il vive ou qu’il meure, gardez ces mille francs. Si ce n’est pas un salaire, ce sera une récompense.

– Monsieur ! monsieur ! vous me comblez !... Comment pourrai-je reconnaître vos bontés ?...

– Par votre discrétion d’abord...

– Ma discrétion ! Vous n’aviez pas besoin de la payer... Il y a en tout ceci un mystère que je respecte, et dont je ne chercherai point à percer le secret. Je vous le promets sur la tête de mon enfant, monsieur... Je ne suis qu’une pauvre paysanne, une malheureuse fille séduite, mais...

– Mais je vois que vous avez autant d’intelligence que de cœur. Et je ne vous oublierai pas, quoi qu’il arrive. Peut-être vos craintes sont-elles exagérées. Si cet enfant vit, c’est à vous et à votre sollicitude que je le devrai !

Et il murmura avec un profond soupir, et comme se parlant à lui-même :

– Il n’y aura que cette fille et moi qui aurons fait notre devoir !... Pauvre enfant ! Qui sait si la mort ne serait pas préférable au triste avenir qui lui est réservé !... Combien il aurait lieu d’envier le sort de son frère de lait !

Celui-ci, s'il est momentanément un bâtard, pourra être légitimé ; il va l'être. Sa mère ne l'a point maudit à sa naissance, ne lui a point imputé à crime son premier vagissement ; son père peut l'avouer, sans offenser les lois, les mœurs, les sentiments naturels et les conventions sociales !

Il s'arrêta, suffoqué par la douleur, à la pensée que son arrière-petit-fils marcherait dans le monde ainsi qu'un paria, un réprouvé, un rejeton impur : tache vivante pour sa mère et pour tous les siens !

– Mais si son faible souffle empoisonne à ce point l'atmosphère de la société, se disait-il avec désespoir ; si l'air qu'il respire est vicié ; si son existence seule est un outrage à la nature, pourquoi donc la nature a-t-elle permis qu'il existât ? C'est à la minute, à la seconde suprême de la conception, qu'elle aurait dû s'indigner, se révolter, et refuser son concours à l'infamie qu'elle flétrit, après coup, dans la seule créature qui n'en saurait être responsable, puisqu'elle en est la victime !

Il fut convenu que Françoise Nithouard écrirait tous les quinze jours, poste restante, et sous un nom supposé, – celui de Renaud, que prit pour la circonstance M. Dupuys, – à Paris, d'abord, où son séjour se prolongerait vraisemblablement quelques semaines, et ensuite dans la ville de province qu'il lui indiquerait.

– Vous ne viendrez donc pas le voir quelquefois, monsieur ? demanda-t-elle.

– Si ! mais pas avant quelque temps. De sérieux devoirs me réclament. Dans tous les cas, et si la mort venait à me surprendre, – songez que j'ai soixante-quinze ans, Françoise ! – je ne partirai pas sans avoir pris mes dispositions dernières. Encore une fois, je vous le confie. Puissiez-vous le sauver !

Il embrassa avec attendrissement le bébé, en se disant à part lui :

– Et moi, puissé-je sauver la mère !

Et tandis que le train d'une heure cinquante emportait à toute vapeur la nourrice et le nourrisson dans la direction de Chartres, M. Dupuys remontait en voiture, pour revenir à l'hôtel de Londres, et de là retourner à la Pitié.

Il n'avait accompli qu'une partie de sa tâche, et ce n'était pas la plus difficile. Il allait se consacrer tout entier à Huguette. Quant à M^{me} Dauviller et à son mari, dont il n'avait plus entendu parler depuis la matinée de la

veille, il ne pouvait s'en préoccu— per. Il lui paraissait préférable que sa fille continuât à ignorer ce qui s'était passé dans la soirée et l'accouchement prématuré de M^{lle} de Tagny. Si la tentative de suicide de la jeune fille n'avait point reveillé en elle la moindre lueur du sentiment maternel, elle serait encore moins touchée de la crise imprévue qui avait nécessité son transport immédiat à la Pitié.

– Elle ne sait rien encore, se dit-il, et elle ne saura rien. J'aviserais plus tard... Je lui ferai croire à une fausse couche. Dès que mon Huguette sera rétablie, et de sa blessure à la poitrine qui est insignifiante, et des suites de son accouchement, je l'emmènerai chez moi, et j'entreprendrai alors la cure morale de mon infortunée petite-fille !

Il secoua son chef dénudé et tremblant :

– Oh ! ce sera long ! et cette œuvre sera bien plus ardue que celle des médecins ! Enfin je m'y dévouerai... J'essaierai de la distraire. Nous irons passer l'hiver à Nice, par exemple. L'été prochain, je la conduirai aux bains de mer. Le changement de milieu, les voyages, lui procureront peut-être le calme et l'oubli !. Je retrouverai, s'il le faut, une vigueur nouvelle et une seconde jeunesse. Je vivrai ; je n'ai pas le droit de mourir !

Le digne et admirable vieillard, en tablant ainsi sur l'ignorance où il supposait être M^{me} Dauviller de l'événement de la nuit, comptait sans les caprices du hasard, cette divinité impitoyable – le seul dieu qui ait jamais été autre chose qu'une chimérique invention des hommes, – du hasard, qui déjoue toutes nos combinaisons, déconcerte tous nos plans, trahit nos secrets, déchire tous les voiles, rapproche les distances, comble les abîmes, et qui, au besoin, dessécherait les mers, percerait les isthmes et transporterait des montagnes ! du hasard qui, par le plus amer des ricanements et la plus cruelle des moqueries, avait réuni sous le même toit, séparés à peine par une cour et par une aile de bâtiment, les deux suicidés dont la mort n'avait pas voulu : Maurice Dauviller et Huguette de Tagny !

A l'heure où M. Dupuys descendait la rue Saint-Victor pour conduire Françoise à la gare Montparnasse, le fiacre qui les portait avait croisé et légèrement heurté une voiture de remise. La dame qui occupait ce dernier véhicule s'était involontairement retournée ; elle avait poussé une exclamation de surprise :

– Mon père !. Mais c'est mon père !. Cocher, arrêtez. ou plutôt tournez !. Rejoignez cette voiture !...

Mais le cocher ne l'entendait pas, occupé qu'il était à échanger avec son maladroit confrère, tout en continuant sa course, les injures habituelles :

– Eh ! dis donc, espèce de mufle !... Tu ne sais donc pas conduire tes rosses et garder tes distances ?. Ah ! malheur ! Peut-on bien confier des chevaux à un pareil *seignant* !...

– Cocher, cocher ! reprit-elle, en mettant la tête à la portière... Je vous ai dit de rattraper cette voiture !...

– Oh ! C'est pas la peine, allez !. Il n'y a pas de mal heureusement. Ça ne mérite pas un procès-verbal !. Soyez tranquille, ma bourgeoise, nous ne verserons pas pour ça ! Mon sapin est solide ; il en a vu d'autres !. C'est égal, je comprends pas la Compagnie, de remettre des rênes entre les mains d'un pareil Olybrius !.

– Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon ami... Je vous répète que j'ai besoin de parler à la personne qui est dans ce fiacre !

– Ah ! c'est différent ! Eh bien, tant mieux ! J'en profiterai pour donner à cet animal une leçon de politesse.

Et il se mit en mesure de tourner. Mais, pendant ce colloque, l'autre cocher, se sentant dans son tort, avait fouetté vigoureusement ses deux haridelles et filé avec rapidité. Par sucroît de contre-temps, il se produisit juste à point un embarras de voitures ; deux énormes haquets, lourdement chargés, dont l'un allait rentrer à l'Entrepôt des vins et dont l'autre en sortait, barraient la rue. La poursuite eût été en pure perte ; il fallut y renoncer...

M^{me} Dauviller, quoique vivement contrariée, se dit qu'après tout elle s'était peut-être trompée. Son père et sa fille n'avaient-ils pas dû partir la veille au soir, au dire d'André Tournays ? Du reste, elle avait cru entrevoir vaguement dans le fiacre une autre personne, ayant l'apparence d'une paysanne.

Et puis, si M. Dupuys venait de l'hôpital, comme elle devait le supposer, elle allait le savoir en arrivant, et il ne manquerait pas de revenir s'informer de l'état du blessé.

Aussi ne fut-elle pas médiocrement surprise, quand la concierge lui dit que personne n'était venu ni la demander, ni voir le blessé. Son étonnement redoubla et se changea en stupéfaction, lorsque, poussant plus avant ses questions, elle apprit qu'en effet un vieux monsieur décoré et dont le signalement répondait à celui de M. Dupuys venait de monter en fiacre, dans la cour de l'hôpital, avec une nourrice et un nouveau-né.

Elle eut aussitôt un pressentiment de la vérité.

Après tout, M^{me} Dauviller n'avait pas pu se tromper sur l'apparence et l'identité de son père. Une erreur était invraisemblable ; une confusion, impossible. Aucun doute n'était permis, puisque le monsieur décoré quelle avait rencontré dans la rue Saint-Victor, avec une paysanne, sortait précisément de la Pitié...

Elle aurait pu aisément poursuivre ses investigations, en apprendre bien plus long sur le bébé dont on lui parlait, sur la mère, sur l'époque de son entrée à l'hôpital et sur le nom qu'elle portait. Les concierges, avec qui elle s'était du premier coup montrée généreuse, ne demandaient pas mieux que de causer.

Mais elle coupa court à l'entretien.

– Non, dit-elle, je m'étais trompée... j'étais dupe d'une illusion et d'une ressemblance.

Le drame de la gare d'Orléans avait eu déjà trop de retentissement ; la tentative de suicide de l'hôtel d'Athènes avait fait trop de bruit ; les journaux du matin avaient raconté avec trop de détails les deux événements, pour qu'elle n'évitât point de fournir un nouvel aliment à la curiosité publique, en laissant s'établir entre eux une corrélation fatale.

Avouer le vieillard pour son père, et l'accouchée pour sa fille – car elle avait aussitôt reconstitué par la pensée la scène qui avait dû se passer – n'était-ce pas crier sur les toits une révélation honteuse, et prouver que l'enfant né le matin même était le produit d'un adultère compliqué d'inceste ?

Il valait mieux se taire, ce qui était d'autant plus facile qu'Huguette ne portait pas le même nom qu'elle. Le double scandale était déjà assez terrible ; il était inutile de l'aggraver.

Toutefois, la curiosité féminine l'emportant sur la prudence, elle ne tarda pas à savoir indirectement dans quelles circonstances M^{lle} de Tagny était venue, à son insu, et sans le vouloir, ou bien de parti pris, rejoindre à l'hôpital l'homme qui l'avait perdue, ou qu'elle avait perdu. Elle en éprouva une recrudescence de colère et de rage.

– Est-ce une dérision du sort ? se disait-elle avec amertume. Est-il écrit que la misérable le poursuivra partout et toujours, et que je ne réussirai pas à les séparer ? Il ne m'aurait plus manqué que de me trouver face à face avec elle, hier soir, quand on l'a transportée ici !

Bien convaincue que le grand-père viendrait fréquemment au chevet de sa petite-fille, elle se mit à le guetter, à multiplier les allées et venues que permettait la situation privilégiée d'un malade de distinction.

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

Dès le lendemain, elle aperçut son père qui traversait la cour et se dirigeait vers la porte de sortie.

Remettre en hâte son manteau et son chapeau, courir après lui et le rejoindre dans la rue Saint-Victor, ce fut l'affaire d'une minute. Elle oubliait son cher malade, pour ne plus songer qu'à l'objet de sa haine.

– Mon père ! mon père ! cria-t-elle dès qu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de lui.

Il se détourna et resta immobile de stupeur en la reconnaissant.

– Toi ici, ma fille ?... Comment as-tu appris le malheur ? Tu viens pour voir Hugnette ? Ton cœur de mère s'est retrouvé ? Tu viens lui apporter le pardon à défaut d'oubli ?

– La voir ? lui pardonner ?... Est-tu devenu fou, mon père ?

Effrayé du feu sombre qui jaillissait de ses yeux, et puisant dans son indignation un peu d'énergie :

– Que prétends-tu alors ? Quelles intentions sont les tiennes ? Espères-tu, par ta présence, achever de la tuer ?

Elle fit un geste de dénégation dédaigneuse.

– Que m'importe cette fille ! Que me fait sa vie ou sa mort ! Je ne la connais plus...

– Dans tous les cas, je te défends, entends-tu bien, de mettre les pieds à l'hôpital, d'oser en franchir la grille, et je vais de ce pas prier le directeur de

t'en interdire l'entrée, si tu avais le triste courage de te présenter.

M^{me} Dauviller laissa tomber ses bras de surprise et elle eut une lueur d'attendrissement. Elle comprit sur-le-champ que le vieillard ne savait rien, qu'il n'avait sans doute pas reçu sa dépêche de l'avant-veille, et que c'était par ignorance, non par indifférence, qu'il n'était pas venu la consoler depuis deux jours.

En deux mots elle le mit au courant de la catastrophe volontaire dont Maurice était la victime et de l'affreuse situation où il se trouvait. M. Dupuys resta quelques instants atterré.

– Tu le vois, père, mon infortune a dépassé toutes les bornes ! L'infâme vipère que j'ai portée dans mon sein, et nourrie de mon lait, doit être fière de son œuvre ! Mais ce n'est pas pour te parler de Maurice que j'ai couru après toi. J'ai besoin de savoir, et tu vas me dire ce que tu as fait de l'enfant, où tu l'as mis...

– Rassure-toi, balbutia-t-il avec embarras, il est en sûreté.

– Eh bien, je tiens à le voir ! dit-elle froidement. J'en ai doublement le droit, n'est-ce pas ? N'est-il pas le fils de Maurice ? N'est-il pas le produit d'un vol fait à ma tendresse ?

Toute cette conversation avait lieu à demi-voix. Ils s'étaient placés sous une porte cochère, pour n'être pas entendus des passants !...

– A quoi bon, ma fille ?. Sois raisonnable !... Tu es déjà assez surexcitée. Laisse en paix ce malheureux petit être au sein de sa nourrice...

– je le verrai, te dis-je !. J'ai hâte de savoir s'il ressemble à Maurice ; s'il est aussi beau que son père sera désormais horrible...

Et faisant explosion, n'ayant plus la force de se contenir :

– Oh ! je le hais, ce petit monstre, cent fois plus que je ne hais sa mère !. Quelle volupté j'éprouverais à l'étrangler ! Un enfant du crime n'a pas le droit de vivre. Les lois et les gouvernements ne devraient pas tolérer une telle souillure...

– Ma fille, dit-il avec une fermeté indignée, tais-toi ! Je ne tolérerai pas plus longtemps un langage que la démence ne pourrait excuser !. Ecoute bien ce que je veux te dire. Je t'affirme que tu ne le verras jamais ! Crois-moi, restons-en là, et séparons-nous... adieu !

Et il s'éloigna rapidement, laissant Mme Dauviller interdite de la résolution inébranlable de son vieux père.

– Oh ! nous verrons bien ! murmura-t-elle en reprenant le chemin de la Pitié. Je saurai découvrir sa retraite !

A partir de ce moment, M. Dupuys et M^{me} Dauviller mirent un soin extrême à s'éviter, quand ils venaient, chaque jour, visiter, l'un, sa petite-fille, l'autre, son mari. Le personnel de la maison ne soupçonnait guère les liens étroits qui les unissaient, ni la tragédie de famille dont le vieil hôpital abritait à la fois les héros et les victimes.

Cependant, M^{lle} de Tagny se rétablissait à vue d'œil. Trois semaines après l'accouchement elle avait repris assez de force pour être en état de supporter les fatigues d'un voyage, sans compromettre sa convalescence.

Pour éviter quelque incident fâcheux et quelque nouvelle scène de violence de la part de sa fille, le vieillard la fit, un matin, monter furtivement en voiture.

Le soir même ils arrivaient à sa maison de campagne de Mirebeau.

Si la jeune mère était en pleine convalescence, l'enfant, d'après une première lettre reçue de la nourrice, quelques jours avant le départ pour Poitiers, l'enfant venait à merveille, et cent fois mieux qu'elle n'eût osé l'espérer.

L'excellente Françoise était ravie, et son bonheur rejaillissait sur son nourrisson, qui grossissait à vue d'œil.

Le rouleau de mille francs avait produit son effet sur le volage et insouciant Jean Mathieu. La vue des cinquante pièces jaunes, que le père Nithouard prenait plaisir à compter et à recompter devant lui pour le narguer, l'attirait et le fascinait plus que ne l'avaient fait les chîmes plantureux de sa *blonde*.

C'était lui maintenant qui craignait de perdre la fiancée si lâchement abandonnée, et de se voir congédier par elle.

Il devenait hypocrite, faisait le bon apôtre, affectait de se remettre au travail et de renoncer à la rigolade.

Il n'étalait plus cyniquement ses vices et ne se soûlait plus qu'un jour par semaine, et encore, en compagnie de son futur beau-père.

Si le vieux paysan et la mère Nithouard hochaient parfois la tête en signe de doute sur la sincérité de cette conversion, un peu subite et plus que suspecte, Françoise le défendait contre ses parents.

– Il a une mauvaise tête, mais il a bon cœur, disait-elle. Et puis, ne faut-il pas que jeunesse se passe ?

– Bon cœur ! bon cœur ! C’est à savoir, ripostait le bonhomme. N’empêche qu’il voulait te faire porter ton gosse à l’hospice ! Enfin, puisque tu le veux absolument, épouse-le donc !

Elle l’aimait tant, la pauvre fille ! Elle oubliait tout, elle pardonnait tout !

Elle écrivait à M. Dupuys – ou plutôt à M. Renaud – que les bans étaient publiés, et que, dans quelques jours, elle deviendrait *M^{me} Jean Mathieu* ; qu’elle pourrait relever la tête ; que les deux poupons seraient de la noce, et qu’enfin la moitié de la somme avait été employée, selon le conseil de celui qu’elle appelait : son bienfaiteur, à acheter quelques setiers de terre.

Il va sans dire que la lettre ne fut point communiquée à Huguette, et que le prétendu M. Renaud n’oublia pas d’envoyer à la mariée un cadeau de circonstance.

X

LE RENDEZ-VOUS

Dès que le rétablissement fut complet, le grand-père proposa à M^{lle} de Tagny un voyage dans le midi de la France ou en Italie. Elle refusa. Dans les longues et tristes rêveries auxquelles elle s'était livrée pendant sa maladie, elle avait décidé de se réfugier dans un couvent, aussitôt que son état de santé le permettrait.

Le bon vieux grand-père essaya de réagir contre ces velléités d'ascétisme et ces tendances mystiques.

Bien que sa petite-fille eût été élevée dans un pensionnat religieux, il était libre-penseur et voltairien. Sa fille, M^{me} Dauviller, sans être ni bigote, ni même catholique pratiquante, avait obéi à la mode, alors comme aujourd'hui trop répandue, qui donnait la préférence aux établissements monastiques sur les maisons d'éducation laïque.

Ce n'était affaire ni de principes, ni de conviction, mais de bon ton. Beaucoup de républicains, de sceptiques, d'athées, d'ennemis des jésuites et des prêtres, envoyaient volontiers leurs filles dans le splendide établissement que les Dames du Sacré-Cœur possédaient et possèdent encore à Poitiers.

Aussi M. Dupuys qui, en sa qualité de subrogé-tuteur d'Huguette, avait le droit de donner son avis, ne s'était-il nullement opposé à ce que M^{lle} de Tagny fût placée dans une pension cléricale.

Mais quand, après le dénouement de la catastrophe dont nous venons de suivre les péripéties, il vit la jeune fille disposée à s'enfermer dans un cloître pour le reste de ses jours, il en éprouva le plus violent chagrin.

Précisément à ce moment-là, il reçut un jour la visite inopinée de l'ancien fiancé d'Huguette, M. André Tournays.

– Monsieur, lui avait dit le jeune avocat, ne vous méprenez pas sur le caractère et sur les motifs de ma visite. Quand, il y a quelque temps, vous m'avez, au milieu des douloureuses circonstances sur lesquelles je ne reviendrai pas, signifié un congé définitif, j'ignorais une partie de la vérité, et vous deviez croire en effet que je l'ignorais. Le soir, j'apprenais de la bouche même de M^{me} Dauviller la situation particulière où se trouvait M^{lle} de Tagny.

– Monsieur ! interrompit sévèrement le vieillard, venez-vous me narguer, m'outrager ?...

– Non, cher monsieur Dupuys. laissez-moi achever. Bien loin de me refroidir, cet affreux malheur m’a inspiré pour M^{lle} Huguette une sympathie encore plus vive. Aujourd’hui que ma position s’est améliorée, et que je viens d’être nommé, – comme vous l’avez vu sans doute dans les journaux d’hier, – substitut du procureur général, je viens une fois de plus vous supplier de m’accorder la main de votre chère petite-fille !...

Ce pouvait être là un dérivatif, et M. Dupuys ne donna qu’une réponse évasive.

Mais dès qu’il eut transmis cette demande à la principale intéressée, Huguette ne répondit que par un geste d’horreur et de dégoût.

M. Dupuys n’essaya même plus de combattre sa résolution, et, sur sa demande, il la conduisit à Châtellerault, dans la maison religieuse où elle avait fait son éducation. Elle y entrerait d’abord à titre de pensionnaire.

Plus tard elle prendrait le voile. Elle avait besoin de se recueillir, disait-elle, de rentrer en elle-même, d’expié ses fautes : après l’amour coupable qui avait flétri sa vie, elle ne devait plus connaître et pratiquer que l’amour de Dieu.

L’idée ne lui venait même pas qu’il y avait un autre moyen d’expiation, sinon de réparation ; la pensée de la petite créature qu’elle avait mise au monde ne se dressait jamais devant elle, ou bien elle la chassait avec horreur.

Une seule fois, soit par mégarde, soit avec intention, le vieillard avait risqué une légère allusion. Huguette était devenue livide ; ses membres avaient été pris d’une sorte de tremblement. Peut-être était-ce précisément pour fuir ce spectre du passé, pour échapper à la poursuite de ce remords vivant, pour étouffer ce souvenir, qu’elle préférait s’enterrer entre les quatre murailles d’un cloître.

Si elle restait dans le monde, ce fantôme importun n’assiégerait-il pas sans cesse son esprit ? Pourrait-elle, sans frémir involontairement, voir passer dans la rue une jeune femme tenant dans ses bras un petit enfant ?... Elle aurait beau quitter le Poitou, voyager, s’étourdir ; est-ce que partout elle ne trouverait pas des bébés blonds et roses qui sembleraient l’accuser et la réprouver ?

Il y avait une autre cause, et la principale évidemment, à ses velléités claustrales. Plus elle s'interrogeait, plus elle s'avouait impuissante à triompher de sa passion pour Maurice. Il continuait plus que jamais à remplir sa pensée et son cœur.

Plus cet amour était criminel, plus elle en rougissait, moins elle réussissait à l'éteindre. Ses nuits étaient troublées par d'affreux cauchemars de volupté. Elle se réveillait en sursaut, inondée d'une sueur froide. A chaque heure, à chaque minute, l'image de Maurice lui apparaissait. Vainement elle tentait de s'échapper des bras amoureux qui la pressaient, de repousser ces lèvres fantastiques qui s'approchaient de ses lèvres, de s'arracher à ces transports imaginaires, de crier, d'appeler !. C'était une obsession de tous les instants...

Hélas ! ce fut bien pis encore au couvent. La voix et les caresses du bon grand-père n'étaient plus là pour faire diversion aux tortures intimes du cœur et de la chair. Ce fut un véritable supplice. Au lieu du repos et de l'oubli qu'elle avait cherchés, elle ne trouvait qu'une aggravation de tourments.

Il y avait six mois qu'elle était chez les religieuses de Châtellerault, quand un jour, n'y tenant plus, fatiguée de la lutte intérieure qui la minait, vaincue, à bout de forces, elle pria son père de la ramener à la maison.

A tout prix, et quoi qu'il arrivât, quoi qu'il lui en coûtât, quelque nouvelles catastrophes qui pussent fondre sur elle, elle voulait revoir Maurice, dont elle n'avait appris que d'une manière fort vague la tentative de suicide.

A peine réinstallée chez son grand-père, elle écrivit secrètement à M. Dauviller et lui donna un rendez-vous.

La maladie de Maurice, on le comprend, avait été bien longue. Et si, dès le premier moment, les habiles chirurgiens de la Pitié avaient cru pouvoir assurer qu'il n'y aurait pas de dénouement fatal, leurs prévisions étaient à la merci de complications toujours possibles.

Dans tous les cas, la guérison devait se faire attendre bien longtemps ; et M. Dauviller devait rester, comme je l'ai dit, affreusement mutilé.

Sa femme se montra admirable de dévouement et de sollicitude. Elle s'était immédiatement occupée de louer un appartement à Paris, de faire

venir deux de ses domestiques et d'y faire transporter son mari dès que son état le permit. Pendant de longs mois elle ne quitta pas son chevet. Le jour et la nuit elle était à ses côtés, ne voulant jamais l'abandonner, même pour un instant, à des soins mercenaires.

Sa tendresse avait puisé dans l'expiation volontaire qu'il subissait des forces nouvelles. Elle l'aimait bien plus encore qu'alors qu'il passait pour être, ce qu'il était en effet, l'un des plus beaux garçons de la ville de Poitiers. Si horrible que dût être sa laideur, elle s'y résignait avec cette abnégation qui, chez certaines femmes passionnées, arrive parfois jusqu'au plus sublime héroïsme.

A l'avenir, du moins, elle n'aurait plus de motifs de jalousie ; elle n'aurait plus à craindre de rivales ! Il lui serait forcément fidèle ; si elle s'avouait avec douleur qu'il l'avait épousée malgré lui, comme contraint et forcé, qu'il n'avait jamais eu pour elle que de la froideur et de l'indifférence, sinon de l'aversion, ne serait-il pas touché, à la fin, d'un amour conjugal que n'affaiblissaient ni le plus sanglant des outrages, ni la laideur repoussante à laquelle il était condamné ?

Pouvait-elle hésiter à pardonner à l'époux doublement et si odieusement coupable ? N'était-il pas assez cruellement châtié ? Et puis la reconnaissance ne lui assurait-elle pas la possession exclusive d'un cœur qui lui avait été si obstinément fermé ?

– Il m'appartient maintenant, et pour la vie ! s'écriait-elle avec une sorte de joie sauvage. S'il fait horreur aux autres femmes, moi, je le verrai toujours tel qu'il était autrefois ! Maurice ! mon bien-aimé Maurice, que t'importeront les répulsions de l'univers entier, si je te trouve beau, moi !.

Huit mois s'étaient écoulés. Maurice était à peu près guéri. M^{me} Dauviller, après avoir loué sa maison de Poitiers, avait acheté près de Tours, au bord de la Loire, une charmante propriété, où elle s'était installée avec son mari et son petit garçon. Ils s'étaient juré tous les deux de ne jamais remettre les pieds dans une ville qui avait été le théâtre de l'épouvantable scandale où avait sombré leur bonheur.

Là ils vivraient isolés, sans relations mondaines, se suffisant l'un à l'autre. Le pauvre défiguré s'habituerait peu à peu à cette existence nouvelle. S'il avait honte de lui-même quand il lui arrivait de sortir dans la

rue ; s'il rougissait de chagrin et d'humiliation en voyant les regards de pitié que lui lançaient les passants, en constatant le mouvement instinctif d'effroi que son seul aspect produisait sur les étrangers, il était sûr de trouver un refuge, une consolation dans les bras de sa femme.

La rupture était définitive -entre M^{me} Dauviller et son père. Elle ne l'avait pas revu depuis le jour où il avait refusé de lui révéler la retraite de l'enfant d'Huguette. Pas une lettre n'avait été échangée entre eux, et c'était indirectement qu'ils avaient eu des nouvelles les uns des autres.

Mais la mère outragée ne renonçait pas à sa vengeance. Si elle avait dû, d'abord, se consacrer sans réserve à son cher malade, elle ne désespérait pas de finir par retrouver les traces de la petite créature qu'elle haïssait. Il y avait, d'ailleurs, dans cette recherche un mobile intéressé. Elle tremblait que M. Dupuys, qui ne pouvait légalement laisser aucune part de sa fortune à l'enfant de l'inceste, ne l'avantageât de son vivant et ne détournât ainsi une fraction de son héritage.

Sous le prétexte très plausible et tout naturel de déménager et de faire transporter à Tours le mobilier garnissant l'appartement loué pendant la maladie de Maurice, elle partit pour Paris, se promettant de profiter de l'occasion pour se livrer à une enquête. N'avait-elle pas déjà un point de départ ? N'avait-elle pas appris à l'hôpital même que le petit être avait été déclaré à la mairie du douzième arrondissement, inscrit sous les prénoms de Maxime-René, et qu'il avait été confié à une nourrice de la rue Copeau ?

Là, il est vrai, on lui avait affirmé ne rien connaître de cette affaire. Mais peut-être serait-elle plus heureuse en s'adressant à la Préfecture de police.

Son titre de grand'mère, qu'elle n'invoquerait pourtant pas sans répugnance, justifiait amplement ses démarches.

Maurice ne s'était point opposé à cette séparation de quelques jours, et n'avait aucunement manifesté le désir d'accompagner sa femme. Elle était partie, bien tranquille ; le caractère volage de son mari ne pouvait plus guère lui causer d'appréhension.

Ce fut justement pendant cette absence qu'il reçut un matin, à sa grande surprise et à sa vive émotion, une lettre de Mlle de Tagny. Elle lui était apportée par une vieille servante toute dévouée à Huguette, et qui avait fait exprès le voyage. Elle devait chercher une occasion favorable pour la lui

faire remettre secrètement, en mains propres. M^{me} Dauviller, comme elle l'avait appris des voisins, étant à Paris pour une semaine, elle n'avait pas eu à vaincre le moindre obstacle.

M. Dauviller, menacé de perdre entièrement la vue, avait conservé un œil à peu près intact. C'en était assez pour lire la missive.

Il tressaillit en reconnaissant l'écriture de la suscription, rompit le cachet d'une main tremblante, et non sans quelque remords.

« Cher et malheureux Maurice, lui écrivait Huguette, j'ai eu beau faire, je n'ai pu vous chasser de mon souvenir et de ma pensée. Plus vous avez souffert, plus vous avez été terriblement frappé, plus je sens que je vous aime... Ma tendresse est un crime, et je veux l'expier. Mais avant de mourir, et j'y suis résolue, cette fois-ci je ne me manquerai pas, j'ai besoin de vous voir une dernière fois !. Ne me refusez pas cette grâce !...

« Où ? Quand ? Comment ?...

HUGUETTE. »

Que se passa-t-il dans son esprit et dans son cœur ?

Quelles luttes intérieures se livrèrent en lui, entre le devoir qui lui défendait d'accepter et une passion mal éteinte que ce chiffon de papier avait suffi à réveiller ?

Huguette devait connaître son état réel ; elle ne pouvait ignorer qu'il était devenu presque un monstre, dont les femmes enceintes détournaient la vue avec épouvante. Et pourtant elle l'aimait encore ; elle voulait le voir...

Et puis n'avait-elle pas à lui parler de leur enfant ?

Bref, après avoir longtemps lutté contre l'irrésistible tentation qui venait le poursuivre jusque dans sa solitude, il se sentit vaincu. Il répondit quelques lignes affligées et brûlantes, apprit à Huguette qu'il avait huit jours encore à rester seul. Il la suppliait de venir à Tours.

La domestique, à qui, on le devine, il n'avait pas eu le courage de se montrer, repartit sur-le-champ avec le billet.

Le surlendemain, M^{lle} de Tagny dit à son grand-père qu'elle avait quelques emplettes à faire à Poitiers, que la bonne l'accompagnerait. Mais

arrivées à Poitiers les deux femmes prirent le train de Tours et descendirent à l'hôtel de la Boule-d'Or.

– « Je t'attends ! Viens ! » écrivit la jeune fille à son ancien amant.

Il accourut aussitôt.

Dans l'intervalle de quarante-huit heures qui s'était écoulé entre la réception de la lettre si imprévue d'Huguette et le billet de quatre mots qui l'appelait immédiatement à l'hôtel de la Boule-d'Or, l'imagination de Maurice s'était livrée au plus désordonné des vagabondages.

Était-ce bien seulement une dernière et suprême entrevue, qu'avait sollicitée de lui sa belle, ardente et voluptueuse belle-fille ? Était-elle réellement décidée à mourir, et devait-il le lui permettre ? Avaient-ils bien une égale responsabilité dans le crime qui leur avait été si funeste à tous ? N'était-il pas lui-même cent fois plus coupable qu'elle ?

N'avait-elle pas résisté bien longtemps avant de succomber ? Et si elle avait fini par céder à ses obsessions, n'était-elle pas frappée moralement d'une manière plus terrible qu'il ne l'était physiquement ? C'était lui qui l'avait perdue, déshonorée ; il en était quitte pour un visage défiguré !

Peu à peu son ancien amour reprenait le dessus sur l'affection reconnaissante que lui inspirait sa femme ; il s'apercevait que son cœur appartenait toujours à Huguette ; il se reprochait presque de l'avoir oubliée.

Des deux ingratitude entre lesquelles il se trouvait placé, il ne savait trop quelle était la plus odieuse. Et pourtant il fallait choisir. Si M^{me} Dauviller avait été pour lui sublime de dévouement, ne devait-il pas être plus ému et plus touché encore de la fidélité d'Huguette, que ne rebutait ni ne décourageait sa laideur actuelle.

Il n'entrevoyait plus qu'une solution.

– Eh bien ! s'écria-t-il avec exaltation, en partant pour le rendez-vous. Eh bien, puisqu'elle n'a pas cessé de m'aimer, nous n'avons plus qu'une ressource. Oui, ce baiser que nous allons échanger sera le dernier ! Cette heure d'ivresse que je n'eusse jamais osé ni demander ni espérer sera la dernière de notre existence ! Huguette, chère Huguette, nous mourrons ensemble !. Ah ! cette fois, nous aurons la main ferme ; nous n'hésiterons pas, nous ne tremblerons pas, nous ne nous manquerons pas !

Au moment de franchir le seuil de la petite maison de Saint-Symphorien, où sa malheureuse femme ne le retrouverait pas à son retour, une larme coula de son œil unique sur sa joue dévastée. Il eut un accès de remords en songeant au désespoir qu'il allait lui causer. Il fut tenté de s'arrêter, de revenir sur ses pas...

– C'est un nouveau crime, une nouvelle infamie que je vais commettre !... se disait-il en frémissant. Et cette fois, je suis sans excuse. Ah ! je ne méritais pas les trésors de bonté qu'elle m'a prodigués depuis huit mois !... J'étais indigne de son sacrifice ! Mon âme est-elle donc encore plus hideuse que ma figure ?...

Mais la fatalité le poussait. Une force irrésistible l'entraînait vers l'abîme. Son indécision ne dura qu'une minute. Il suivit d'un pas rapide le quai de la Loire. En traversant le pont, tandis que son regard plongeait dans les eaux jaunâtres du fleuve, grossi par les pluies récentes, il frissonna. Une idée lugubre venait de luire dans son cerveau troublé :

– C'est cela ! s'écria-t-il avec un ricanement farouche. Voilà notre refuge. Ce sera plus sûr qu'un coup de pistolet, et moins douloureux que le poison !. Que je la presse une fois de plus dans mes bras ; que je sente une fois de plus sa poitrine palpiter contre ma poitrine, son cœur battre contre mon cœur. et nous nous précipiterons ensemble, entrelacés, liés l'un à l'autre, dans cette tombe glacée, tout entr'ouverte pour nous engloutir !

Il connaissait, en aval de Tours, un endroit solitaire, où ils n'auraient point à craindre d'être aperçus et sauvés !

Il hâta fiévreusement sa marche, traversa la place de l'Hôtel-de-Ville et du Musée, enfila la rue Royale, et arriva à l'hôtel de la Boule-d'Or.

Ne sachant point sous quel nom M^{lle} de Tagny s'était présentée, ni même si elle avait donné aucun nom, il demanda une jeune dame qui venait d'arriver de Poitiers, avec une vieille domestique.

– Oh ! oui, je sais ! dit un marmiton qui se trouvait dans la cour. C'est le numéro 5. Je viens de porter une lettre pour cette dame à Saint-Symphorien.

– C'était pour moi, répondit Maurice...

– Montez au premier, monsieur. troisième porte à gauche.

Et pendant que le visiteur montait l'escalier, le garçon de cuisine laissa échapper un rire étouffé qu'il avait de la peine à retenir depuis un instant.

– Elle a de jolies connaissances, la voyageuse du *cinq* ! dit à demi-voix un autre domestique.

– C’est son amoureux, sans doute ? riposta une grosse servante, en se tenant les côtes. Je lui en fais mon compliment !

– Soyez donc plus charitables ! dit d’un ton sévère la patronne qui, de son bureau, avait entendu ces réflexions. Vous ne savez pas si un jour vous ne serez pas plus repoussants que ce pauvre monsieur !...

Il – Vous avez raison, madame... Nous avons eu tort... Mais là, vrai, il n’est pas ragoûtant...

– Quand on a cette tête-là, reprit le laveur de vaisselle, on ne devrait pas sortir dans la rue !. On dirait un orang-outang...

– Dis-donc, toi ! répliqua son camarade, ne fais donc pas de comparaisons blessantes. pour les oranges-outangs !...

Cependant, à cette même heure, le vieux grand-père était plongé dans un morne désespoir. La voiture qui avait conduit à Poitiers M^{lle} de Tagny et la bonne venait d’arriver dans la cour, et M. Dupuys se précipitait pour recevoir sa petite-fille. Mais, hélas ! la calèche était vide !

Le cocher avait l’oreille basse, balbutiait, et pour toute réponse aux questions de son maître, lui remit une lettre que lui avait donnée sa jeune maîtresse, en lui défendant de retourner immédiatement à Mirebeau, et lui ordonnant de n’y arriver que dans la soirée.

Tout ce qu’il savait, c’est que mademoiselle avait pris le matin avec Jeannette – c’était le nom de la servante – le train de Paris.

Le vieillard déchira l’enveloppe en tremblant, mit ses lunettes, car il n’avait plus la vue bonne, et lut les quelques lignes dans lesquelles Huguette lui avouait la vérité, et lui annonçait le but et l’objet de son voyage, en lui demandant pardon de la douleur qu’elle allait lui causer...

Malgré son âge, sa faiblesse et le délabrement de sa santé, il n’hésita pas.. Si les deux chevaux n’étaient plus en état de faire une troisième fois un trajet de vingt-huit kilomètres, il en avait heureusement un troisième à l’écurie. Un quart d’heure plus tard il montait dans sa victoria, et il arrivait au chef-lieu, à temps pour prendre le train-poste venant de la Rochelle. Il serait à Tours vers minuit et demi...

Revenons à l’hôtel de la Boule-d’Or.

Maurice se rendit à la porte qu'on venait de lui indiquer... Hélas ! au moment de frapper, il se troubla ; le courage faillit lui manquer. Il s'accouda contre la muraille...

Le remords n'était pour rien dans ses tergiversations... Et pourtant il avait peur. Une sueur froide coulait de son front. Les observations malveillantes des domestiques étaient parvenues jusqu'à son oreille...

Il fit un effort sur lui-même et frappa. Il entendit des pas... M^{lle} de Tagny n'avait pas voulu laisser à sa domestique le soin de lui ouvrir...

Dès qu'elle l'aperçut, elle jeta un cri d'horreur, recula de trois pas.

– Que voulez-vous ?... Qui êtes-vous ?... Vous vous trompez de porte... Allez-vous en, monsieur, ou j'appelle ! O quel monstre !

Huguette ! balbutia-t-il en sanglottant. Tu ne me reconnais pas ?...

Pour toute réponse, Huguette se sauva dans la pièce voisine et tomba évanouie sur le tapis

XI

LE NOYÉ

La domestique, à qui Huguette avait recommandé de rester dans la seconde pièce, pour n'être pas troublée dans son entrevue avec Maurice, la domestique, ne comprenant rien à la frayeur subite de sa maîtresse, se mit à

jeter des cris de détresse, à appeler au secours ; et avant même de songer à la secourir, rouvrit la porte pour savoir de quoi il s'agissait.

En apercevant cette tête étrange qui n'avait plus forme humaine, elle s'enfuit à son tour, en se cachant le visage de ses mains, et poussa le verrou. Superstitieuse comme toutes les paysannes du Poitou, elle avait pris l'inconnu pour un échappé de l'enfer, ou peut-être pour le diable en personne, bien qu'il n'eût pas de cornes et qu'il fût vêtu comme tout le monde.

M. Dauviller restait là, muet, immobile, anéanti, désespéré.

Hélas ! elle n'avait pas reconnu sa voix plus que son visage ; si les sons bizarres qui sortaient de son nez bien plus que de sa bouche pouvaient encore, de bien loin, ressembler à une voix !

Pour la première fois, il se rendit un compte exact de sa situation ! Il était donc cent fois plus horrible qu'il ne se l'était imaginé ! Grâce à la délicate attention de sa femme, qui avait eu le soin de supprimer dans sa maison toutes les glaces, il n'avait pas encore vu sa propre image depuis son aventure, ni depuis sa guérison...

Par un mouvement spontané il s'approcha de la cheminée sur laquelle se trouvait une glace. Il se regarda, frémit, recula avec épouvante devant le monstre que lui présentait le fidèle et impitoyable miroir, fit entendre un rugissement sourd. Il avait peur de lui-même !...

Il se précipita vers la porte, descendit précipitamment l'escalier, bousculant les domestiques que les cris avaient attirés, se sauva dans la rue, sans que personne osât l'arrêter, descendit la rue Royale en courant comme un fou, et, arrivé au pont, tourna à gauche et suivit le bord du fleuve, jusqu'en aval de la ville, jusqu'à l'endroit qu'il avait d'avance désigné pour un double suicide...

Il allait mourir seul !

Ah ! s'il avait pu avoir la moindre hésitation, ne disparaissait-elle pas devant le dernier et terrible coup qui le frappait ? Avait-il désormais un autre refuge que les flots de la Loire ?

Qu'avait-il à faire ici-bas ? Sa dernière illusion ne s'était-elle pas envolée ?

Devenu un objet de terreur pour la nature entière ; repoussé par celle-là même qui l'avait appelé et qui ne trouvait plus rien en lui de l'homme qu'elle avait aimé ; ne se jugeant plus digne de l'épouse dévouée jusqu'au sacrifice qu'il voulait trahir encore, et n'étant pas assez vil pour reparaître devant elle, odieux et inutile aux autres comme à lui-même, il n'avait pas d'autre abri possible que le néant !

– Ah ! pourquoi n'ai-je pas eu le courage de me noyer plus tôt ! s'écriait-il. C'est avant ce fatal rendez-vous qu'il fallait en finir ! Cette suprême douleur m'eût été épargnée !... J'aurais emporté avec moi l'amour d'Huguette... Elle n'aurait connu que le Maurice d'autrefois ; elle l'aurait gardé dans son cœur et dans son souvenir... Et maintenant elle ne reverra plus dans ses rêves qu'un être hideux, dont la vue seule l'a fait évanouir. Misérable et lâche que je suis !

Il marchait, marchait toujours, bourrelé de remords, de honte, de désespoir...

Il était sorti de la ville, et avait dépassé de quelques centaines de mètres le pont du chemin de fer de Tours au Mans. La nuit était sombre et noire. Pas une étoile au ciel. pas d'autre bruit autour de lui que le clapotement des vagues du fleuve, et dans le lointain que les lugubres aboiements des chiens qui semblaient pressentir et annoncer une mort prochaine.

Il chercha et finit par trouver une pierre assez grosse pour assurer le succès immédiat de son suicide et pour lui éviter une longue agonie. Otant ses bretelles qui pouvaient remplacer avantageusement une corde, il en entourait l'énorme caillou, se l'attacha solidement au cou ; se releva en prenant dans ses deux mains le fardeau qui allait lui servir d'aide et de complice ; s'approcha du bord, se tourna quelques minutes du côté de Tours, dont les lumières apparaissaient au loin, en murmurant d'une voix étouffée :

– Adieu, chère Huguette !... Adieu !

Puis, reportant les yeux vers la rive droite du fleuve, dans la direction de Saint-Symphorien, où Mme Dauviller à son retour ne trouverait même plus son cadavre, il eut un accès de regrets et de repentir.

– Adieu, ma bonne et noble Caroline ! Pardonne-moi, pardonne-moi !

Il s'avança résolument dans l'eau. A deux mètres de la rive, il sentit qu'il allait perdre pied, lâcha le pavé que tenaient ses mains, et dont le poids l'emporta. Il disparut sous les flots...

Cependant, au moment où il avait passé sur la place de l'Hôtel-de-Ville, son air égaré, sa démarche précipitée, les singularités de son attitude, l'affolement qui se trahissait dans toute sa personne, les mots entrecoupés qui s'échappaient à son insu de sa bouche, avaient attiré l'attention de quelques promeneurs.

Deux d'entre eux l'avaient suivi, à une certaine distance, par curiosité d'abord, puis ensuite par un sentiment d'humanité. La mise et l'apparence extérieure de cet homme accusaient une certaine situation sociale excluant toute idée d'ivresse. Ce ne pouvait être qu'un malheureux atteint d'aliénation mentale ou un désespéré.

En le voyant s'engager sur la jetée qui protège la ville contre les inondations – protection bien souvent insuffisante, hélas ! – ils ne doutèrent plus que l'inconnu ne méditât quelque sinistre projet !

Il devenait imprudent de continuer à le suivre ostensiblement sans éveiller son attention.

Avisant un batelier en train d'amarrer son canot, ils le mirent au courant de leurs hypothèses et de leurs craintes, et celui-ci n'hésita pas à se mettre à leur disposition. Tous les trois montèrent dans l'embarcation, et, gagnant la rive droite du fleuve pour n'être pas aperçus de l'infortuné, ils ne le perdirent pas de vue, se tenant prêts à lui porter secours le cas échéant. Le courant étant très fort en raison de la crue, ils avaient à peine besoin d'utiliser les rames et se laissaient aller au fil de l'eau.

Quand ils le virent s'arrêter et commencer ses préparatifs, ils se tinrent en observation et gagnèrent le plus silencieusement possible la rive gauche. L'obscurité les protégeait... Le doute n'était plus permis ; ils allaient assister à une tentative de suicide. Quelques coups de rames leur suffiraient pour arriver au moment voulu. Par malheur ils ne pouvaient voir les précautions prises par la victime contre tout sauvetage éventuel.

Dès que Maurice se fût approché de l'eau, les rameurs nagèrent vigoureusement...

Mais quittons, quant à présent, les bords de la Loire, et retournons à l'hôtel de la Boule-d'Or.

En revenant à elle, Huguette, dont le désespoir ne le cédait guère à celui de son ancien amant, avait été prise d'un accès de fièvre violente, et les instances de sa servante l'avaient décidée à se mettre au lit. Au milieu de la nuit, son grand-père arrivait à Tours, et après avoir successivement visité plusieurs hôtels où l'on n'avait pas vu les voyageuses qu'il réclamait, sonnait à la *Boule-d'Or*, et apprenait à la fois, du garçon de service, la présence des deux femmes dans la maison et le singulier incident qui y avait causé dans la soirée une si vive émotion.

XII

LE SUBSTITUT

– Cruelle enfant ! s'écria M. Dupuys, dès qu'on l'eut introduit dans la chambre de sa petite fille, veux-tu donc me faire mourir de chagrin ?

Huguette ne répondait pas, se cachait le visage sous la couverture.

– C'est ma faute aussi ! ajouta-t-il. J'aurais dû ne te rien cacher de la situation réelle de l'homme qui t'a perdue... Enfin, tu es bien guérie, maintenant, je l'espère ?...

Elle releva la tête :

– Ne m'accablez pas, grand-père ! dit-elle. Je souffre déjà assez ! Ayez pitié de moi... Oh ! quelle horrible vision !... Il me semble que je l'aperçois encore... là... devant moi. Protégez-moi ! Défendez-moi !... Chassez ce hideux fantôme, grand-père !... J'ai peur ! j'ai peur !

Le délire la reprenait... Elle s'agitait sur son lit, essayait de fuir la funeste apparition qui l'épouvantait.

La crise, en somme, était plutôt salubre que dangereuse. La passion la plus ardente, la plus folle, ne pouvait résister à une pareille épreuve, et le vieillard ne doutait plus que M^{lle} de Tagny ne fût définitivement sauvée ; que le souvenir de Maurice ne fût à jamais éteint chez elle. Un cœur exalté peut rester fidèle à un mort, non à un monstre. Les diversions sur lesquelles il avait compté, et qu'elle avait repoussées, deviendraient plus faciles. L'image de son amant ne serait plus là pour l'entretenir dans une rêverie malade.

Dès le lendemain, Huguette, un peu calmée, supplia le vieillard de l'emmener ; elle ne voulait pas rester une minute de plus à Tours, où elle tremblait à chaque instant de voir se dresser devant elle l'infortuné M. Dauviller. La seule pensée de le rencontrer lui donnait le frisson...

– Fuyons ! fuyons ! dit-elle... Conduisez-moi où vous voudrez, n'importe où... au couvent... à l'étranger... au bout du monde... partout où je serai sûre de ne pas le voir !...

On était en pleine saison des bains de mer. M. Dupuys, après quarante-huit heures passées à Mirebeau, partit avec elle pour les Sables-d'Olonne, où il loua, au bord de l'Océan, une charmante villa.

Il n'y a point de chagrins éternels, il le savait bien, et une longue expérience le lui avait amplement appris. Une jeune fille de dix-huit ans, de l'humeur, du caractère et du tempérament d'Huguette, ne pouvait rester indéfiniment livrée au désespoir. Il viendrait un moment où des sensations nouvelles s'éveilleraient en elle, où le passé avec ses tristesses, ses drames et ses remords, disparaîtrait dans un lointain de plus en plus obscur, où ses plaies morales se cicatriraient.

Aussi, pour faciliter cette cure, s'était-il bien promis de ne jamais faire allusion à son enfant, et de briser le dernier lien qui la rattachait à Maurice, en lui laissant croire qu'il n'avait vécu que quelques jours.

Le petit Maxime-René, au contraire, grâce aux soins de la bonne nourrice, n'avait pas la moindre envie de mourir ; les lettres de Françoise, qui arrivaient régulièrement tous les quinze jours, poste restante, à l'adresse convenue de : *M. Renaud*, étaient des plus rassurantes. La femme de Jean-Mathieu se disait certaine de l'élever.

Ce que ne disait pas, en revanche, à son bienfaiteur la pauvre Françoise, c'est que son ménage allait aussi mal que le nourrisson allait bien. Dès le lendemain du mariage, le *grand Mathieu* avait repris ses habitudes de dissipation et de fainéantise, et il ne lui avait pas fallu longtemps pour manger les mille francs donnés par M. Dupuys ; le champ apporté en dot était vendu, et la misère n'eût pas manqué de se faire sentir sans les mois de nourrice qu'envoyait exactement le vieillard et que la malheureuse jeune femme ne disputait qu'avec peine à l'égoïste rapacité de son brutal mari.

On devine que, grâce aux précautions prises, les recherches tentées par M^{me} Dauviller, pendant son voyage à Paris, étaient demeurées infructueuses. C'était en vain qu'elle avait mis en campagne la Préfecture de police et ses plus habiles agents : il avait été impossible de découvrir la trace de l'enfant, ni le nom ni l'adresse de la nourrice.

La mère de M^{lle} de Tagny, d'ailleurs, s'était trouvée, dès les premiers jours, interrompue dans ses démarches, par une dépêche pressante la rappelant à Tours, et qui, au lieu de porter la signature de Maurice, était signée de son jeune fils. Ce télégramme la plongea aussitôt dans un abîme d'angoisses et lui fit pressentir quelque désastre inattendu.

Maurice était donc malade ? Mort peut-être ? Eût-il laissé à un enfant de treize ou quatorze ans le soin de la prévenir ? Que s'était-il passé en son absence ? Le laconisme et les termes ambigus du style télégraphique ouvraient la porte à toutes les hypothèses et à toutes les craintes...

C'était bien de la misérable créature disparue qu'il s'agissait à cette heure ! Que lui importait, après tout, cet odieux enfant ? Et combien elle se reprochait d'avoir quitté sa maison pour courir après lui, et abandonné son cher Maurice à qui sa sollicitude était si nécessaire !

Elle débarqua tout éplorée à la gare de Touis dans l'après-midi qui suivit l'entrevue fatale racontée dans le précédent chapitre, et se fit conduire en

hâte à Saint-Symphorien. Malgré le gros pourboire qu'elle avait promis au cocher, il lui semblait qu'elle n'arriverait jamais.

L'inquiétude la rongait ; les minutes étaient des heures...

La voiture était arrivée au bout de la rue Royale et allait s'engager sur le pont, quand son attention fut attirée tout à coup par un groupe de curieux qui prenaient la même direction, en suivant un de ces brancards qui servent à transporter les malades et les blessés.

Son cœur se serra instinctivement : elle se sentait prise d'une émotion extraordinaire, dont elle n'avait pas pleine conscience.

En quoi ce malheureux, quel qu'il fût, pouvait-il l'intéresser ? Que M. Dauviller fût mort ou mourant, à coup sûr il était chez lui ; il était dans son lit et non sur une civière.

A peine avait-elle dépassé le cortège qu'elle entendit un gamin répondre à une question de quelque passant :

– Oui ! c'est un noyé qu'on transporte à son domicile, à Saint-Symphorien.

Elle n'y tint plus. Ce mot de *noyé* produisit sur elle un effet terrible et fut une révélation.

Faire arrêter sa voiture, en descendre, se précipiter vers le brancard, soulever d'une main tremblante un coin de la toile qui le couvrait, jeter un cri et tomber inanimée : tout cela fut pour M^{me} Dauviller l'affaire d'une demi-minute.

Les hommes qui portaient le noyé déposèrent un instant leur triste fardeau ; la foule entourait l'inconnue en qui on devinait aussitôt la femme de la victime. On la porta dans sa voiture. Le véhicule et la civière, le mari et la femme arrivèrent en même temps à la maison désolée.

Nous avons laissé Maurice Dauviller au moment où il disparaissait dans les flots de la Loire. Mais le canot qui le surveillait n'avait pas perdu de temps ; en quelques coups de rames, les sauveteurs l'avaient rejoint ; le tourbillonnement de l'eau indiquait l'endroit où s'était accompli l'acte de désespoir. Ils saisirent le noyé par une jambe, et le ramenèrent, non sans difficulté, dans l'embarcation, puis le portèrent dans une des maisons les plus voisines, où l'on se mit à lui prodiguer les secours usités en pareille circonstance et à s'efforcer de le jappeler à la vie.

Fort heureusement, – malheureusement plutôt, devrais-je dire, – l’asphyxie n’était pas complète.

Des frictions énergiques ne tardèrent pas à rétablir la circulation, et comme on ne trouva sur le noyé aucun papier pouvant révéler son identité, il fut transporté à l’hôpital général. Le lendemain seulement, dès qu’il fut en état de parler, il demanda à être reconduit à son domicile.

L’inquiétude avait été vive à la villa de Saint-Symphorien quand on vit la nuit s’avancer, puis s’écouler entièrement, sans que M. Dauviller rentrât.

Les domestiques étaient aux abois, ne savaient que penser, que supposer. Le jeune Gaston de Tagny avait cru devoir, dès le matin, sinon avertir sa mère de cette disparition, du moins la prier de revenir d’urgence à Tours. Nous savons déjà comment les deux époux s’étaient rencontrés sur le pont et la commotion qu’avait éprouvée M^{me} Dauviller.

Maurice aurait pu laisser ignorer à sa femme le motif réel de sa tentative de suicide ; il avait trop de raisons d’être dégoûté de l’existence pour que son acte de désespoir s’expliquât de lui-même. Mais puisque, décidément, la mort ne voulait pas de lui et qu’il était condamné à vivre, il dédaigna de dissimuler : il fit une confession à peu près complète, avoua le rendez-vous de l’hôtel de la Boule-d’Or et la funeste issue qu’il avait eue ; se répandit en imprécations contre la misérable qui l’avait attiré dans un piège, pour lui infliger la plus poignante des douleurs, la plus terrible des humiliations.

– Oh ! comme je la hais, maintenant ! s’écria-t-il ; et comme je la maudis !... Est-ce que je la cherchais, moi ?... Est-ce que je courais après elle ?... Est-ce que je ne l’avais pas oubliée ?... Tes bontés et ton amour n’avaient-ils pas transformé mon cœur ?... Si j’ai voulu mourir, Caroline, c’est que cette dernière faiblesse me rendait trop indigne de toi... C’est la honte et le remords qui m’ont conduit sur les bords de la Loire. Si coupable que je sois, je puis te jurer qu’au moment où je me suis englouti dans les flots, ma suprême pensée a été pour toi !

Mme Dauviller pouvait-elle ne pas le croire et ne pas lui pardonner ? Pouvait-elle ne pas rejeter sur son ignoble fille toute la responsabilité de cette nouvelle offense, de ce nouveau crime ? Sa haine s’en serait accrue si elle n’avait atteint et dépassé depuis longtemps les limites du possible. Dès ce jour une idée fixe s’empara d’elle et la domina. Ignorant l’insensibilité

maternelle dont Huguette avait fait preuve, aussitôt après son accouchement, elle n'eut plus qu'un but et qu'un rêve : la punir dans cet enfant, le découvrir à tout prix et le tuer.

Elle ne se doutait guère que M^{lle} de Tagny n'éprouvait pour le petit être qu'une horreur égale à la sienne. Pendant que Maurice, après son retour à la santé, trouvait auprès de sa femme le repos, l'oubli, à défaut du bonheur que ne pouvait plus lui offrir le sort, et tâchait de s'habituer à sa laideur, Huguette cherchait à s'étourdir dans les multiples distractions du casino des Sables-d'O-lonne.

Ils avaient d'abord, elle et son grand-père, vécu dans l'isolement le plus complet. Et puis, peu à peu, le besoin de chasser de tristes souvenirs, la conscience de sa beauté et la coquetterie innée chez la femme avaient repris le dessus. La réserve qu'elle avait gardée pendant la première quinzaine de son séjour aux Sables, la douleur empreinte sur sa physionomie, lui donnaient un charme de plus, et avaient concentré sur la belle inconnue les regards de tous les baigneurs. M^{lle} de Tagny était bien vite devenue la reine de la saison.

Les adorateurs se pressaient autour d'elle ; une foule de soupirants, attirés par ses attraits, par sa grâce, non moins que par la dot splendide qu'on lui supposait et qu'on exagérait à plaisir, se disputaient déjà sa main. Mais à toutes les demandes en mariage adressées au grand-père, le vieillard répondait par un refus aussi poli que formel.

Etait-il admissible que M. Dupuys, la probité et la loyauté incarnées, pût consentir jamais à tromper un honnête homme, en lui cachant le passé de sa petite-fille ? Et ce passé, n'était-il pas plus impossible encore de le révéler ?

Et pourtant avec quelle joie il aurait donné les années qui lui restaient à passer sur cette terre pour établir sa pauvre enfant ! Que deviendrait-elle, quand il ne serait plus là ? Qui veillerait sur elle ? Qui la protégerait ? Qui la consolerait ? Qui l'aimerait ?

Devrait-il donc la laisser seule au monde, sans appui, sans soutien ? Quel épouvantable avenir se dresserait devant elle ?

Il y avait bien un moyen, moyen répugnant entre tous, de lui trouver un époux : c'était de s'adresser aux agences matrimoniales. Il n'hésiterait pas, s'il le fallait, à doubler ou même tripler la dot de deux cent mille francs, qui

formait sa part de l'héritage paternel. On trouve toujours à point, dans le répertoire des intermédiaires de ce genre dont l'industrie interlope s'étale effrontément à la quatrième page des journaux, une foule de jeunes gens peu délicats, peu scrupuleux, tout disposés à fermer les yeux sur les antécédents d'une jeune fille.

Il se conclut tous les jours des marchés de cette sorte, où une tare quelconque est rachetée par une fortune opulente. Que de pareilles unions soient généralement très heureuses, je ne prendrai pas sur moi de l'affirmer, et peut-être finissent-elles, neuf fois sur dix, par une séparation de corps. Mais il n'en est pas moins vrai qu'elles sont assez fréquentes.

Sans en rien dire à Huguette, M. Dupuys était entré en correspondance avec le directeur de la plus connue de ces maisons spéciales, où l'on tient un assortiment varié de prétendants et de futures de tout rang, de toute condition. Le fameux industriel avait répondu sur-le-champ et annoncé l'envoi prochain de quelques échantillons.

Les bains de mer sont un terrain neutre, encore plus propice qu'une salle de théâtre à ces présentations indirectes et officieuses. Il fut convenu que les jeunes gens expédiés par le plus prochain courrier ignoreraient absolument que la famille de la demoiselle avait eu recours aux bons offices du Mercure aussi patenté que discret. Le hasard seul et le *coup de foudre* dont parlaient nos arrière-grand-mères se chargeraient de servir de trait d'union.

Il y avait concert au Casino. Le premier échantillon adressé par l'agent matrimonial était à son poste et devait être reconnu à certains détails de toilette. Il ne devait pas avoir de peine lui-même à découvrir l'épouse de ses rêves, l'objet de la passion incandescente qui allait subitement l'enflammer.

Le vieillard cherchait des yeux dans la salle, tandis que M^{lle} de Tagny, abritée derrière son éventail, se préparait à examiner son bien-aimé de commande.

Tout à coup leurs regards se rencontrent. Le jeune homme rougit, Huguette pâlit, M. Dupuys se trouble et ne sait plus quelle contenance tenir...

– Quoi ! c'était Huguette ! s'écrie le colis en cravate blanche et en habit noir, arrivé la veille par la grande vitesse.

– C’était André ! murmure à sa petite-fille le vieil officier de la Légion d’honneur.

M^{lle} de Tagny, toute confuse, prétexta une indisposition pour ne pas entendre la fin du concert et pour se retirer avec son père.

– Allons ! c’est une affaire manquée ! s’écria le vieillard avec désespoir, dès qu’ils eurent quitté le casino...

– Nous quitterons dès demain les Sables-d’Olonne ! répondit avec une froideur affectée M^{lle} de Tagny... Ah ! vous aviez bien besoin de nous attirer cette rencontre ! Tout le monde va savoir et sait peut-être déjà qui je suis !. Je n’oserai plus lever la tête... Partons ! Partons !...

– Calme-toi, ma fille ! M. André Tournays sera discret...

– Discret ! lui, dont j’ai repoussé les hommages intéressés ! lui, que j’ai dédaigné ! lui, que je hais ! lui, que j’ai trompé ! Comme il a dû rire aujourd’hui de mon embarras, de mon humiliation !... Ne voyez-vous pas que, pour se venger, il va crier sur les toits que je suis une fille perdue ?... Est-ce que nous pouvons, est-ce que nous devons rester vingt-quatre heures de plus dans cette ville ?

M. Dupuys essayait en vain de la rassurer :

– Tu le calomnies, Huguette... M. Tournays est un honnête homme ; il t’a aimée ; il est magistrat. Comment peux-tu le croire capable d’une aussi indigne conduite ?

Le jeune substitut n’avait pas été moins honteux de son rôle, moins embarrassé de sa personne. Comment eût-il pu jamais supposer, en se faisant inscrire au *riche et brillant répertoire* de l’agent matrimonial, que l’héritière à lui proposée ne serait autre que son ancienne fiancée ?

Si elle lui avait refusé sa main, en dépit du coup d’éponge qu’il voulait bien passer généreusement sur la faute de la jeune fille et sur les conséquences qui en étaient résultées, était-il présumable qu’elle consentît à la lui accorder par l’intermédiaire interlope d’un proxénète conjugal ?

N’allait-il point passer à ses yeux pour un coureur de dots incorrigible ? Certes, il lui serait encore plus difficile qu’autrefois de jouer la comédie de la passion. C’était bien une fortune qu’il convoitait, non une femme ; il s’agissait d’une transaction commerciale, d’une affaire.

– Allons ! C’est une opération manquée ! se dit-il. Nous nous retournerons d’un autre côté ! Je ne resterai pas garçon pour cela ! Je ne puis pas continuer à vivre avec mes 190 francs d’appointments par mois !

Cependant, s’il ne se distinguait pas par une exquise délicatesse et s’il ne possédait point des scrupules à revendre, il ne manquait ni de sens pratique, ni d’une certaine dose d’esprit vulgaire.

– Après tout, pensait-il, puisqu’on lui cherche un mari, pourquoi pas moi aussi bien qu’un autre ? Si je connais ses petites histoires, qu’elle comptait bien sans doute laisser ignorer à son prétendu, elle n’aura pas du moins à craindre une révélation ultérieure, et je ne serai pas trompé moi-même sur la qualité de la marchandise vendue. Elle sera dispensée de tout aveu préalable, de toute confession pénible. Ne lui avais-je pas donné l’absolution dès l’année dernière, au lendemain de l’accident ? Décidément je serais un imbécile de battre en retraite, sans faire une nouvelle tentative. Elle me connaît ; je la connais ; il nous est facile de jouer cartes sur table, d’aller droit au but, sans circonlocutions et sans périphrases...

Il réfléchit quelques instants, se sonda, s’interrogea, pesa le pour et le contre.

– Bah ! le pire qui puisse m’arriver, c’est un refus de plus. Le grand malheur, en somme ! Je n’en mourrai pas...

Une dernière considération acheva de le décider :

– Mais j’y songe ! Si par hasard elle acceptait, l’intervention de l’agent matrimonial n’y serait pour rien ; je ne lui devrais pas un sou ; la commission convenue n’a plus de raison d’être ; j’économise du coup vingt-cinq mille francs ! C’est, ma foi, un joli denier. Allons, André Tournays ! un peu de cœur au ventre, mon ami !

A la même heure, M. Dupuys échangeait avec sa petite fille des réflexions analogues.

– Il est bien fâcheux, ma chère enfant, lui disait-il en hochant la tête, que nous ayons congédié si brutalement ce brave garçon ? C’était un parti sortable. Il avait bien l’air de t’aimer, et la preuve...

– De m’aimer ! interrompit-elle avec un léger haussement d’épaules...

– Et la preuve, te disais-je, c’est qu’il ne s’est pas laissé rebuter par le terrible malheur...

– Ah ! mon père, je vous en prie ! Pas d'allusion au passé. Je croyais que vous m'aviez promis...

– Oui, oui, ma pauvre enfant. C'est entendu. Pour rien au monde je ne voudrais rouvrir tes blessures... C'est égal, je regrette vraiment que tu aies repoussé, il y a huit mois, le mari qui s'offrait à toi. Je n'en serais pas réduit à t'en trouver un par des moyens qui me répugnent !...

– Et à moi donc !... Je préfère cent fois rester fille... C'est vous, grand-père, qui vous êtes mis en tête cette belle idée... Ah ! la jolie existence que me préparerait une union accomplie sous de pareils auspices ! Avec la dissimulation et le mensonge assis à mon foyer !... Car enfin, vous ne supposez pas que j'étalerai ma honte aux yeux de ce mari de rencontre, que j'aurai la franchise de tout lui dire...

– Et pourtant, Huguette, la prudence autant que la loyauté exigeraient...

– Que je m'humilie, que je rougisse et que je courbe le front devant le pauvre diable que je daignerai enrichir !. Vous ne l'espérez pas, grand-père ?

– Et s'il vient à apprendre plus tard ?...

– Eh bien, tant pis pour lui !...

– Et tant pis pour toi, hélas ! ton ménage deviendra un enfer... Que lui répondras-tu, quand il t'accablera de ses colères et de son mépris ?

– Ce que je répondrai ? Eh parbleu, monsieur, lui dirai-je : si j'avais été pure et sans tache, croyez-vous donc que je vous aurais épouse ?

Le vieillard ne répliqua que par un profond soupir et un geste de découragement.

– Vous voyez bien que le plus sage serait pour moi de rester vieille fille !

M. Dupuys savait trop que M^{lle} de Tagny n'était pas faite pour un célibat perpétuel, qu'elle avait dans le sang des ardeurs, dans l'imagination des dévergondages qui voulaient à tout prix être assouvis et satisfaits !.

Sur quelle pente affreuse ne glisserait-elle pas ? Dans quel abîme de dépravation ne risquerait-elle pas de tomber, quand il ne serait plus là pour veiller sur elle, et que, dans la pleine floraison de ses vingt ans, elle se trouverait maîtresse de ses actions, abandonnée à elle-même, livrée à toutes les excitations de ses sens ?...

– Vieille fille ! répéta-t-il en frémissant. Non ! Cela m'épouvante.

– Eh bien, alors, mariez-moi avec n’importe qui, au hasard, dussé-je être malheureuse !...

– Toutes les éventualités que nous entrevoyions tout à l’heure disparaîtraient si tu avais épousé André !... Avec lui, pas de confession à faire, puisqu’il savait tout ! Pas de divulgations à redouter puisqu’il t’acceptait telle que tu étais, puisqu’il acceptait la situation !... M. Tournays, vois-tu, ma fille, c’était pour toi le salut ; aussi je déplore plus que jamais...

– Ne déplorez rien ; cela ne servirait pas à grand’chose. A quoi bon ? Il est trop tard maintenant. Et à moins de me casser la tête contre les murs, ou de me jeter à la mer...

– Mon enfant ! mon enfant ! Tais-toi, tu me fais mal !

– Rassurez-vous, bon vieux grand-père ! dit-elle en lui sautant au cou. je n’en ai pas la moindre envie... Il y a quelque temps c’était une autre affaire. Aujourd’hui, je suis devenue indifférente à tout. Rien ne saurait plus m’émouvoir ni me troubler. La vie ou la mort, la joie ou la douleur, me sont également indifférentes !... Et, comme je n’ai qu’une affection au monde : vous, comme je n’ai qu’une haine : M^{me} Dauviller, je ferai exactement ce qu’il vous plaira. Je me jetterai froidement dans les bras d’un mari quelconque, comme je me laisse enlacer, sur la plage, par les robustes bras d’un grossier baigneur !

Huguette et son grand-père, pour n’avoir plus à se trouver en présence du substitut à la cour impériale de Poitiers, résolurent de ne plus reparaître ni aux bains, ni au Casino, ni dans la ville, et de hâter leurs préparatifs de départ.

Où iraient-ils ? Ils n’en savaient rien encore. Ils hésitaient entre Vichy et Bagnères-de-Luchon.

Le surlendemain, leurs malles étaient prêtes, leurs comptes réglés avec les fournisseurs et avec le propriétaire de leur maison. Les chevaux de poste étaient commandés. Ils devaient partir deux heures plus tard, et venaient d’achever leur déjeuner.

Tout à coup, un coup de sonnette retentit à la grille de la villa.

Ils ne recevaient jamais de visites ; ce ne pouvait être qu’un fournisseur. ou bien le propriétaire peut-être.

La femme de chambre entra dans le salon, portant sur un plateau une carte.

– Qu’est-ce donc ? demanda Huguette. Nous n’attendons et nous ne pouvons recevoir personne en ce moment.

– C’est un monsieur qui demande à voir monsieur.

– Il se trompe de porte, évidemment. Est-il jeune, est-il vieux ?

– Il ne se trompe pas ; il a demandé si M. Dupuys était visible. Il est très comme il faut. Il a de gros favoris blonds...

Huguette tressaillit, saisit vivement la carte et lut :

ANDRÉ TOURNAYS

Substitut de M. le Procureur général.

XIII

UN MARIAGE BIEN ASSORTI

Huguette hésita une demi-minute, sans répondre à l’interrogation muette de son grand-père. Puis elle lui tendit la carte et quitta brusquement le salon, en disant à la camériste :

– Faites entrer !

Le vieillard était on ne peut plus embarrassé de son rôle, en lisant le nom du visiteur imprévu. Il rappela Mlle de Tagny :

– Mon enfant ! il faudrait pourtant nous entendre, avant de le recevoir. Que vais-je dire ? Que vais-je faire ?

Mais la jeune fille ne répliqua que par un haussement d'épaules et un mouvement des bras qui signifiaient avec une clarté suffisante :

Ce qu'il vous plaira !

Il avait donc carte blanche, supposait-il, et il s'efforça de reprendre tout son sang-froid, toute sa sérénité et de paraître aussi surpris que possible.

Le jeune substitut fut introduit, s'avança d'un pas oblique avec force courbettes :

– Me pardonnerez-vous, monsieur, mon indiscretion et mon importunité ?... J'avoue qu'en venant passer aux Sables les premiers jours des vacances judiciaires, je n'eusse jamais espéré. Mon étonnement, avant-hier soir, en vous apercevant au casino avec M^{lle} de Tagny, n'était égalé que par la joie immense que me faisait éprouver cette rencontre si fortuite, si providentielle...

– Rencontre bien étrange, en effet, monsieur !

– Je suis un peu fataliste, je ne vous le cache pas... Et puisque le hasard se chargeait de nous remettre ainsi en présence, j'aurais cru manquer à tous mes devoirs si je n'étais venu vous rendre visite.

– Et vous avez bien fait, monsieur ! répondit M. Dupuys avec un sourire cérémonieux...

Ce début de l'ex-soupirant était assez habile. Il écartait tout d'abord le spectre désagréable de l'agent matrimonial dont le hasard n'était que le complice...

– Il n'est décidément pas trop bête, ce garçon-là ! pensa Huguette qui avait l'oreille collée à la serrure...

Après les banalités d'usage, et dès que la glace eut été rompue, Tournays, qui n'ignorait pas que les moments étaient comptés, que cette entrevue allait être décisive, qu'il fallait emporter la place par surprise, ou opérer une retraite désastreuse ; Tournays, s'armant de courage, dit tout à coup avec une certaine solennité :

– Monsieur Dupuys, me permettez-vous d’être sincère jusqu’au bout, de vous ouvrir mon âme tout entière ?

– Parlez, monsieur ; je vous écoute.

– Vous comprenez bien, monsieur, ce que je voudrais. ce que je n’ose vous dire...

Et il baissait la tête avec une tristesse affectée, rougissait, se troublait.

– Mes sentiments n’ont pas changé ! continua-t-il. Ce que j’étais il y a an ; ce que j’étais il y a huit ou neuf mois, quand vous m’avez reçu pour la dernière fois, je le suis encore aujourd’hui. Et le sort, apparemment, me défend de renoncer au rêve que j’avais osé concevoir, puisqu’il prend soin de me ramener, à mon insu, en face de M^{lle} Huguette !. Oh ! ne me raillez pas, M. Dupuys.

– Vous railler, mon cher monsieur André !...

– Ne m’en veuillez pas de revenir une fois de plus à la charge, de vous ouvrir mon cœur. Et-ce ma faute si ne suis pas maître de ses battements ?. Ne voyez-vous pas que j’aime plus que jamais M^{lle} de Tagny ?. Combien je serais heureux si vous vouliez bien m’accorder sa main !...

M. Dupuys s’attendait bien à cette conclusion. Il accueillit la demande avec bienveillance. Mais il était indispensable qu’il la transmît à la principale intéressée. Il ne dissimula point que sa petite-fille éprouvait pour le mariage la plus vive répugnance, qu’elle avait refusé récemment de très beaux partis, qu’elle manifestait depuis quelque temps le désir d’entrer en religion ; que pourtant il tenterait auprès d’elle un dernier effort. Il l’invitait, du reste, à revenir le lendemain, et qu’il pourrait lui donner alors une réponse définitive.

André se retira radieux. Le vénérable M. Dupuys n’avait pas su cacher la satisfaction secrète qu’il ressentait de cette démarche.

– Allons ! L’affaire est dans le sac ! murmura-t-il, dès qu’il eut franchi la grille de la villa. J’en étais sûr ! Mieux vaut pour elle, en somme, un mari comme moi qu’un inconnu déniché dans une agence matrimoniale !... Seulement, j’ai le droit de me montrer plus exigeant, et je ne me contente plus des deux cent mille francs de sa dot primitive. Je vaux bien les six cent mille francs dont m’avait parlé l’intermédiaire. Evidemment le vieux ajoute

quatre cent mille francs de sa poche. Enfin, nous nous entendrons toujours sur le chiffre. Je suis désintéressé, moi !

Huguette n'avait même pas attendu le départ du prétendant pour faire décommander les chevaux de poste : et quand elle rentra dans le salon, et que le grand-père se mit à lui raconter les détails de l'entretien :

– C'est inutile ! dit-elle. J'étais derrière la porte ; j'ai tout entendu.

– Et que comptes-tu faire ? Que décides-tu ?. Si tu le préfères, réfléchis jusqu'à demain matin.

– A quoi bon ! c'est tout réfléchi...

– Alors tu refuses ?

– Non ! j'accepte, répliqua la jeune fille d'un ton délibéré et avec autant d'indifférence que s'il se fût agi d'un achat insignifiant.

– A la bonne heure ! Bravo mon enfant ! fit M. Dupuys en l'embrassant... Je serai désormais tranquille sur ton avenir. André te rendra heureuse.

– Heureuse ou malheureuse, ce n'est pas la question... Autant lui qu'un autre !... Et il a sur tout autre un avantage, c'est qu'en m'épousant, il n'aura pas plus d'illusion sur moi que je n'en ai sur lui...

– Oui, oui, tu as raison... C'est justement ce que je te disais avant-hier... Cependant, je t'en prie, tâche de n'être pas trop froide avec lui.

– Sois sans crainte..., je ferai de mon mieux. Et puis, dans tous les cas, ma dot ne lui paraîtra jamais froide. Songe que c'est surtout ma fortune qu'il épouse... Qu'importe ? Je veux me marier ; voilà un mari tout prêt : finissons-en et n'en parlons plus !

Le lendemain, le substitut fut exact au rendez-vous ; et dès que M. Dupuys lui eut transmis la réponse d'Huguette, il eut une explosion de bonheur qui trompa le grand-père sur la sincérité de ses protestations d'attachement. Et quelques instants plus tard ce fut avec une véritable ivresse qu'il porta à ses lèvres la main que lui tendait sa fiancée...

M^{lle} Huguette eut assez de tact et de ruse pour ne rien laisser paraître de l'antipathie qu'elle éprouvait pour cet homme. Et l'on s'occupa sans retard des préparatifs du mariage.

Afin de ne point donner prise aux commérages d'une ville de province, et au scandale que produirait l'absence de M^{me} Dauviller à la cérémonie

nuptiale, il fut convenu qu'elle aurait lieu à Tours. Huguette n'était-elle pas domiciliée de droit chez sa mère ?

On s'était peu préoccupé de son consentement, qu'elle n'aurait jamais la pensée de s'opposer à cette solution, à cette réparation. Mais à la première lettre que lui écrivit à ce sujet M. Dupuys, elle répondit par le plus net et le plus catégorique des refus.

Le pauvre vieillard était désespéré ; André, presque anéanti. Devrait-il donc attendre la majorité de la jeune fille pour palper la dot ? Ses créanciers le talonnaient ; il était littéralement aux abois.

Maurice, excité par la jalousie et par la haine, mettait plus d'acharnement encore que sa femme à empêcher le mariage de M^{lle} de Tagny.

Huguette n'éprouvait de ce contre-temps qu'un désespoir médiocre. Elle était presque heureuse d'avoir un motif de plus – et cette fois un motif légitime – de haïr sa mère. L'idée ne pouvait lui venir un seul instant de tenter une démarche personnelle, d'implorer son pardon, soit de vive voix, soit par écrit. Elle répondait à son grand-père qui la suppliait de s'humilier devant M^{me} Dauviller :

– Jamais ! jamais ! j'aimerais mieux mourir !

André, lui, qui n'avait pas les mêmes répugnances, et qui redoutait surtout de perdre les six cent mille francs promis par M. Dupuys, accourut à Tours et tenta de fléchir sa future belle-mère. Celle-ci l'accueillit avec le mépris qu'elle lui avait toujours témoigné, et ne lui opposa d'abord qu'une fin de non-recevoir formelle. Puis, se radoucissant peu à peu, et pensant qu'elle pourrait apprendre de lui ce qu'elle avait en vain demandé à son père, connaître la retraite de l'enfant, elle lui dit tout à coup d'un air assez indifférent, et avec un sourire d'ironie :

– Il faut convenir, monsieur, que vous avez de la chance, si vous n'avez pas de scrupules !.

– De la chance, madame ? répondit-il humblement... J'en aurais en effet, si vous vouliez bien consentir à notre union, puisque je l'aime !. N'est-ce pas vous qui m'avez mis cet amour au cœur ?

– Vous ne me comprenez pas... Je veux dire qu'en épousant... cette fille, vous auriez à la fois une dot respectable, une femme qui ne l'est guère, et... quelque chose de plus !...

– Quelque chose de plus ? fit-il tout étonné.

– Oui, parbleu !... votre premier-né par-dessus le marché ! Car, enfin, je suppose bien que vous reconnaîtrez l'enfant ?...

– Oh ! certainement, madame ! répliqua-t-il avec empressement et à tout hasard.

Jusqu'alors, ni M. Dupuys, ni Huguette n'avaient fait la plus légère allusion à ce sujet, et il avait dû naturellement supposer que la petite créature n'avait pas vécu, et qu'il n'y avait plus lieu pour lui de la reconnaître et de la légitimer. La question de M^{me} Dauviller avait peut-être pour but de le sonder ; aussi n'hésitait-il point à répondre affirmativement, dans l'espoir d'obtenir le consentement indispensable.

Mme Dauviller réfléchit quelques instants.

– Eh bien, monsieur Tournays, s'il en est ainsi, il y a peut – être un moyen de nous entendre...

– Alors, madame, vous seriez assez bonne pour accorder enfin...

– Mon consentement ?... Oui...

– Oh ! merci ! merci ! Vous me rendez le plus heureux des hommes...

– Pardon ! pardon !... J'allais ajouter : à une condition ! Et à une condition expresse !

– Acceptée d'avance, madame. J'aimerai cet enfant comme s'il était mon propre sang, ma propre chair, je vous le jure ! C'est là évidemment ce que vous exigez de moi ?

– Cela d'abord, et autre chose ensuite.

– Autre chose ?...

– Soyons francs, monsieur, et jouons cartes sur table. J'ai un marché à vous proposer...

– Un marché ? fit-il avec un geste de répugnance.

– Oh ! ne faites pas le renchéri, monsieur le substitut. N'est-ce pas un marché que vous concluez en épousant une fille déshonorée ? . Puisque je suis en tiers dans la transaction, qui n'est d'ailleurs pas possible sans ma volonté, j'ai bien le droit d'y insérer une clause, et de dicter mes conditions.

– Parfaitement, madame. Je vous écoute.

– Ce que je réclame de vous est bien simple. J'aime cet enfant, qui deviendra légalement le vôtre ; je l'aime, par la raison même qui ne peut

vous inspirer pour lui que de la haine ; je l'aime, parce qu'il est le fils de Maurice. Cet enfant, promettez-moi, jurez-moi de me le remettre dès le lendemain du mariage, et...

– Mais sa mère, madame, sa mère, objecta-t-il, voudra-t-elle se séparer de lui, au moment même où elle n'aurait plus aucun motif de cacher sa maternité ?...

M^{me} Dauviller haussa les épaules :

– Ce n'est pas à votre fiancée que je fais cette proposition, monsieur, répliqua-t-elle avec hauteur ; c'est à vous... Vous êtes libre d'accepter ou de refuser...

– Je ne refuse pas, mais...

– Mais vous n'acceptez pas non plus ?... Comme il vous plaira... Nous n'avons plus rien à nous dire...

Et elle se leva, comme pour l'inviter à prendre congé.

Cela ne faisait pas l'affaire d'André Tournays. Qui l'empêchait, après tout, de prendre l'engagement d'honneur qu'on lui demandait ? N'était-il pas préférable, en somme, qu'il n'eût point à se charger d'un enfant dont il n'était pas le père ? C'était tout profit pour lui.

Le marché fut bien vite conclu ; il fut bien entendu qu'il s'agissait d'un traité secret. On se rendit, sans perdre de temps, chez un notaire, et André quitta Tours le soir même, ayant en poche le bienheureux consentement qui allait lui donner une bagatelle de six cent mille francs, sans compter les espérances !... M. Dupuys était bien vieux, ne pouvait traîner bien longtemps, et il n'était pas douteux qu'il n'avantageât sa petite-fille... Or, en faisant la part des exagérations de la rumeur publique, qui attribuait au grand-père d'Huguette cinq ou six millions, il y avait au moins sur la planche une jolie petite fortune !. André exultait...

Grande fut la stupéfaction de M. Dupuys et de M^{lle} Tagny, quand ils connurent la résultat d'une démarche dont ils n'avaient rien espéré de bon...

– Décidément, monsieur André, dit la jeune fille en souriant, je ne vous aurais pas supposé autant d'éloquence.

– Vous avez eu tort de quitter le barreau, ajouta le vieillard ; vous auriez gagné toutes vos causes... En revanche, je plains les malheureux contre

lesquels vous requérez, du haut du siège du ministère public !

Le substitut s'inclina modestement, et se garda bien de révéler l'argument décisif qui avait triomphé des résistances de M^{me} Dauviller. Seulement, il ne fut pas moins stupéfait à son tour, lorsque, ayant le lendemain abordé avec discrétion la question de l'enfant, déclaré qu'il était tout disposé à le reconnaître, il vit M. Dupuys pâlir, se troubler, et murmurer avec inquiétude :

– Mon ami, pas un mot de plus à cet égard ! Gardez-vous d'en parler jamais à Huguette, soit avant, soit après le mariage !

– Pardonnez-moi, monsieur... J'obéissais à un sentiment que vous approuverez, j'en suis sûr.

Et il se dit à part lui :

– C'est que le petit est mort... ou bien qu'on l'a mis aux Enfants-Trouvés. Dans l'un et l'autre cas, me voilà dégagé de mon serment !

Les fiancés et le grand-père allèrent s'installer à Tours. Les bans furent publiés, et, à l'expiration du délai, le mariage fut célébré sans éclat, sans autres assistants que les quatre témoins réglementaires.

Huguette portait la robe blanche et la fleur d'oranger traditionnelles avec autant de fierté que la vierge la plus immaculée. Jamais elle n'avait paru plus belle ! Elle était triomphante !

Cependant, M^{me} Dauviller avait envoyé à l'hôtel de ville une femme de chambre dévouée, qui était au courant du drame de l'année précédente, pour lui raconter les détails de la cérémonie nuptiale. Elle fut prise d'un accès de rage en apprenant que la mariée portait une robe blanche, et qu'il n'avait été question, dans l'acte de mariage, d'aucune reconnaissance, d'aucune légitimation d'enfant !

– Les misérables ! s'écria-t-elle. Ils se sont joués de moi !

Tandis que les jeunes époux partaient le jour même pour leur voyage de noces et comptaient passer en Italie la fin des vacances judiciaires, M. Dupuys se rendait à Chartres, chez la brave nourrice qui devait rester à jamais l'unique mère de Maxime-René.

– Enfin ! se disait-il avec soulagement, je pourrai donc embrasser le pauvre abandonné !

Au moment de la séparation et dès que le substitut et sa femme se furent installés dans le wagon, André se murmura à lui-même en voyant les gestes d'adieu que leur adressait le vieillard :

– J'espère bien maintenant que ce bonhomme ne vivra pas trop longtemps !

XIV

AU CHEVET D'UN MOURANT

Deux mois s'étaient écoulés. La rentrée des cours et tribunaux avait rappelé à son poste M. le substitut du procureur général. Le ménage marchait assez bien. Grâce aux mille distractions d'un voyage en Italie, la lune de miel s'était passée beaucoup mieux qu'on n'eût osé le prévoir. Si Huguette n'aimait ni n'estimait son mari, elle s'habitua à lui, par indifférence et par résignation.

La société poitevine avait accueilli assez froidement M^{me} André Tournays. Mais comme, en somme, on n'avait jamais connu que d'une manière assez vague le drame de l'année précédente, on avait fini par ne plus y voir qu'un roman d'amour ordinaire, se dénouant, après une certaine résistance des parents, de la manière la plus honorable. Tout le reste fut mis au compte de la malveillance.

M. Dupuys s'était bien trouvé du long séjour qu'il avait fait au village du Mousseaux. La joie d'avoir établi sa petite-fille, jointe à la certitude, désormais presque assurée, que le petit enfant vivrait, lui donnait un regain de vigueur et de santé.

– Je me sens renaître ! disait-il à Huguette et à son mari, qu'il était allé attendre à la gare à leur retour d'Italie. Il me semble que mes épreuves sont finies ; et je suis bien capable, ma foi, mes chers enfants, d'aller jusqu'à quatre-vingt-dix ans !

– Nous l'entendons bien ainsi ! avait répondu la jeune femme en se laissant presser dans les bras du vieillard. Pourquoi fixer une limite ? Sais-tu bien que je te trouve rajeuni de vingt ans ?

– Diable ! diable ! s'était dit en pinçant les lèvres le jeune magistrat ; voilà qui ne ferait pas mon affaire !... Il ne manquerait plus que cela !... On n'a pas mis cette clause dans le contrat ! C'est déjà bien assez, déjà trop, que l'on m'ait imposé le régime dotal !... Avec nos trente mille livres de rentes, c'est à peine si nous pouvons joindre les deux bouts... Ce qui m'a décidé, c'est surtout le chapitre des espérances...

– En tout cas, chère mignonne, le sort m'accordera assez de vie pour faire sauter sur mes genoux et voir grandir mes arrière-petits-fils ! Ne me fais pas trop attendre, dis, chérie ?. J'aime tant.

Il se reprit aussitôt :

– J'aimerais tant tes enfants, vois-tu ?

A ce mot d'enfants un nuage passa sur le front de M^{me} Tournays. Cette évocation involontaire du passé la fit tressaillir.

– Rassurez-vous, grand-papa, répondit en souriant André, cela viendra peut-être plus tôt que vous ne croyez... Ah ! ah ! je ne perds jamais mon temps, moi !

– Taisez-vous donc, monsieur ! fit sa femme d'un ton maussade.

– Ne te fâche pas ! Ne rougis pas ainsi, ma fille ! reprit M. Dupuys avec douceur... C'était une éventualité prévue, espérée. Tous mes compliments, M. Tournays !...

– Et je compte bien que ce sera un garçon ! reprit le substitut en se rengorgeant... Le recrutement de la magistrature n'est point en péril, comme vous voyez !...

– Un garçon ?... balbutia le grand-père... Non ! J'aimerais mieux une fille...

Et il ajoutait mentalement :

– Oui, une fille !... Puisse-t-elle n'avoir jamais que des filles !

Il restait pensif ; il songeait qu'il y aurait là, du moins, une chance – si faible fût-elle, – de ramener vers l'*autre* le cœur jusqu'ici fermé de la jeune et insensible mère...

Il caressait le rêve, bien lointain, bien chimérique, hélas ! de prendre un jour, au moment voulu, le petit René, de le jeter dans les bras d'Huguette en lui criant : « Tu gémis de ne pas avoir de fils : tiens ! en voilà un ! »

Certes, tant qu'il serait debout, le nourrisson de Françoise ne serait pas sans famille ; et la tendresse qu'il éprouvait pour le petit abandonné lui donnait la force de narguer la mort. Mais après ? Car enfin, ce n'était pas à soixante-seize ans qu'il pouvait fournir une longue carrière. Qui veillerait sur lui ? Qui l'aimerait ?... Il tremblait rien que d'y penser.

Il ne suffisait pas d'assurer son avenir, de lui constituer par avance un patrimoine, de placer sur sa tête une somme assez rondelette. L'argent n'est pas tout en ce monde.

La bonne nourrice n'était ni par son éducation, ni par le milieu où elle vivait, en état de remplacer tout à fait une mère ; et son mari pouvait encore moins lui servir de père ! Ivrogne, grossier, brutal, ce n'était pas sur lui qu'on pouvait compter. Françoise avait dû cacher au fond d'un vieux bas de laine quatre ou cinq mille francs que lui avait remis le prétendu M. Renaud, pour les arracher aux convoitises de Jean Mathieu.

– Ah ! je suis bien malheureuse, allez, monsieur ! lui avait-elle avoué en pleurant, à son dernier voyage. Il ne *dessoûle* plus !...

La présence du grand-père, qui, installé dans un hôtel de Chartres, venait tous les jours au Mousseaux, l'avait rendu momentanément un peu plus raisonnable ; il avait eu l'hypocrisie de se contenir. Puis, une fois le bonhomme parti, il avait repris ses habitudes d'intempérance, de désœuvrement et de débauche. Il allait dissiper dans les mauvais lieux de la basse ville tout l'argent qu'il parvenait à obtenir de sa femme par la prière, la menace ou les coups.

Il fouillait parfois toute la maison pour tâcher de découvrir le magot dont il soupçonnait l'existence.

– T'auras beau dire, Françoise, s'écriait-il avec colère. Tu ne me feras jamais accroire que *le vieux* est parti comme un grigou, sans te laisser autre chose que les quelques misérables jaunets que tu me montres !... T'es une menteuse. Ah ! ça, est-ce qu'il s' imagine que je vas nourrir pour rien son gosse ?... Ce serait pas à faire... Allons ! allons ! aboule, ou je cogne !

Cependant André Tournays commençait à s'inquiéter des fréquents voyages que faisait à Paris M. Dupuys. Cela ne lui paraissait pas clair. Depuis six mois qu'ils étaient installés à Poitiers, il lui était arrivé trois ou quatre fois de quitter Mirebeau, sans même les prévenir. Cela n'était pas naturel ; et les cadeaux qu'il ne manquait pas de rapporter à Huguette n'expliquaient que fort imparfaitement les fugues du grand-père. Cette manie vagabonde avait quelque chose de louche.

– Pourvu que le vieux barbon ne se soit pas mis en tête de se marier ? se disait-il. Eh ! eh ! on a vu souvent de ces ardeurs séniles !...

M^{me} Tournays essayait de chasser ces soupçons insensés, de lui affirmer que son grand-père avait bien trop d'affection pour elle ; qu'il n'avait rien à faire, après tout, que de visiter ses propriétés et de se promener, si cela lui plaisait : le substitut n'était pas rassuré.

A son instigation, Huguette reprocha un jour à M. Dupuys de la négliger, et le supplia de venir demeurer auprès d'eux :

– Tu n'es plus jeune, grand-père, tu as besoin de soins. Ne seras-tu pas cent fois plus heureux avec moi, que tu aimes tant ?...

Le vieillard accepta avec joie :

– Je n'avais point osé te le demander, mon enfant !. dit-il avec bonheur.

M^{me} Tournays venait d'entrer dans le septième mois de sa grossesse.

Cette dernière considération n'avait pas peu contribué à décider M. Dupuys. Il était trop sagace et trop clairvoyant pour ne pas remarquer que l'antipathie d'Huguette pour son mari croissait à mesure qu'approchait le terme de sa délivrance. Sa présence, pensait-il, maintiendrait la paix dans le ménage. Par déférence et par affection pour lui, M^{me} Tournays éviterait les scènes quotidiennes qui en troublaient l'harmonie ; elle se montrerait moins acariâtre et moins dédaigneuse envers le substitut.

Quant à celui-ci, il avait un motif de plus de désirer ce rapprochement et cette vie commune. Outre ces voyages suspects à Paris, qui ne lui disaient rien de bon, il avait une autre cause d'inquiétude.

Le vieillard ne s'était pas borné à ajouter quatre cent mille francs à la fortune personnelle de sa petite-fille, il avait fait en sa faveur un testament lui assurant la quotité disponible de ses biens, meubles et immeubles, c'est-à-dire, en vertu de l'article 913 du Code civil, et puisqu'il n'avait d'autre enfant que M^{me} Dauviller, la moitié des quelques millions que lui attribuait, à tort ou à raison, la voix publique.

Or, depuis quelque temps, l'opulent propriétaire avait, sous prétexte d'accroître ses revenus en plaçant ses capitaux dans les grandes entreprises industrielles et financières, vendu une partie considérable de ses propriétés foncières. Sans se douter que le grand-père voulait ainsi, par cette transformation de ses biens en valeurs mobilières, constituer un patrimoine à l'enfant à la fois adultérin et incestueux d'Huguette, André avait quelque vague pressentiment de la vérité.

– Si nous n'y prenons garde, dit-il un jour à sa femme avec humeur, votre grand-père va me dépouiller tout à fait au profit de. je ne sais qui.

– Vous dépouiller, monsieur ?. Est-ce que M. Dupuys vous doit quelque chose, par hasard ?

– Enfin, je parle pour nous deux, et même pour nous trois, puisque vous allez être mère. Ne suis-je pas le chef de la famille ?

– Mon bon vieux grand-père m'aime trop pour frustrer moi ou les miens ! répondit-elle en hochant la tête... Et pour avantager. qui ? Je vous le demande ?

– Est-ce que je le sais, moi ?

Il n'osait pas émettre une hypothèse quelconque ; mais l'idée lui était venue déjà que l'enfant dont on l'avait prié de ne jamais parler à Huguette, et sur le sort duquel on ne l'avait pas édifié, pouvait bien être des plus vivants, quoique né avant terme.

– Qui sait, se disait-il à part lui, si cet enfant n'est pas la vraie cause de ces voyages aussi fréquents qu'équivoques, et le bénéficiaire probable d'une fortune si mystérieusement réalisée en titres au porteur ?

La crainte de provoquer chez une femme si impressionnable des émotions et une crise nerveuse, qui, dans son état de grossesse avancée, risquaient de lui être fatales, l'empêcha seule de communiquer ses soupçons à M^{me} Tournays.

L'important pour lui, c'était d'avoir un héritier. Que sa femme vînt à faire une fausse couche ; qu'elle succombât dans cette redoutable épreuve de la maternité, et c'en était fait de ses rêves de richesse ; il redevenait aussi pauvre que par le passé. Adieu les six cent mille francs de dot ! Adieu l'héritage de M. Dupuys, et plus tard celui de M^{me} Dauviller ! Il se trouverait n'avoir fait que le plus sot des mariages !

Aussi, pendant les deux derniers mois se montra-t-il plein d'attentions, de douceur, de tendresse affectée. Plus elle était dure et violente avec lui, plus il était patient, humble, soumis. Il serait toujours temps pour lui de prendre sa revanche et de relever la tête, de redevenir le maître, quand elle lui aurait donné un fils !

Ce ne fut pas un garçon, mais une fille qu'Huguette mit au jour. Au fond, le résultat était le même pour le substitut. Quoi qu'il pût arriver, la fortune ne lui échapperait plus ! La mère pourrait mourir quand il lui plairait ; c'était le moindre de ses soucis !

Le grand-père était ivre de joie ! M^{me} Tournays lui devenait plus chère encore. L'amour maternel s'était enfin réveillé dans ce sein qui avait si odieusement repoussé l'enfant du crime. Huguette adorait la petite créature encore plus qu'elle ne détestait l'homme de qui elle tenait l'existence.

Dès que l'accouchée fut rétablie et en pleine convalescence, et que toute appréhension fut écartée sur le sort de la petite fille, M. Dupuys, qui, depuis cinq longs mois, n'avait pas vu son enfant d'adoption, annonça un beau jour, en déjeunant, qu'il allait faire une nouvelle et courte absence.

Seulement, les deux époux ayant manifesté aussitôt le désir de l'accompagner, il trahit dans son attitude et dans sa physionomie un trouble, un embarras, qui vinrent donner un corps aux suppositions antérieures du magistrat.

– Allons ! je ne m'étais pas trompé ! pensa-t-il. Il y a quelque chose, et quelque chose de très louche ou de très clair. Un bonhomme presque octogénaire qui s'en va courir la pretantaine à Paris – ou ailleurs, car enfin

nous n'avons jamais su au juste où il allait – et qui redoute d'avoir ses enfants pour compagnons de voyage, doit être guidé par des raisons puissantes.

Ce fut bien autre chose le lendemain quand, ayant chargé un employé du palais de justice d'épier le vieillard dont les visites réitérées au bureau de poste avaient plus d'une fois appelé son attention, il apprit que M. Dupuys venait de retirer une lettre au nom de *M. Renaud* !

Plus d'hésitation possible ! Il y avait une intrigue, un mystère dont il essayait vainement de trouver la clef. La pensée lui vint que sa femme était peut-être de connivence avec le grand-père, et qu'ils étaient d'accord pour lui cacher quelque chose.

Pourquoi ce faux nom ? Pourquoi ces sorties furtives ? Qu'est-ce que tout cela signifiait ? Une foule de conjectures se pressaient dans son esprit ; la jalousie se mit de la partie. Il se demandait, tantôt s'il n'y avait pas là quelque ignoble tentative de chantage, tantôt si Huguette, avant son mariage, n'aurait pas eu une seconde liaison, moins honteuse, mais aussi irrégulière que la première ? Il devint pendant quelques jours défiant, sombre, taciturne, silencieux.

Et puis soudain un revirement complet se produisit dans ses manières et dans ses allures. Il fut plus affectueux, plus ouvert. Et pourtant un observateur attentif eût remarqué dans ses yeux des lueurs étranges, dans ses sourires quelque chose de fiux et de forcé.

Tout à coup la santé du grand-père, jusqu'alors aussi bonne, aussi solide que le permettait son âge, se mit à décliner peu à peu, sans cause immédiatement appréciable. Il éprouvait des malaises incompréhensibles, s'affaiblissait avec une rapidité singulière. Malgré son insistance il fallut renoncer au voyage projeté. L'indisposition prit bientôt des proportions inquiétantes. Le médecin ordinaire de la famille répondait en branlant la tête, et pour déguiser l'insuffisance de son diagnostic :

– C'est la vieillesse, parbleu !. N'a-t-il pas soixante-dix-sept ans bientôt ? On ne peut pourtant pas vivre toujours !...

– Évidemment, c'est la vieillesse ! répétait machinalement le substitut. Vous avez raison, docteur !...

Et le docteur griffonnait une ordonnance banale, dont les prescriptions, par une inexplicable fatalité, n'avaient d'autre résultat que d'aggraver l'état du malade.

Celui-ci parut en proie au plus violent chagrin quand il se vit cloué sur son lit :

– Vous souffrez beaucoup, grand-père ? lui demandait Huguette, qui le soignait avec le plus filial dévouement, et ne prenait chaque nuit que deux ou trois heures de repos, pendant lesquelles André la remplaçait à son chevet : vous souffrez beaucoup ?

– Oh ! chère enfant, ce n'est pas la douleur physique qui m'accable ; c'est la pensée que je vais mourir.

Et, se raidissant désespéré sur sa couche :

– Non ! ce n'est pas possible ! Je ne veux pas mourir ! Je n'ai pas le droit de mourir !. Huguette ! Oh ! si tu savais !...

A plusieurs reprises, il l'attira près de lui, la pressa dans ses bras, ouvrit la bouche pour lui faire une confidence. Mais M. Tournays survenait à propos pour arrêter sur ses lèvres la révélation qui allait s'en échapper. Il ne voulait plus laisser sa femme seule avec le moribond. Avaient-ils donc à se dire quelque chose qu'il ne dût pas entendre ?

La maladie continuait ses ravages avec une rapidité effrayante.

– Je ne peux pourtant pas partir ! balbutia-t-il, sans avoir embrassé ta mère !. Sans avoir embrassé ton.

Une nouvelle crise lui coupa la parole, et ne lui permit pas d'achever.

M^{me} Dauviller, prévenue par le télégraphe, accourut aussitôt.

Il n'était que temps ! On voyait clairement que le moribond était au plus bas, qu'il ne passerait pas la nuit. Les médecins appelés en consultation par leur collègue avaient été aussi impuissants que celui-ci à découvrir le vrai caractère de la maladie.

En d'autres circonstances et dans un autre milieu, peut-être auraient-ils poussé plus avant leurs investigations ? Peut-être des doutes et des soupçons se seraient-ils éveillés dans leurs esprits, et ils n'auraient pas manqué de les éclaircir.

Mais le docteur ordinaire de la famille et l'un des plus proches parents du malade, l'honorable substitut du procureur-général, ayant prononcé ce mot

qui répond à tout dès qu'il s'agit d'un quasi-octogénaire : « la vieillesse ! » ils s'étaient bien gardés de rien approfondir et avaient répété machinalement :

– La vieillesse !

Hélas ! si quelque chose pouvait être de nature à achever le pauvre bonhomme, ce fut bien la scène muette et hideuse qui allait se produire à l'entrée de Mme Dauviller et de son jeune fils. Ils se précipitèrent tous les deux en sanglotant dans les bras de leur père et grand-père qui les tint longtemps enlacés. Huguette, placée au pied du lit, avait détourné la tête de peur que son regard ne rencontrât par hasard celui de sa mère ; tandis que M. Tournays, debout à quelques pas, contemplait ce tableau d'un œil sec et avec une sorte d'impatience.

Quiconque eût pu lire au fond de son âme aurait traduit ainsi l'expression de sa physionomie et le résumé de ses pensées :

– Est-ce que ce ne sera pas bientôt fini ?

Il se sentait incapable de jouer davantage la comédie de la douleur, qui lui avait assez bien réussi les premiers jours. Il avait épuisé sa provision de larmes factices, il avait hâte que le rideau baissât sur ce drame douloureux, où il n'avait peut-être pas uniquement rempli le rôle de spectateur désolé.

– Huguette ! murmura le mourant d'une voix éteinte.

– Bon grand-papa ? répondit-elle en jetant sur lui ses yeux humides.

– Approche, mon enfant ! viens ici. tout près de moi !.

Elle s'avança au chevet du malade, frissonna légèrement lorsque son coude frôla la robe de M^{me} Dauviller.

Il prit dans chacune de ses mains décharnées celles des deux femmes :

– Mes enfants !. Écoutez-moi, dit-il... je n'ai plus, je le sens bien, que quelques instants à vivre... Avant de descendre dans la tombe, je ne puis avoir pour vous deux,... qui m'avez causé l'une et l'autre bien des chagrins, que des paroles de pardon, d'oubli et d'amour.

La mère et la fille se mirent à sangloter plus fort.

– Mais à cette heure suprême, il n'y a plus de place pour les ressentiments et pour la haine !... Laissez-moi emporter dans le cercueil qui m'attend la consolation de vous savoir réconciliées...

Huguette et M^{me} Dauviller eurent chacune un frémissement.

– – Pardonnez-vous vous l’une à l’autre comme je vous pardonne moi-même. Huguette, embrasse ta mère !... Caroline, embrasse ta fille !...

Il y eut un moment d’hésitation. Un violent combat se livrait dans les poitrines haletantes des deux ennemies...

Et puis tout à coup, comme si le même sentiment l’avait emporté dans les deux cœurs, leurs mains quittèrent à la fois celles du moribond... M^{me} Dauviller et M^{me} Tournays reculèrent, comme saisies d’une égale et mutuelle horreur...

M. Dupuys était retombé, anéanti, sur son oreiller.

– Maman !... ma sœur !... s’écria Gaston de Tagny en se précipitant vers elles avec désespoir, les prenant par le bras et s’efforçant de les réunir dans un embrassement... Je vous en supplie !... Au nom du ciel !... Faites-le pour grand-père !... Ne voyez-vous pas que vous allez le tuer et que son dernier soupir sera pour vous deux une malédiction ?...

– Allons ! Huguette ! Allons, M^{me} Dauviller, dit à son tour d’un ton froid et glacial le substitut... Un bon mouvement !... Faites-le pour lui !... Embrassez-vous !...

Les prières de l’enfant allaient peut-être les émouvoir, leur arracher un cri de l’âme, les jeter dans les bras l’une de l’autre. L’intervention de cet homme, que la fille détestait autant que la mère le méprisait, n’eut d’autre résultat que d’élargir l’abîme qui les séparait.

– Non ! non ! c’est impossible, balbutia Huguette d’une voix étranglée. Pardonnez-moi, grand-père ! mon bon grand-père que j’aime tant !... Mais je ne puis pas ! je ne puis pas ! je ne puis pas !

– Jamais ! jamais ! jamais ! disait en même temps d’un ton rauque M^{me} Dauviller.

Et chacune d’elles s’affaissa, de son côté, sur une chaise, sans que leurs regards se fussent une seule fois rencontrés...

Il y eut un assez long silence. Le malade paraissait inerte, et André se demandait si tout n’était pas consommé.

Cependant il fit un effort sur lui-même, essaya péniblement de se soulever :

– J’ai besoin d’être seul... seul avec Huguette ! reprit-il. Sortez tous...

Et comme personne ne se pressait de quitter la chambre :

– Me refuserez-vous cette dernière grâce ? dit-il avec amertume. Laissez-moi. quelques minutes !...

Il fallut bien obéir. Huguette se pencha sur lui, lui entourra la tête de son bras.

– Huguette ! dit-il. J’ai à te révéler quelque chose... Il y a deux ans que j’aurais dû le faire...

Elle écoutait en tremblant...

– Je n’ai pas osé. Mais il le faut bien... Huguette, je ne te demande plus de te réconcilier avec ta mère. Mais, si tu ne veux pas que je meure désespéré, j’ai un autre pardon à exiger de toi.

– Un pardon ? interrompit-elle en frissonnant.

– Je veux... que tu pardonnes à ton enfant !

– Ma fille ?... Vous savez bien que je l’adore, la chère petite créature !...

– Ce n’est pas d’elle que je parle !... Je parle de l’autre !... de Maxime-René !... Car il faut bien que tu apprennes enfin le nom de ton fils !... Hélas ! une mère qui pendant deux ans n’a jamais demandé si son premier-né vivait encore !...

La jeune femme, atterrée, écoutait, bouche béante, en tremblant de tous ses membres...

– Si, pour le monde, et peut-être pour ton mari, ton foyer doit lui rester fermé, ouvre-lui ton cœur, Huguette !... Veille de loin sur lui quand je ne serai plus... Va parfois l’embrasser en cachette... Tu trouveras dans mon bureau. quatrième tiroir gauche... dont voici la clef...

Il tira de dessous son oreiller une petite clef qui ne le quittait jamais, la lui tendit et continua :

– Tu trouveras, avec l’adresse de la nourrice, mes dispositions dernières à son égard. Exécute mes volontés. sois bonne mère, Huguette. bonne mère... bonne...

Il retomba épuisé. La crise décisive allait commencer.

Huguette jeta un cri. Son mari, sa mère, son frère accoururent...

Mais André, inquiet et troublé par ces confidences secrètes, n’avait pu résister au désir d’écouter ce que le moribond pouvait avoir à révéler à sa femme. Par la porte entre bâillée, il avait prêté l’oreille et tout entendu...

L'agonie fut longue et douloureuse. Vers quatre heures du matin, M. Dupuys rendait le dernier soupir.

Après la première explosion de chagrin, de pleurs et de cris. M^{me} Tournays se dirigea furtivement vers le cabinet de travail de son grand-père, ouvrit le bureau, puis le tiroir spécial dont elle avait la clef.

Elle y saisit d'une main fiévreuse un pli cacheté, déchira l'enveloppe, en retira un bon de deux cent mille francs sur la Banque de France et un papier.

Mais avant qu'elle eût pu y jeter les yeux, une main robuste le lui arrachait violemment. André était debout derrière elle. Il l'avait suivie sur la pointe du pied ; l'épaisseur du tapis avait étouffé le bruit de ses pas...

Gardant précieusement le bon sur la Banque, et sans que sa femme pût l'en empêcher il approcha de la bougie l'autre papier, qui, en une demi-minute, était réduit en cendres...

Huguette jeta sur son mari un regard où se confondaient la colère, le mépris, la rage, la haine, et n'eut la force d'articuler qu'un seul mot :

– Scélérat !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I

MADAME LA PRESIDENTE

Un de ces élégants hôtels, tout frais, tout neufs, qui bordent aujourd'hui les deux côtés du boulevard Saint-Germain, dans la section de cette grande voie comprise entre la rue du Bac et le pont de la Concorde, était brillamment éclairé.

Une longue file d'équipages de maître stationnaient sur la chaussée, après avoir déposé sous la marquise abritant le grand escalier, au fond de la cour d'honneur, les nombreux invités qu'ils avaient amenés.

Il y avait réception chez l'un des magistrats les plus riches et les plus honorés de la cour d'appel de Paris.

Jadis, avant que la pioche des démolisseurs n'eût envahi la rive gauche, abattu une notable partie des vieilles et princières maisons de l'aristocratie et supprimé les vastes jardins et les arbres séculaires qui les entouraient et les ombrageaient, écourté par une hardie percée diagonale, les rues Saint-Dominique, de Lille et de l'Université, le noble faubourg, triste et maussade, n'était guère recherché par les parvenus de la fortune. Il gardait avec un soin jaloux son aspect sévère et semblait défier toute transformation, toute tentative d'Hausmannisation.

Mais tout cela est bien changé depuis quelques années, et le quartier n'a plus rien de son ancien caractère. Devant l'invasion des hommes d'argent, les gens titrés ont transporté ailleurs leurs pénates. Ils ont cessé de se parquer dans cette région particulière, et l'on a vu des princes royaux se faire construire des demeures presque dans les terrains vagues de Chaillot...

Les différentes classes sociales ont cessé de se distinguer par ce que les zoologistes appellent leur *habitat*. Tous les mondes se sont un peu mêlés. Il n'y a plus un abîme infranchissable entre le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Honoré, entre la Chaussée-d'Antin et les Champs-Élysées. Les architectes se sont chargés d'opérer la fusion des races et des castes. La naissance et le million ont dû confondre leurs deux orgueils ; et l'achèvement de cette large voie courbe dont la Seine forme la corde a imposé à la première le voisinage du second.

Que les ridicules descendants des croisés, naguère claquemurés dans le septième arrondissement comme dans une citadelle, le veuillent ou non : le faubourg Saint-Germain fraternise avec le faubourg Saint-Antoine ; ils se donnent la main sur la place de la Bastille, en passant – ô dérision ! – par un boulevard portant le nom d'Henri IV !

On a vu naturellement disparaître ces hautes et sombres murailles qui faisaient ressembler à autant de donjons les demeures des titulaires de l'Armorial de France. Elles sont remplacées sur le boulevard rajeuni par de coquettes grilles de fer ; et comme le terrain a pris une énorme valeur vénale et que les plus opulents sont forcés de l'économiser, beaucoup d'hôtels ont supprimé à la fois murailles et grilles et s'étalent démocratiquement sur la voie publique.

C'est là, dans une coquette résidence, bâtie exprès pour lui et d'après ses indications, que venait de s'installer, en 1876, M. André Tournays, président de chambre, avec sa femme et leur fille unique, qui venait d'atteindre sa vingtième année.

Certes, l'ex-substitut du procureur général de la cour de Poitiers avait fait rapidement son chemin dans la carrière judiciaire !

Bien qu'il n'eût ni un talent oratoire notable ni une science juridique bien établie, qu'il ne possédât rien de plus que le bagage ordinaire de la magistrature, et qu'il n'eût jamais dépassé les limites de la licence en droit

ni obtenu le diplôme de docteur, il avait franchi successivement les divers échelons, et était arrivé, à cinquante ans environ, à l'un des sièges les plus élevés de la cour de Paris.

Si ses démarches, ses sollicitations personnelles, son esprit de ruse et d'intrigue étaient pour quelque chose dans son avancement exceptionnel ; si sa fortune y avait contribué dans une certaine mesure – un quémendeur de places obtenant d'autant plus aisément une faveur qu'il en a moins besoin, – ses succès et sa marche ascendante étaient dûs surtout à deux autres causes.

Peu de temps après la mort du grand-père de sa femme, qui, soit dit en passant, avait légué à Huguette la quantité disponible de son héritage – à l'exception des 200,000 francs donnés à l'enfant, et soustraits, comme nous l'avons vu, par le substitut, – il avait eu la chance de porter la parole dans une de ces causes célèbres qui vous posent d'emblée un magistrat du parquet, en attirant sur lui l'attention du public et la bienveillance de la chancellerie.

Il s'agissait d'une affaire d'empoisonnement, très complexe, très embrouillée, très mystérieuse. Des présomptions morales très fortes contre l'accusé ; mais pas l'ombre d'une preuve.

Quoique doué d'un talent médiocre, M. Tournays se fit remarquer dans ce procès par une connaissance très approfondie de la toxicologie. Il avait creusé à fond, et son sujet, prouvé que, pour remplir sa tâche et pour démasquer le coupable, il avait dû pâlir de longues nuits sur les traités spéciaux.

– Vous nous rendriez des points à tous, monsieur le substitut ! lui disait en riant un des médecins légistes dont l'accusation avait réclamé le concours. Les poisons n'ont plus de secrets pour vous !

Bref, malgré une admirable plaidoirie de l'un des aigles du barreau de Paris, qui était venu à Poitiers défendre l'accusé, et contrairement à toutes les prévisions, celui-ci fut déclaré coupable, condamné à mort et exécuté.

C'était un vrai triomphe, surtout à une époque où le garde des sceaux, dans une circulaire, venait de se plaindre des défaillances de la répression, et de recommander à tous ses subordonnés plus de vigueur et de fermeté.

Il n'en fallait pas davantage pour fixer sur le jeune substitut du procureur général les regards du ministre de la justice. Il avait été peu de temps après

nommé avocat général au même siège, puis deux ans plus tard appelé au parquet de Paris.

Il avait enfin le pied dans l'étrier, et comme l'appétit vient en mangeant, il se croyait en mesure de parvenir à tout.

C'est ici qu'était intervenue la seconde cause d'avancement dont j'ai parlé.

Ce qu'il avait dû d'abord à un hasard favorable, il le dut désormais à sa femme.

Si Huguette, depuis la scène qui avait suivi la mort de M. Dupuys, avait éprouvé pour son mari plus d'horreur encore que par le passé, et si la température du ménage était descendue bien au-dessous de zéro, la jeune femme s'était attachée à éviter tout éclat.

Après tout, elle n'était victime d'aucune désillusion. André était bien tel qu'elle l'avait toujours jugé, avant et depuis le mariage. Peut-être, au fond de son âme, n'était-elle pas fâchée qu'il l'eût dégagée, en anéantissant la seule pièce qui pût lui faire retrouver son enfant, des nouveaux devoirs que lui imposait la prière suprême de son grand-père.

Certes, son émotion avait été sincère, et elle était bien résolue à exécuter les volontés du vieillard, bien plus par affection filiale que par amour maternel. Mais le premier sentiment d'indignation provoqué par l'acte méprisable du substitut n'avait pas été de longue durée. Après tout il lui rendait service en chassant à jamais le fantôme d'un odieux passé qui menaçait de la poursuivre toute sa vie.

– Ne voyez-vous pas que je vous protège et que je vous sauve ? lui avait-il dit le lendemain, après les obsèques de M. Dupuys. Et suis-je si coupable d'avoir défendu avec égoïsme les intérêts de ma fille contre l'intrusion d'un étranger ? Avant de vous épouser, madame, j'avais proposé de reconnaître et de légitimer le petit être dont la naissance était pour vous une honte ; les apparences eussent été sauvegardées. Dès lors que vous avez refusé, je n'admets pas ce réveil tardif d'une tendresse maternelle qui appartient tout entière à l'enfant qui est né de moi.

– Soyez donc franc, monsieur ! avait-elle répondu. Vous savez bien que je me serais bornée à remplir des obligations testamentaires. Ce que vous

avez voulu protéger, c'est votre cupidité ; ce que vous avez sauvé, ce sont les deux cent mille francs !... Vous êtes un voleur, monsieur : voilà tout !

– Madame, vous m'outragez...

– Oui, un voleur ! Je maintiens le mot !

Et elle jeta sur lui un regard de défi en le toisant de la tête aux pieds...

– Vous ne rougissez pas de vous approprier le bien d'une malheureuse petite créature : si ce n'est pas un vol, de quel nom faut-il appeler une pareille infamie ?... Cela ne m'étonne pas, du reste ; je vous crois capable de tout...

– Voyons ! Taisez-vous ; vous êtes folle !

– *Capable de tout* ! Je le répète en accentuant ces trois syllabes ! Libre à vous d'interpréter mes paroles comme vous l'entendrez, et dans l'acception la plus précise, la plus nette, et. la plus *actuelle*... Me comprenez-vous, monsieur ?

Elle le regardait dans le blanc des yeux.

– Ah ! tenez ! Vous n'avez pu vous empêcher de tressaillir !

– J'ai tressailli, moi ? dit-il en haussant les épaules... Je ne comprends pas vos ridicules insinuations. Que voulez-vous dire ? Au lieu de m'injurier, vous devriez me remercier d'avoir jeté au feu un chiffon de papier qui allait réveiller vos plus tristes souvenirs, rouvrir toutes vos plaies, et empoisonner votre existence !

– Empoisonner ? comme vous dites cela, interrompit-elle d'un ton ironique. Et comme ce mot sonne étrangement dans votre bouche !...

Les joues du substitut se couvrirent aussitôt d'une vive rougeur.

– Ah ! Je ne m'étais donc pas trompée dans mes horribles soupçons, s'écria-t-elle avec un geste d'horreur et en reculant de trois pas... Tout à l'heure ce n'était qu'une hypothèse ; maintenant, c'est une certitude !...

André affecta une assurance et une sérénité qu'il était loin de conserver, et tâcha de payer d'audace :

– Décidément, ma pauvre femme a perdu la tête, murmura-t-il avec une feinte douleur... Elle ne sait plus ce qu'elle dit... Calme-toi, ma chère Huguette... Tu vois bien que ton langage n'a pas de sens, et que tu bats la campagne...

Il s'approchait d'elle avec douceur et s'efforçait de la prendre dans ses bras.

– Laissez-moi ! dit-elle. Laissez-moi... Ne me touchez pas ou j'appelle nos gens, et je crie tout haut... ce que je n'ai même pas le courage de vous dire tout bas... Et je ne répons plus de ce qui suivra !... Laissez-moi...

Il fit semblant de sangloter, et balbutia d'une voix étouffée, comme s'il se parlait à lui-même :

– C'est de l'aliénation mentale ; c'est de la démence !... Ah ! que je suis malheureux !

Et il se couvrit le visage de ses mains en simulant des hoquets convulsifs parfaitement imaginaires...

Huguette se précipita sur lui, lui dégagea violemment la figure :

– Ah ! c'est trop d'audace et d'effronterie !... Vos yeux sont secs, monsieur ; vos sanglots sont une pure comédie. Vous voyez donc bien que j'ai deviné juste ; et si je pouvais hésiter, votre saisissement, votre lividité, succédant à votre rougeur subite de tout à l'heure, suffiraient à lever tous mes doutes, à produire dans mon esprit une épouvantable lumière. Misérable ! misérable ! misérable !...

Il essaya une fois de plus de jouer l'étonnement, de se raidir contre l'évidence...

– Reviens à toi, ma chère femme... Tout ce que tu dis est une fantasmagorie...

– Allons donc, monsieur ! Le tremblement involontaire de tous vos membres dément vos paroles et vous accuse...

– M'accuse ? répéta-t-il en feignant la stupéfaction. Et de quoi, bon Dieu ?... Explique-toi. Chacune des phrases qui sortent de ta bouche est pour moi une énigme, dont je ne puis parvenir à deviner le mot.

– Le mot ? répliqua-t-elle... Voulez-vous que je vous le dise, monsieur ?

– Oui ! voyons, parlez ! A quoi faites-vous allusion ? Quelles étranges et absurdes pensées se sont emparées de votre cerveau ?

– Le mot ? je vais vous le dire en présence de tous mes domestiques...

Elle se dirigea vers le bouton de la sonnerie électrique, mais André se jeta au-devant d'elle, lui pressa les bras avec force.

– Insensée ! Voulez-vous nous rendre tous les deux la fable de notre maison, de tout le quartier et de toute ville.

– Vous craignez donc que ce mot de l'énigme ne soit entendu par des tiers ? reprit-elle avec un froid dédain.

– Je ne crains que le scandale et les commérages des laquais.

– Le scandale sera bien autrement grand, monsieur, quand il s'étalera au grand jour de la cour d'assises !... Eh bien, non ! je change d'avis. La valetaille n'entrera pas dans la confidence... J'ai un autre devoir plus grave à remplir...

Elle s'assit devant un petit bureau en bois de rose, prit une feuille de papier, traça à la hâte quelques lignes, signa, saisit une enveloppe...

– Que faites-vous ? Qu'écrivez-vous là ? A qui est adressé ce billet ?

– A qui, monsieur ? A votre chef hiérarchique, à M. le procureur général ! C'est à lui que je dirai le mot de l'énigme qui semble tant vous intriguer...

Dans dix minutes il sera ici !... Et demain matin, monsieur, la police procédera à l'autopsie du cadavre de mon pauvre et cher grand-père...

– Huguette ! Huguette ! dit-il en lui étreignant le bras avec force... Plus bas ! Plus bas ! tais-toi !...

– De mon pauvre et cher grand-père... que vous avez empoisonné !

Il la serrait plus fort et lui posait sa main sur la bouche...

– Te tairas-tu ? Te tairas-tu ?

Elle se dégagea par un mouvement rapide, et se dressant, frémissante devant lui :

– Ah ! ça ! Est-ce que vous voulez m'assassiner, moi aussi ?... Attendez donc au moins que j'aie fait mon testament, et que vous puissiez recueillir mon héritage !

André était devenu livide et tremblait de tous ses membres :

– Je n'ai pas voulu vous faire de mal, dit-il. Vous le savez bien ?... Pourquoi provoquez-vous un scandale ? Un scandale qui rejaillirait sur vous et sur notre fille ?

– Alors, vous avouez tout ?

– Je n'avoue rien et n'ai rien à avouer. Je défends votre réputation comme la mienne, votre honneur comme le mien...

– Niais que vous êtes ! reprit-elle en le regardant avec mépris. Avez-vous jamais été assez inintelligent pour supposer que j'étais prête à exécuter mes menaces ? N'ai-je pas un trop grand intérêt à me taire ? Croyez-vous donc que je puisse traîner le nom que j'ai le malheur de porter...

– Parce que vous l'avez bien voulu, après tout !... Vous n'avez pas toujours été aussi dégoûtée...

– Devant la cour d'assises ? acheva-t-elle sans tenir compte de l'interruption. Ah ! monsieur, il vous sied bien de me reprocher mon plus grand tort, mon plus grand crime : celui d'avoir consenti à devenir votre femme !... Quoi qu'il en soit, rassurez-vous... Si j'ai tenu le langage et proféré les menaces de divulgation qui vous ont tant effrayé, c'est que je m'étais assurée que nous étions bien seuls, que personne ne pouvait nous entendre, que la double porte de ma chambre était bien fermée !...

André reprit un peu de sérénité...

– J'ai voulu tout simplement, en évoquant le spectre du procureur général et de la justice, vous tendre un piège, vous arracher un aveu. J'ai réussi. C'est tout ce que je voulais. Tranquillisez-vous. Êtes-vous assez fou pour supposer que je puisse jamais dénoncer un homme à qui j'ai associé ma vie, le père de mon enfant ?

– De l'un de vos enfants ! reprit-il avec ironie.

A mesure que s'effaçait la crainte d'une divulgation, reparaissait chez lui l'impudence qui était le fond de sa nature. Il croyait pouvoir, sans péril, reprendre ses avantages ou du moins rétablir l'égalité des récriminations dans cette lutte intime.

Un amer sourire effleura les lèvres de M^{me} Tournays :

– Ah ! je vous reconnais bien là ! dit-elle sans se déconcerter. Vous croyez me tenir avec cette évocation d'un passé... dont je ne suis pas seule responsable. Soit ! Je courbe la tête. Je n'ai pas votre effronterie et votre cynisme, moi !...

Il se radoucit. Son contrat de mariage le laissait à la discrétion de sa femme. C'était bien assez que son propre intérêt lui commandât de se taire sur les circonstances, maintenant trop bien établies, de la mort du vieillard. Il n'avait aucun avantage et tout à perdre à la pousser à bout, à casser les vitres.

Il était bien plus habile à lui de la prendre par les sentiments.

– Écoutez-moi, Huguette, dit-il avec calme : Je ne m'abaisserai pas, vous le pensez bien, à relever vos ignobles et odieux soupçons.

– Des soupçons ? Ce ne sont plus, comme depuis avant-hier, de simples soupçons. C'est une certitude...

– Enfin, je ne veux plus discuter avec vous. Je vous pardonne...

– Et moi, monsieur, je ne vous pardonne pas. Je me tais et je me tairai, parce que je ne puis faire autrement. N'exigez rien de plus.

– Je vous pardonne, dis-je, sans me préoccuper de votre interruption, de vos injures et de vos outrages. Et puisque nous sommes condamnés à vivre ensemble...

– Malheureusement, hélas !

– Puisque c'est pour nous une égale nécessité de maintenir intacte notre considération, ne revenons plus sur ce sujet, je vous prie. Vous êtes fort exaltée en ce moment, Huguette : permettez-moi de vous quitter. Quand vous serez plus calme, vous reconnaîtrez vous-même...

Et sans achever sa phrase, il se dirigea vers la porte. M^{me} Tournays le retint :

– Un seul mot encore, monsieur.

– Parlez ! je vous écoute, dit-il avec impatience.

– Il faut bien que vous m'écoutiez. Vous oubliez que je suis la maîtresse ici ! que tout m'appartient !...

Il secoua la tête.

– Je dois le savoir ! Vous me l'avez répété assez souvent.

– Ce qui s'est passé dans ces derniers temps, monsieur, change les conditions de notre marché. Car notre union n'a été qu'un marché, n'est-ce pas ?

– Continuez ! Je me suis promis de ne plus vous répondre !

– Il est bien entendu, je vous le déclare solennellement, une fois pour toutes, que si, pour nos gens et pour le monde, nous devons continuer à vivre comme mari et femme, en réalité, nous devenons, à dater de ce jour, des étrangers l'un pour l'autre...

– Comme il vous plaira, madame !

– Ah ! je sais bien que cela ne vous émeut guère, pourvu que vous jouissiez de ma fortune. Quoi qu’il en soit, c’est une résolution irrévocable.

La jeune femme, en effet, à partir de ce moment, lui avait tenu parole, en dépit de tous les efforts qu’il avait tentés ultérieurement pour amener un rapprochement et pour la fléchir.

A la fois coquette, légère, ambitieuse, elle chercha à oublier, dans le tourbillon du petit monde provincial où elle vivait, les tristesses de son intérieur

Elle chercha et n’eut pas de peine à trouver des compensations. Jeune, adorablement jolie, elle devint bientôt la reine des salons poitevins ; et comme elle avait soin de sauver les apparences et de ne pas trop afficher les coups de canif qu’elle donnait systématiquement dans le contrat, la médisance ne dépassait pas certaines bornes. Si on ne doutait pas qu’elle n’eût un ou plusieurs amants, on n’en était pas sûr. Et quelque jaloux qu’il fût, M. Tournays en était réduit à se consoler ailleurs.

Une sorte d’entente tacite s’était peu à peu établie entre eux. Et à les voir dans le monde ou dans leur propre hôtel, les jours de réception, on n’eût jamais deviné l’enfer conjugal dissimulé sous ces dehors de bonne harmonie.

Lors du grand procès d’empoisonnement qui révéla dans le jeune substitut un magistrat d’une valeur sérieuse, et bien qu’elle connût mieux que personne le dessous des cartes et les causes de son succès inespéré, elle fut la première à jouir de son triomphe et à escompter ses chances d’avancement.

Que lui importait d’avoir des motifs de le mépriser et de le haïr encore davantage, puisqu’elle profitait, en somme, de son ignominie ?

Son rêve, c’était de pouvoir trôner sur un plus vaste théâtre. Paris l’attirait ; son opulence lui assurait une existence à la fois plus libre, plus indépendante et plus brillante. Elle n’aurait plus à respecter les préjugés provinciaux, à ménager une foule de considérations gênantes, à vivre de dissimulation et d’hypocrisie.

Cette cité bigote de Poitiers avait fini par lui devenir insupportable ; elle avait hâte de rejeter le joug du *qu’en dira-t-on* ? et tous les freins qu’il comporte.

Aussi fut-elle heureuse et fière le jour où son mari fut appelé à la cour de Paris. Elle n'eut plus désormais qu'un souci : lui faire franchir le plus rapidement possible tous les échelons judiciaires. Splendidement belle comme elle l'était devenue à mesure qu'elle avançait en âge, et qu'elle approchait de la trentième année, elle n'eut pas de peine à captiver les divers gardes des sceaux qui se succédaient à la place Vendôme.

A l'époque où commence la deuxième partie de ce récit, elle avait trente-huit ans, et on ne lui en eût pas donné plus de trente-deux, si elle n'avait eu un acte de naissance vivant et formel dans la personne de M^{lle} Paule Tournays, fille de *madame la Présidente*.

II

LA DÉCLARATION

Pendant les dernières années de l'Empire, la belle M^{me} Tournays, dont le mari était déjà conseiller à la Cour, faisait sensation dans le monde officiel par son incomparable et opulente beauté, par sa grâce et par son esprit. Il n'avait pas suffi à son ambition d'être admise aux bals des Tuileries, aux réceptions banales, ouvertes à peu près à tout venant.

Elle était parvenue à se glisser dans les fêtes intimes de l'impératrice et à se faire comprendre dans l'une des fameuses séries de Compiègne. Les

chroniqueurs racontaient longuement ses succès dans les tableaux vivants. Elle était devenue l'une des femmes à la mode, l'une des lionnes de la haute société bonapartiste. On allait jusqu'à se chuchoter à l'oreille que Sa Majesté avait daigné jeter les yeux sur elle. Les feuilles du *high life* étaient remplies de ses faits et gestes.

Aussi n'avait-elle même pas besoin de descendre au rôle de sollicitieuse pour faire pleuvoir sur son mari les distinctions et les décorations. Il était déjà grand officier de la Légion d'honneur ; et à la veille du 4 Septembre 1870, il ne manquait plus que la signature impériale au décret qui le nommait président de Chambre. A coup sûr, sans le désastre de Sedan, il fût devenu bien vite premier président, et peut-être même garde des sceaux.

– Oui ! je veux être femme d'un ministre ! se disait-elle avec orgueil.

Et puis la proclamation de la République était venue brusquement dissiper ses rêves et refroidir son enthousiasme.

Mais après les deux sièges et après la chute de la Commune, M. le conseiller Tournays s'était bien vite tourné du côté du soleil levant, et le bonapartiste ardent de la veille s'était instantanément transformé en un non moins ardent républicain du lendemain. Il avait fait la cour à M. Thiers, chef du pouvoir exécutif, comme il l'avait faite à Napoléon III, sauf à mettre un peu plus tard son dévouement aux pieds du maréchal de Mac Mahon. Quelques jours avant le 24 mai 1873 avait paru, au *Journal officiel*, le décret qui le nommait président de Chambre.

M^{me} Tournays, cela va sans dire, fut aussi assidue, aussi admirée à l'Élysée qu'elle l'avait été autrefois aux Tuileries. Que lui importait le nom du régime – empire ou république – et le nom du chef de l'État, pourvu que tous les yeux fussent fixés sur elle et tous les cœurs enchaînés à son char ?

Que lui importait que ce fût tel ou tel qui gouvernât, dès lors qu'elle régnait elle-même sans conteste, et qu'elle voyait sans cesse autour d'elle un flot d'adorateurs. ?

Elle avait retardé le plus possible l'heure de produire sa fille dans le monde, afin de ne pas révéler son âge à tous les échos. M^{lle} Paule avait ses dix-huit ans révolus, qu'on la traitait encore en enfant, et qu'on l'eût laissée

volontiers, si on l'avait osé, porter des robes courtes jusqu'au delà de sa majorité !

Cependant, on ne pouvait cacher éternellement sous le boisseau ou renfermer dans une armoire cette ravissante personne de vingt ans, dont les yeux bleus, l'abondante chevelure blonde, la taille élancée, la gorge appétissante, et les bras faits au moule trahissaient toute autre chose que la petite pensionnaire dont parlait toujours la maman.

Il avait bien fallu la retirer des Oiseaux ; et au moment où commence ce récit, Paule n'avait fait que depuis fort peu de temps son apparition dans les salons récemment inaugurés de l'élégant hôtel du boulevard Saint-Germain.

A coup sûr, la fille n'éclipsait pas la mère ; et la fleur largement épanouie l'emportait encore sur le bouton de rose à peine entr'ouvert. Mais ce n'en était pas moins pour la splendide présidente une redoutable concurrence. Les hommages étaient partagés ; ils ne se concentraient plus exclusivement sur M^{me} Tournays. C'était désormais une royauté à deux têtes, au lieu de la souveraineté absolue qu'elle avait exercée jusqu'alors, et qu'elle comptait bien exercer longtemps.

Aussi n'avait-elle plus qu'une préoccupation, c'était de marier au plus tôt son héritière et de se délivrer ainsi d'un terme de comparaison gênant et désagréable. Seulement ce désir, si vif qu'il fut, était contre balancé par un souci fâcheux, par la crainte de devenir grand'mère et de passer ainsi d'emblée et prématurément à l'état de vieille femme.

Elle se reprochait presque de s'être mariée si jeune, de s'être tant hâtée, jadis, d'épouser l'odieux personnage qui était depuis vingt ans un associé beaucoup plus qu'un mari...

Ce soir-là, M^{me} la présidente faisait, secondée par M^{lle} Paule, les honneurs de chez elle, sinon avec moins de tact et moins de charme que d'habitude, du moins avec une teinte involontaire d'inquiétude, et avec un certain trouble qu'elle ne pouvait entièrement dissimuler.

Contrairement à tous ses devoirs de maîtresse de maison et aux exigences les plus banales de la politesse, elle était distraite et rêveuse, et les sourires de commande que lui imposait son rôle avaient quelque chose de contraint et de forcé.

– Il ne vient pas ! murmurait-elle avec impatience, tandis que ses regards se portaient malgré elle à chaque instant du côté de la porte ; il ne vient pas !... s’il allait ne pas venir !... Oh ! ce n’est pas possible ! je n’aurai pas cette déception et cette douleur... Il faut que je l’oblige à se déclarer, que je le pousse dans ses derniers retranchements, que je le fasse sortir enfin de cette réserve qui m’irrite, qui m’agace, qui m’énerve !... Il faut que je lui arrache un aveu !... Et il ne vient pas !... C’est intolérable.

A mesure que l’heure s’avançait, elle dominait de moins en moins son agitation. Minuit ! Et il n’était pas là !...

– Me serais-je trompée ?... N’aurait-il que de l’indifférence ou une admiration désintéressée et platonique ?... Non ! Ce n’est pas possible... On ne s’abuse pas à ce point... J’ai trop bien su lire dans ses yeux, dans sa physionomie, dans ses rougeurs subites, dans ses gaucheries inexplicables, dans ses timidités... J’ai déchiffré le fond de son âme... Il m’a pourtant formellement promis de venir ce soir !... C’est incompréhensible !

Tout à coup, un laquais annonça :

– Monsieur le comte, madame la comtesse et monsieur le vicomte de Villerain !...

Huguette frissonna de joie et de plaisir, cette fois. Les nuages qui obscurcissaient son beau front se dissipèrent comme par enchantement ; ses joues se couvrirent d’une subite rougeur, son trouble s’accrut, et ce fut d’une voix tremblante d’émotion qu’elle accueillit les nouveaux venus et échangea avec eux les politesses d’usage. La main qu’elle tendit au jeune homme était toute moite ; et dans le sourire qu’elle lui accorda, il y avait à la fois un reproche et un remerciement : un remerciement pour être venu ; un reproche de l’avoir fait attendre, de l’avoir mise à la torture.

Le vicomte Julien de Villerain était un beau et grand garçon d’environ vingt-deux ans, d’une figure douce, intelligente, pensive. Il présentait dans l’ensemble de sa personne plus de distinction que l’on n’est habitué à en rencontrer chez les jeunes gens de l’aristocratie.

Au moment où il s’approcha des deux dames, un observateur un peu sagace n’eût pas manqué de remarquer chez lui une sorte de tressaillement, qui n’échappa point, d’ailleurs, à l’attention de M^{me} Tournays, non plus qu’à celle de M^{lle} Paule.

Le général comte de Villerrain, son père, était le type du vieux soldat ; rude, brutal et bête. Chef d'escadron, lors de l'expédition de Rome en 1849, il avait été nommé colonel pendant la guerre de Crimée ; la guerre d'Italie lui avait donné les étoiles de général de brigade ; et c'est à la suite de l'entrée des troupes Versaillaises dans Paris, qu'il était devenu divisionnaire.

Quant à la comtesse, c'était une petite boulotte de quarante-huit ans, qui avait dû être assez jolie autrefois, mais d'une beauté assez vulgaire, d'une intelligence nulle, qui bavardait à tort et à travers, et n'avait jamais pu réussir à s'assimiler complètement le langage et les manières du monde où elle n'était pas née et dans lequel l'avaient jetée les circonstances !

On l'eût prise, à première vue, pour une ancienne cuisinière enrichie. C'était en réalité une ex-modiste qui, ayant été la maîtresse du comte de Villerrain, alors simple capitaine, avait manœuvré assez habilement pour se faire épouser.

Elle était enceinte de cinq mois quand il était parti pour la guerre de Crimée ; ses supplications et ses larmes, ses menaces de suicide et son désespoir avaient touché M. de Villerrain ; il lui avait solennellement promis de donner à son retour un nom et un père à l'enfant qui allait naître. Tout le temps qu'avait duré l'expédition, il avait entretenu avec sa maîtresse une correspondance suivie. La naissance d'un garçon, d'un futur militaire, l'avait comblé de joie ; et prévoyant le cas où il serait tué, il avait toujours assuré provisoirement, par le don d'une centaine de mille francs, le sort de la mère et du petit. Avec cela, s'il lui arrivait malheur, ils auraient la certitude de ne pas mourir de faim.

Après le congrès de Paris, la signature de la paix et la rentrée triomphale des troupes dans Paris, le colonel Villerrain, fidèle à sa parole de soldat, avait régularisé la situation et légitimé le fils de l'ex-modiste, devenue comtesse.

Ce qui chiffonnait un peu l'heureux père, c'était que son héritier ne lui ressemblait que de bien loin. Il fallait une extrême bonne volonté pour découvrir chez le bébé quelques traits appartenant à l'officier supérieur. Mais il n'éprouvait, du reste, aucune espèce de doute sur sa paternité. Virginie – ainsi s'appelait M^{me} de Villerrain – méritait parfaitement son

prénom, quand il l'avait connue. Il était sûr d'elle, et de son amour et de sa fidélité.

D'ailleurs, ce qui le rassurait, c'est que le petit Julien, âgé de deux ans lorsqu'il l'avait vu pour la première fois, ne ressemblait pas davantage à sa mère. Il n'avait d'elle ni les yeux, ni le nez, ni le menton, ni le front.

En revanche, d'après les déclarations de celle qui allait devenir sa femme, il était le portrait vivant du père de celle-ci, mort depuis longtemps, et que le colonel n'avait jamais vu,

– Que veux-tu ? mon ami, lui disait-elle, la nature a de ces bizarreries. Il arrive fréquemment que les enfants tiennent de leurs grands-parents, et non de leur père et de leur mère.

– Oui, en effet, c'est la théorie de l'*atavisme* ! répondait le soldat.

– De l'*ata* quoi, mon ami ?

– Oh ! que t'importe ? C'est un terme scientifique. Tu ne me comprendrais pas, ma chère.

– C'est-à-dire que je suis une ignorante et une imbécile, n'est-ce pas ? Tu te moques toujours de mon manque d'éducation ! Ce n'est pourtant pas de ma faute...

– Mais non, mais non, mignonne ! Tu as des susceptibilités ridicules. Qu'est-ce que cela te fait, puisque je ne t'en aime pas moins, puisque je vais t'épouser et que tu vas devenir comtesse ?...

– Et mon Julien vicomte, n'est-il pas vrai ?

Un gros baiser avait clos le débat, et quelques semaines plus tard, malgré les observations et l'opposition de ses proches et les sarcasmes du monde, le colonel avait tenu sa promesse.

Tels étaient les trois personnages qui venaient de faire, un peu tardivement, au gré de M^{me} la présidente, leur entrée dans les salons de l'hôtel Tournays.

Après les premiers compliments d'usage le vieux général n'avait pas tardé à s'asseoir à une table de jeu, tandis que la comtesse donnait libre carrière à sa langue, un peu intempérante, et que le jeune vicomte se mettait en devoir de réparer le temps perdu en ne manquant ni un quadrille ni un valse.

Julien avait déjà dansé ou valsé deux fois avec la maîtresse de la maison, sans avoir trouvé ou sans avoir osé saisir l'occasion de révéler, dans un mot, le fond de son âme.

Et cependant, il était facile à la belle présidente de s'apercevoir que sa pensée planait au-dessus des vulgaires sauteries auxquelles son âge et les convenances l'obligeaient. Elle lisait dans son cœur ; elle devinait ses sentiments secrets. Il était en proie à des préoccupations tout à fait étrangères à la mazurka ou à la schottish qu'il était en train d'exécuter.

Il manquait la mesure, accumulait faux pas sur faux pas. Il était, contre son habitude, gauche, emprunté, troublé, presque triste. A quoi pensait-il donc ?

Huguette se faisait elle-même la réponse avec une joie intérieure qui la troublait à son tour. Est-ce que tout en lui ne trahissait pas l'amoureux ? Est-ce que sa passion trop discrète ne se lisait pas sur son visage comme dans son attitude et dans ses maladresses ?

Vainement elle s'efforçait de vaincre sa timidité, de le provoquer, de l'exciter, de lui ouvrir les voies à un aveu, de le questionner sur son agitation, sur les causes intimes de son charmant et gracieux embarras, de lui prodiguer les agaceries, de le mettre à son aise par les avances les plus claires et les plus effrontées. Elle n'obtenait que des monosyllabes balbutiés avec peine et des rougeurs soudaines, qui n'eussent été à leur place que sur les joues d'une jeune fille.

Deux fois il l'avait reconduite à sa place, sans qu'elle fût parvenue à lui arracher la plus vague, la plus nuageuse déclaration ; sans qu'il fût sorti de sa réserve, sans qu'elle eût pu obtenir de lui autre chose que les phrases banales usitées entre un danseur et sa danseuse.

M^{me} Tournays en était pour ses frais de coquetterie, pour ses jeux de physionomie, pour ses provoquantes œillades, pour ses soupirs langoureux.

– Décidément ce garçon-là est par trop bête ! se disait-elle impatientée, mortifiée, irritée, désappointée... Je ne puis pourtant pas me jeter tout à fait à sa tête et à son cou ! Je ne puis pas lui dire : « Grand niais que vous êtes, vous ne voyez donc pas que l'on vous rend amour pour amour, que l'on vous attend !... Mais parlez ! parlez-donc ! Prenez donc ce cœur qui s'offre à vous, qui brûle de vous appartenir ! »

Et elle ajoutait avec une moue charmante :

– Ah ! pourquoi la passion, qui donne tant d'esprit aux femmes les plus sottes, rend-elle les hommes aussi stupides ?

C'était intolérable, c'était insupportable. Voulait-il donc la faire mourir à petit feu ?

Le bal touchait à sa fin. Déjà les salons devenaient moins encombrés ; beaucoup d'invités s'étaient retirés. Huguette, n'y tenant plus, et puisant dans les ardeurs de la quarantième année qu'elle voyait, non sans effroi, s'approcher à grands pas, et dans les privilèges mêmes de sa maturité un courage et une hardiesse qui eussent fait défaut à une jeune femme, elle trouva l'occasion d'accaparer une fois de plus le vicomte. Elle lui prit le bras, et l'attirant dans une embrasure de fenêtre, sous un prétexte futile, elle lui dit tout à coup, à voix basse et d'un air où il y avait en même temps de l'ironie, du mystère et de la tendresse :

– Monsieur de Villerain, savez-vous que vous êtes bien jeune ! bien jeune !

– Bien jeune ! répétait-il machinalement et avec une recrudescence d'embarras qui le rendait plus charmant encore...

– Oui ! Il y a des choses que vous devriez comprendre et que vous ne comprenez pas...

– Voulez-vous dire, madame, reprit-il avec inquiétude, que je suis trop jeune pour songer à...

– Je dis ce que je dis. La timidité est excusable... Mais...

Elle hésita une minute, puis, d'un accent saccadé :

– Julien !. il faut que je vous parle ! Je vous attendrai demain, à quatre heures.

Et elle le quitta brusquement, sans lui laisser le loisir de répondre.

M. de Villerain restait immobile, et il eut quelque peine à revenir de sa stupéfaction. Il se sentait partagé entre deux sentiments contraires, entre l'espoir et la crainte.

L'initiative de ce rendez-vous, prise par M^{me} Tournays, était de mauvais augure. Il s'agissait évidemment de lui signifier le plus poliment possible un congé en bonne forme.

On avait deviné la passion secrète qu'il avait jusqu'alors si bien dissimulée, et l'on voulait y couper court.

– Mais non ! se disait-il ensuite. Ce n'est pas cela. Elle avait bien trop de bienveillance et de douceur dans la voix en me parlant ! J'ai tort de me chagriner et de m'inquiéter. Et puis, ne m'a-t-elle pas, pour la première fois, appelé : « Julien » tout court ? Quand on veut éconduire quelqu'un, on ne s'exprime pas avec cette aimable et maternelle familiarité... Dans ce cas, on montre un visage froid et sévère. Et c'est, au contraire, d'une voix angélique et pleine d'émotion qu'elle a murmuré ces paroles, dont je suis encore tout bouleversé : « Il faut que je vous parle ! »

Tous ses doutes se dissipèrent d'ailleurs, quand le moment arriva de se retirer. La main de la pré

sidente pressa la sienne avec une furtive ardeur qui ne donnait prise à aucune hésitation ; et son sourire était tout un poème !

Julien sortit radieux de l'hôtel Tournays, et ce fut avec une fiévreuse impatience qu'il attendit l'heure de l'entrevue qui allait décider de son sort et assurer son bonheur.

Il se jeta tout habillé sur son lit ; mais ce fut en vain qu'il chercha le repos et le sommeil. Quels rêves enivrants voltigeaient dans son imagination.

– Elle m'aime ! Elle m'aime ! s'écria-t-il ; j'en suis bien sûr maintenant !... Si je lui étais indifférent, on n'aurait pas jugé nécessaire de devancer un aveu que mes lèvres n'ont pas encore osé exprimer !... Imbécile que j'étais de trembler ainsi devant elle !... Vingt fois j'ai voulu parler et vingt fois ma langue se figeait dans ma bouche !... Et pourtant elle a tout deviné ; mes traits, mon silence, mon agitation ont été plus éloquents que ma voix !

Le comte et la comtesse n'avaient pu manquer de remarquer depuis quelque temps ce qui se passait dans le cœur de Julien. Ce n'est pas à vingt-deux ans que l'on sait dissimuler, que l'on peut tromper les yeux clairvoyants d'une mère.

– – Eh bien ! mon fils, dit le général d'un ton goguenard pendant que leur voiture les reconduisait chez eux : et nos amours ? Cela a-t-il bien marché cette nuit ?...

– Oh ! papa ! balbutia-t-il avec embarras, je ne sais ce que vous voulez dire.

– Allons donc... Ah ! mon gaillard, tu fais le cachotier ! Tu as tes petits secrets...

– Tes petits mystères ! ajouta M^{me} de Villerrain. Mais si le général était bien trop occupé à perdre une centaine de louis, selon son invariable habitude, pour observer votre petit manège, monsieur le vicomte, moi je n'avais pas mes yeux dans ma poche. Et, ma foi, j'ai vu ce que j'ai vu.

– Mon Dieu ! chère mère, je ne pense pas que vous ayez rien vu d'extraordinaire. J'ai dansé et valsé avec une foule de jeunes filles gracieuses et de femmes charmantes... Je me suis bien fatigué et bien amusé : voilà tout !...

– Fatigué, peut-être ; amusé, non ! Je l'affirme... Et parmi toutes les danseuses, tu n'en voyais qu'une seule, tu ne pensais qu'à une seule ! même quand tu valsais avec une autre. Est-ce vrai, vilain petit menteur ?

– Et si cela était, maman, après tout ?

– Eh, tant mieux, mon garçon ! reprit le vieux soldat en se caressant la moustache... Je reconnais bien là mon sang !... Ah ! vois-tu, c'est qu'à ton âge j'étais un rude lapin, moi !... Aux combats de l'amour comme aux autres, j'étais toujours le premier au feu ; et sur ce terrain-là aussi je compte bien des campagnes, bien des succès...

– Et sans doute bien des défaites et des blessures ? riposta avec ironie la comtesse.

– Bah ! ces défaites-là se réparent vite, et ces blessures ne sont pas longues à se cicatriser... Mais, dis-moi, Julien, est-elle jolie au moins ?... Je n'en doute pas. C'est une femme mariée, je parie !... Polisson, va !...

– Monsieur le comte ! fit sévèrement M^{me} de Villerrain.

– Bah ! qu'est-ce que ça fait ? Je veux que mon fils soit digne de moi et qu'il en arrive à ne pas pouvoir conter ses bonnes fortunes. Ah ! ah ! ah ! Bon chien chasse de race ; et, tant pis ! messieurs les maris n'ont qu'à bien se tenir !. Ah ! ah ! ah ! N'est-ce pas, Julien ?...

– Faites-moi donc grâce de vos bonnes fortunes, général. J'espère bien qu'il ne suivra pas vos conseils !... Je ne veux pas qu'on me le rapporte un jour sur un brancard, avec un bon coup d'épée dans la poitrine.

– A son âge, j’avais déjà eu trois duels, et vous voyez que je ne m’en porte pas plus mal !... Les coups de torchon forment la jeunesse, madame ; et je suis humilié qu’un polytechnicien comme toi, Julien, ne se soit pas encore battu... Ah ! pourquoi ta mère n’a-t-elle pas voulu que tu fusses militaire !... Ingénieur, voilà un bien joli métier, ma foi !... Mais, voyons, nous disons donc que’ ta conquête... D’abord, est-elle brune ou blonde ?

Le jeune vicomte protesta qu’il n’avait fait aucune conquête, et comme la voiture entra dans la cour de l’hôtel, l’entretien s’arrêta là. La générale, elle, n’avait pas besoin de questionner son fils ; elle savait à quoi s’en tenir, elle aurait pu nommer l’objet de sa passion.

Inutile de demander si le jeune amoureux fut exact. Il comptait les heures, les minutes, les secondes. Il n’était point sans appréhension. L’excès de son bonheur et l’étrangeté même de l’invitation lui enlevaient, à mesure que son coupé approchait du boulevard Saint-Germain, toute sa confiance première.

La présidente avait bien choisi le moment. M. Tournays était à l’audience, qui devait se prolonger assez tard. Paule avait dû passer la journée chez la femme du procureur général dont les filles étaient ses plus intimes amies du couvent. La belle Huguette était seule.

Elle avait simulé une légère indisposition pour avoir un prétexte de recevoir le vicomte dans un boudoir attenant à sa chambre à coucher, et de se présenter devant lui dans un de ces négligés séduisants, provocateurs, qui excitent les désirs, troublent les sens et qui enflammeraient le pudique Joseph lui-même ou l’ascétique saint Antoine.

A demi étendue sur une chaise longue, avec une nonchalance et une langueur savamment étudiées, elle avait, à première vue, quelque chose de fascinateur. De voluptueuses effluves se dégageaient de toute sa personne et se confondaient avec les parfums enivrants dont l’atmosphère du boudoir était saturée.

Dès qu’elle eût tendu la main au vicomte, M. de Villerrain éprouva une sensation indéfinissable et dont il essayait vainement de se rendre compte. Il était tout bouleversé. Sans savoir pourquoi, l’innocent et naïf jeune homme rougit jusqu’au blanc des yeux.

– Vous êtes un peu souffrante, m’a-t-on dit, madame ? balbutia-t-il en cherchant à se donner une contenance et à triompher de sa gaucherie...

– Rassurez-vous, monsieur Julien ! répondit-elle, ce n’est pas bien grave...

– C’est la fatigue résultant de votre ravissante soirée, sans doute ?

– Oui. Et puis je suis agacée, énervée, ennuyée, attristée, nerveuse ! Je ne sais ce que j’ai...

Et se reprenant, et d’un ton de reproche :

– Ou plutôt, hélas, je le sais trop bien !.. Et vous devez le savoir aussi, vous, Julien. monsieur Julien ?...

– Vous êtes fâchée contre moi, madame ? reprit-il, s’enhardissant un peu...

– Peut-être...

– Et cependant, j’ai fait, vous me rendrez bien cette justice, des efforts surhumains pour renfermer au fond de mon cœur ce que...

– Ce que j’ai trop bien deviné !... Ne voyez-vous donc pas que c’est précisément cet excès de réserve...

– Qui vous inquiète sur mes intentions, madame ?

– Non ; je veux dire : qui m’irrite, qui me rend malade... Est-ce que c’est moi, monsieur, qui aurais dû en être réduite à vous demander cet entretien ?.

– Pardonnez-moi...je n’osais pas...

E ! le secoua tristement ses adorables épaules :

– Quand on aime, on ose ! murmura-t-elle d’une voix languissante...

III

UN CAS DE FORCE MAJEURE

– Quand on aime, reprit M^{me} Tournays, d'un accent exalté, on va droit au but, sans se préoccuper des obstacles, sans tenir compte d'aucune considération, d'aucun scrupule, d'aucune barrière !. Quand on aime, Julien, on ne fait pas languir la femme aimée ! On ne se consume pas bêtement en vains et impuissants soupirs !. Ah ! mon ami, vous n'êtes qu'un amoureux transi, qu'un *patito*, comme disent les Italiens !...

– Madame ! madame ! répliqua le vicomte, tout ahuri, tout décontenancé par cette incompréhensible sortie et par ces étranges reproches ; chère madame ! Vous voulez donc me rendre fou ?

– Pas d'amour, dans tous les cas !... puisque vous restez là comme une momie ! puisque vous avez d'aussi inexplicables patiences !

L'amour qui n'agit point est-ce un amour sincère ?

Et lui saisissant les deux mains qu'elle pressa dans les siennes :

– Ce n'est pourtant pas de l'eau qui coule dans vos veines, j'imagine ?

A vingt-deux ans on ne connaît pas encore toute l'étendue des impudeurs féminines ; on a d'inépuisables trésors de naïveté et d'aveuglement. Plus la belle présidente mettait d'audace et de clarté dans ses paroles, et moins il en saisissait le sens !

Il s'avouait bien qu'il avait peut-être poussé un peu loin la timidité ; mais sa réserve n'était-elle pas un devoir ? Une passion trop vite et trop impudemment exprimée ne l'eût-elle pas exposé à se faire chasser comme un malotru ?

Cependant, piqué au vif, froissé dans son amour-propre, il se rebiffa ; et rapprochant son fauteuil de la chaise longue de son interlocutrice :

– Permettez-moi de vous le dire, chère madame, je ne mérite pas vos railleries. Je suis loin d’être aussi froid que vous voulez bien le dire... C’est un volcan qui gronde dans ma poitrine...

– Un volcan bien avare de ses irrptions ! interrompit-elle en souriant.

– Qu’importe, s’il arrive une heure où la lave déchaînée renverse et engloutit tout sur son passage ?

Il s’était brusquement levé avec une agitation fébrile. Son sein se gonflait ; ses lèvres tremblaient ; des éclairs jaillissaient de ses yeux :

– Ah ! on verra bien si c’est de l’eau tiède qui coule dans mes veines !.

– A la bonne heure ! se dit avec joie la lascive Huguette. Le voilà qui s’échauffe, enfin !. Je croyais que je ne parviendrais pas à l’aiguillonner.

Et se levant à son tour et le contemplant avec admiration :

– Qu’il est beau ainsi ! pensa-t-elle... Quel feu dans ses regards ! Il est sublime !

Puis elle se laissa retomber mollement, en murmurant à demi-voix et comme tout alarmée :

– Julien ! Julien ! Vous me faites peur !

Contre son attente, le vicomte ne s’était pas encore précipité à ses genoux, ne l’enlaçait point de ses bras, ne l’étreignait point contre son cœur, malgré les feintes résistances comprises dans le programme ébauché par elle.

Sa peur n’avait aucune raison d’être : il ne dépassait pas les limites du plus profond respect :

– Ecoutez-moi, chère madame...

– Pourquoi ne m’appelle-t-il donc pas : *chère Huguette* ! se disait-elle... Toujours la même timidité !

– Ecoutez-moi, chère madame... Si vous saviez combien il m’en coûtait de refouler les sentiments qui débordaient en moi et quels efforts il m’a fallu pour les maîtriser, vous seriez moins cruelle ; vous n’auriez plus le courage de m’imputer à crime ce qui était la stricte obligation d’un galant homme !. Le jour où il m’a été donné de voir pour la première fois cet adorable visage, j’ai compris que je ne m’appartenais plus, que mon avenir, que mon bonheur, que mon existence étaient entre les mains d’une

femme... que je me trouvais à sa merci... et que si l'on me repoussait. j'en mourrais de douleur !...

– Oh ! tous les hommes disent la même chose ! et ils ne meurent jamais.

– Je serais mort, moi ; je vous le jure !. Et vous vous étonnez que j'aie tant tardé à me déclarer ?... Vous ne songez pas qu'un refus m'eût désespéré, brisé le cœur ! que le dédain ou l'indifférence m'eussent tué !. Ah ! certes, quand toutes nos pensées, toutes nos préoccupations, toute notre ambition se sont concentrées sur une femme, que nous ne voyons plus qu'elle au monde, et qu'un mot sorti de sa bouche peut nous ravir au septième ciel ou nous plonger dans l'enfer, vous ne comprenez pas que l'on doute de soi, que l'on tremble, que l'on hésite ; que l'on se dise avec angoisses : « M'aime-t-elle ? » et que l'on recule devant un aveu, devant une réponse qui peuvent être un arrêt de mort ?... Quoi ! vous ne comprenez pas cela ?

M^{me} Tournays buvait avidement ses paroles, le dévorait du regard, attendant toujours la conclusion, qui ne venait pas...

– Grand enfant ! s'écria-t-elle avec enthousiasme... Vous savez bien que vous êtes aimé ! Est-ce qu'un sourire, est-ce qu'un coup d'œil n'auraient pas dû suffire pour vous l'apprendre ?...

– Aimé ! je suis aimé ! dit-il avec une explosion d'ivresse, en portant les mains à ses tempes pour en comprimer les pulsations désordonnées. Aimé ! Ce n'est point une illusion ! Ce n'est point un rêve !... Et c'est vous-même qui me révélez un bonheur auquel je n'osais pas croire...

– Moi-même, mon ami, dit-elle avec une tendresse mêlée de surprise. Qui donc pourrait-ce être ? Il me fallait bien parler puisque vous vous obstinez à garder le silence !...

Il lui prit les mains qu'il baisa avec reconnaissance.

– Oh ! merci ! mille fois merci !... Aimé ! Je suis aimé de ma chère...

– De ta chère Huguette !. Oui ! je t'aime, mon Julien !. je t'aime ! je t'aime !.

Elle s'était jetée à son cou, qu'elle entourait de ses beaux bras demi-nus ; et sans lui laisser le temps de se reconnaître, de revenir de sa stupeur, elle le pressait contre son sein et collait ses lèvres aux siennes !.

M. de Villerrain était anéanti. La lumière se faisait dans son esprit. Le terrible malentendu se dissipait ; le voile qui couvrait sa vue se déchirait. Au lieu de l'amour de la fille, il ne possédait que les caresses odieuses de la mère !

Il les recevait machinalement... les subissait. L'énergie lui manquait pour protester et pour se défendre... Et puis, enfin, Julien n'était pas de marbre...

Les baisers de la voluptueuse femme lui brûlaient la peau, faisaient bouillir son sang...

Il n'était pas plus le maître de son sort qu'il ne l'était des ardeurs involontaires qui s'emparaient de lui.

Comment détromper M^{me} Tournays ? Comment lui infliger ce sanglant outrage, cette suprême humiliation, sans se fermer à tout jamais l'accès de cette maison, et sans perdre irrévocablement la ravissante enfant qu'il adorait ?...

De quelque manière qu'il envisageât la situation, elle lui paraissait sans autre issue possible qu'une navrante résignation ! Horrible dilemme ! Impitoyable alternative !

Mais s'il n'avait plus la liberté de son corps, son cœur et sa pensée restaient libres, et triomphaient des transports amoureux de cette bacchante affolée.

– Paule ! Paule ! Pardonne-moi ! se murmurait-il avec tristesse.

Deux heures plus tard, il sortait, honteux, la tête basse, hébété, de l'hôtel du boulevard Saint-Germain.

Il lui semblait que l'amant forcé de la mère n'oserait plus lever les yeux sur la fille.

IV

PAULE

Le vicomte, au lieu de monter dans sa voiture pour retourner chez lui, renvoya son cocher en le chargeant d'annoncer à M^{me} de Villerain qu'il ne rentrerait pas dîner à la maison. Il avait besoin d'air ; il voulait errer au hasard, se recueillir, reprendre possession de lui-même, avant de reparaître devant ses parents. Il craignait que son trouble et sa physionomie bouleversée ne révélassent sur-le-champ son aventure.

Certes, il ne ressemblait guère à un amant heureux revenant, triomphant, d'une bonne fortune ; il avait bien plutôt l'aspect d'un soupirant honteusement éconduit. A le voir pâle, défait, attristé, confus, le général n'eût pas été fier de son héritier à qui, la veille, au retour du bal, il promettait tant de conquêtes ! Il ne se fût guère douté que Julien venait de passer deux heures enivrantes dans les bras d'une des plus jolies femmes de Paris !

Il se mit à flâner mélancoliquement le long des quais. Il se sentait envahi par un sentiment indéfinissable. M^{me} Tournays, pour qui il éprouvait le matin encore une si respectueuse affection, lui faisait horreur. Le souvenir de ses baisers enflammés le poursuivait comme un remords.

– Je ne sais pourquoi, se disait-il... mais j'ai envie de pleurer ! Je me fais honte à moi-même... Et pourtant je ne suis pas coupable... Pouvais-je savoir... pouvais-je deviner que j'étais attiré dans un traquenard ?

Puis, se rappelant les péripéties de ce pénible quiproquo :

– C'est ma faute, aussi !. Est-ce que je n'aurais pas dû aborder, dès le début, l'objet de ma visite ? Fallait-il pour cela tant de périphrases et de précautions oratoires ? Ne suffisait-il pas de quatre mots pour lui ouvrir

mon âme, la tirer de son erreur ? « Madame ! j'adore votre fille, et j'ai l'honneur de vous demander sa main ! » Cette déclaration coupait court à tout malentendu...

Mais une réflexion s'imposait aussitôt à son esprit :

– Imbécile que je suis !. Puisqu'elle me favorise de son odieuse passion, ne l'aurais-je pas fait bondir de rage et de jalousie ? Prononcer le nom de sa fille, c'eût été me fermer à jamais les portes de l'hôtel et perdre tout espoir d'obtenir celle que j'aime !...

Cette hypothèse le fit frissonner :

– Renoncer à Paule !. Détruire moi-même le rêve que je caresse depuis trois mois !... M'interdire le bonheur de la voir, de lui parler, de hasarder l'aveu devant lequel j'ai eu la sottise de reculer jusqu'ici !... Non ! non ! Ce n'est pas possible ! Mieux vaut encore que les choses se soient passées ainsi !... Mme Tournays ignore tout, du moins ; elle ne peut rien soupçonner... Et quoi qu'il arrive, Paule sera ma femme ! Si elle m'aime, comme je le crois, comme j'en suis sûr, aucune puissance humaine ne sera capable de nous séparer... Je briserai le lien infâme dont la mère m'a enlacé par surprise. Paule ! Paule ! Tu m'appartiendras, je le jure !...

Pour chercher un dérivatif à son chagrin et tâcher de s'étourdir, d'oublier les embrassements d'Huguette, il revint au boulevard, emmena dîner au café Riche le premier ami qu'il rencontra, et passa le reste de la soirée à l'Opéra-Comique...

A minuit, avant de rentrer à la maison paternelle, Julien ne put résister au désir d'aller rôder au boulevard Saint-Germain, comme il l'avait fait plus d'une fois depuis quelque temps. Il lui était arrivé à plusieurs reprises de rester une heure entière caché dans l'embrasement d'une porte, les yeux fixés sur la fenêtre de la chambre de M^{lle} Tournays, dans l'espoir d'entrevoir de loin, à travers les rideaux, la silhouette de la jeune fille.

Cette nuit-là, et bien qu'il fût déjà une heure du matin, il y avait de la lumière et dans la chambre de Paule et dans celle de sa mère.

Il va sans dire que Julien, en jetant un coup d'œil à la fenêtre de cette dernière, ne fut pas sans éprouver un certain saisissement. Toute la scène de l'après-midi se représenta à sa mémoire et produisit en lui de multiples impressions, où dominait le dégoût.

Il tressaillit en songeant qu'en ce moment sans doute M^{me} Tournays était tout heureuse, toute frémissante du bonheur qu'elle lui avait arraché malgré lui et des ivresses nouvelles qu'elle se promettait pour l'avenir.

Il se trompait.

Soit qu'elle eût vaguement deviné que l'amant convoité, séduit et possédé par elle, ne s'était livré qu'à son corps défendant, soit pour toute autre cause qu'elle eût été fort en peine d'analyser et de définir, Huguette était en proie, depuis la veille, depuis que le vicomte avait quitté son boudoir, à une singulière agitation, à un malaise étrange.

Ce n'était pas à coup sûr le repentir d'avoir trompé son mari, pour qui, nous l'avons dit, elle n'était depuis vingt ans qu'une étrangère, et qui s'était habitué à cette situation et se consolait, avec des maîtresses, des rigueurs de sa femme légitime. – Pour le moment, M. le président entretenait une danseuse de l'Opéra. – Le nombre de ses adorateurs avait été si grand qu'elle aurait été incapable de l'établir d'une manière exacte.

Ce n'était pas davantage la crainte et le soupçon de la vérité. L'éventualité d'un mariage ultérieur de son amant avec sa propre fille, alors même qu'elle se fût dressée devant sa pensée, n'était pas faite pour l'alarmer outre mesure. Ses amours les plus ardentes n'avaient jamais été de longue durée ; son caprice une fois satisfait, elle se mettait en quête d'un autre adorateur et d'un autre idéal. Ce qui l'avait séduite chez M. de Villerrain, c'était son extrême jeunesse, non moins que sa mâle beauté. Quand elle serait fatiguée de lui – je ne dis pas rassasiée ! – elle ne se ferait aucun scrupule de le jeter dans les bras d'une autre, fût-ce dans ceux de son enfant.

Qui sait, d'ailleurs, comme elle était soucieuse de sa considération et de l'opinion du monde, qui sait si M^{lle} Tournays ne lui servirait pas de paravent, en expliquant les assiduités compromettantes de Julien, dans une maison où il y avait une fille à marier ?

Tandis que M. de Villerrain est en contemplation et en extase devant la fenêtre de sa bien-aimée, entrons, si vous le voulez bien, dans l'hôtel, et pénétrons furtivement dans la chambre de la jeune fille.

Elle était revenue fort tard de la fête tout intime qui avait eu lieu chez la femme du procureur général son père, qui s'était chargé de la ramener,

ayant reconduit d'abord sa maîtresse, après la représentation de l'Opéra.

Sa femme de chambre est en train de la déshabiller et de procéder à sa toilette de nuit. Paule est rêveuse, préoccupée.

– Comme mademoiselle est triste ce soir ! dit tout à coup la camériste. Est-ce que mademoiselle s'est ennuyée chez ces dames ?.

– Vous êtes folle, Marceline ! réplique d'un ton maussade M^{lle} Tournays.

– Le fait est pourtant qu'entre femmes, on ne s'amuse jamais beaucoup. Ce n'est pas comme à notre réception d'hier. Ah ! c'était splendide !. Et puis mademoiselle n'avait jamais été plus belle !.

– Vous trouvez, petite flatteuse ?

– Je ne dis que la vérité, mademoiselle le sait bien- Et puis, il y avait tant d'aimables jeunes gens. A propos ! Il est venu justement aujourd'hui un de ces messieurs.

– Ah ! dit-elle avec indifférence.

– Oui., M. le vicomte de Villerrain.

Paule fit un mouvement.

– Je savais bien que j'allais toucher la corde sensible ! se dit Marceline.

M^{lle} Tournays essaya de dissimuler son trouble ; mais sa rougeur subite et les palpitations de son sein la trahissaient avec une suffisante éloquence.

– Je m'en étais bien douté ! pensa la femme de chambre, mais je ne pensais pas qu'elle l'aimait autant que ça !... Oh ! c'est une toquade sérieuse !... Pauvres amoureux, ils m'intéressent ! C'est égal ! ma chère maîtresse, que j'aime tant, à qui je suis si dévouée, pourrait bien être plus ouverte avec moi et moins cachotière.

La jeune camériste était une belle brune de dix-sept ans à peine, grande et forte, et que l'on eût aisément supposée plus âgée que M^{lle} Paule. Avec ses yeux noirs ombragés de longs cils, sa physionomie intelligente et douce, la régularité de ses traits, la finesse de sa bouche, la grâce de sa personne, et une distinction qui faisait presque de l'humble fille du peuple l'égale de la riche héritière, Marceline était en réalité plus séduisante et plus admirable que la fille du président.

Et ce qui lui donnait un nouveau charme, c'est qu'elle ne s'en doutait pas, c'est qu'elle était aussi simple, aussi peu coquette qu'elle était jolie. Fille d'une veuve de l'un des fermiers de M. Tournays, entrée tout enfant

dans la maison, il lui semblait qu'elle était de la famille ; son dévouement était à toute épreuve, et elle se fût jetée au feu pour épargner un chagrin à M^{lle} Paule.

Aussi était-elle plus attristée que froissée de la réserve qu'elle gardait avec elle. Jusqu'alors, et surtout depuis que M^{lle} Tournays avait quitté les Oiseaux, elle avait été sa confidente.

C'était la première fois qu'on lui cachait quelque chose et que l'on paraissait se méfier d'elle ! Sans doute M^{lle} Paule n'était pas obligée d'ouvrir son âme à son inférieure, de lui révéler ses sentiments les plus intimes. Mais c'était de femme à femme, de jeune fille à jeune fille, et non de maîtresse bienveillante à domestique dévouée, qu'elle se croyait en droit d'attendre un peu plus d'expansion.

Marceline était blessée dans son affection autant que mortifiée dans son amour-propre. Son cœur se gonfla ; elle se mit à pleurer.

– Qu'as-tu donc, chère petite ? dit Paule avec inquiétude... Est-ce que toi aussi tu aurais des chagrins ?

– *Moi aussi !* Ah ! mademoiselle, vous voyez bien que je ne me suis pas trompée, et que vous n'avez plus confiance en moi, que vous ne m'aimez plus ?

– Je ne te comprends pas, mon enfant. Que t'ai-je fait ? Que t'ai-je dit ?

– Rien, mademoiselle ! Et c'est là justement ce qui me tourmente et ce qui cause mes angoisses !. Voyez-vous, mademoiselle Paule, je vous connais trop et je vous aime trop pour qu'il vous soit possible de me rien cacher.

– Est-ce que j'ai quelque chose à cacher, Marceline ? Savez-vous que vous êtes bien hardie, et que c'est un véritable interrogatoire que vous me faites subir ?...

– Que madoiselle me pardonne ! Je ne voulais pas l'offenser. Mais vous aurez beau dire, mademoiselle Paule, vous êtes très émue...

– Tu es folle ! Pourquoi serais-je émue ?

– Ne niez pas, chère et bonne maîtresse. Il m'a suffi tout à l'heure de prononcer un nom pour vous faire tressaillir...

Et constatant aussitôt l'effet que produisait cette simple allusion à M. de Villerain...

– Tenez ! voilà que vous tressaillez encore ! reprit-elle avec un sourire. Vous ne direz pas non, cette fois ?...

Paule rougit plus fort et s'embarrassa davantage. Elle ne savait quelle contenance tenir.

– Je n'ai ni à dire : non ! ni à dire : oui ! ce me semble, mademoiselle ! répliqua-t-elle d'un ton sévère. Est-ce que j'aurais, par hasard, des comptes à vous rendre ?

– Vous êtes fâchée, ma bonne, mon excellente maîtresse ? Non, vous n'avez pas de comptes à me rendre ! En revanche, moi, si pauvre fille, si humble servante que je sois – et peut-être même en raison de cette insignifiance – je pourrais, je crois, vous rendre... certains services...

Et elle ajouta avec une indifférence feinte :

– Vous ne voulez pas ? N'en parlons plus. Je n'ai qu'à me taire et à vous demander une fois de plus pardon de mon indiscretion !... Il se fait bien tard : si mademoiselle se mettait au lit ?... J'imagine que mademoiselle a besoin de repos ?

Une réaction se produisit aussitôt dans l'esprit de M^{lle} Tournays. Maintenant que sa femme de chambre devenait froide et silencieuse, elle éprouvait le besoin de la faire parler.

Son orgueil céda devant la curiosité. Elle se jeta au cou de la jeune paysanne, l'embrassa sur les deux joues,

– Marceline ! Tu me boudes ? dit-elle.

– Moi, mademoiselle ? Est-ce que j'ai l'habitude de bouder ?

– Tu es une excellente fille. J'ai tort, je l'avoue... Tu ne m'en veux plus, dis ?

– Vous en vouloir, moi ? Et pourquoi ?

– Allons ! Faisons la paix !... Tu sais, comme autrefois, quand nous étions toutes petites, que je t'avais maltraitée sans motif. tu sais bien que c'était toujours moi qui revenais la première, bien que je fusse l'aînée...

– Et bien que vous fussiez une belle et riche demoiselle, et moi une malheureuse orpheline. Oui, c'est vrai ! Et c'est probablement pour cela que je vous aime tant, et que ça me tracasse quand je vous vois des préoccupations et du chagrin !...

– Eh bien, c’est entendu ! Nous redevenons deux bonnes amies comme jadis, lorsque j’avais quatorze ans et toi onze ! Parle-moi. Raconte-moi.

– Que voulez-vous que je vous raconte, mademoiselle ? reprit la camériste d’un air malin ; et de quoi faut-il que je vous parle ?...

– De quoi ? tu le sais bien, méchante !

– Et de qui, n’est-ce pas ? De monsieur le vicomte de Villerain, parbleu !

– Soit ! Tu sais que je suis curieuse, que je veux tout savoir. Ainsi, me disais-tu, il est venu dans l’après-midi voir maman... et papa ?

– Votre papa, non ! M. le président était sorti après le déjeuner, pour aller à l’audience, où il y avait un procès intéressant, à ce qu’il paraît, puisqu’il n’est revenu qu’à plus de minuit et demi, en vous ramenant de chez ces dames.

– Cela importe peu. Enfin, qu’est-il venu faire ?

– Sa visite de digestion, probablement. Car M. le vicomte avec le général et la générale avaient dîné à la maison la semaine dernière.

– Était-ce bien là uniquement le but de sa visite ? Car enfin sa présence à notre réception d’hier était suffisante...

– Ah ! je ne sais pas, moi, mademoiselle ! Je n’étais pas présente à l’entretien qu’il a eu avec M^{me} votre mère.

– Et il est resté longtemps ?

– Oh ! oui, par exemple !... j’ai cru qu’il ne s’en irait pas. Il est bien resté deux grandes heures, peut-être davantage.

– Plus de deux grandes heures ! Qu’ont-ils pu se dire ? De quoi et de qui ont-ils pu parler tout ce temps-là ?

– De quoi ? Je m’en doute un peu. De qui ? J’en suis encore plus sûre. De vous, mademoiselle, je suppose, et de votre mariage...

– Marceline ! tu es un ange ! s’écria Paule en embrassant sa femme de chambre... Oh ! si tu savais... – Ma foi, je puis bien te l’avouer, maintenant... au point où en sont les choses ! – Si tu savais comme je l’aime !

– Oh ! comme il doit être heureux, monsieur le vicomte, de se savoir aimé d’une belle jeune fille comme vous !

– Mais il ne le sait pas, Marceline !

– Il ne le sait pas ? Oh ! ce n'est pas bien à vous, mademoiselle, de lui avoir déclaré le contraire de ce que vous pensiez !

– Hélas ! je n'ai rien eu à lui déclarer, puisqu'il ne m'a rien demandé.

– Comment ! Il ne vous a donc pas fait la cour ?

– Jamais ! Pas un mot ! Pas une syllabe ! Il n'osait pas ; il est si timide !. C'est égal, j'ai bien deviné qu'il est amoureux. Si tu avais vu comme il était ému en dansant avec moi, et quelle tendresse il y avait dans sa voix quand il m'adressait la parole la plus banale !...

– C'est drôle tout de même ! Dans notre monde à nous on n'y met pas tant de façons. Quand un garçon et une fille s'adorent, ils se le disent tout de suite.

– Es-ce que, par hasard, tu aurais déjà...

– Oh ! ce n'est pas pour moi que je parle ! reprit en riant la femme de chambre... Je ne suis pas si pressée.. Cela ne m'empêche pas de savoir de quelle manière les choses se passent... Enfin, M. Julien vous aime, vous l'aimez : et puisqu'il est venu voir votre mère et lui demander votre main, nous allons bientôt aller à la noce !... Vais-je être contente !...

Et Marceline se mit à sauter de joie...

– Ne te hâte donc pas tant... La chose n'est pas faite...

– Et pourquoi ?

– Si mes parents ne voulaient pas ? S'il y avait des obstacles ?... Si...

– Ne vous occupez pas des si et des *mais*, mademoiselle ! Quels obstacles ?

– Est-ce que je sais, moi !... J'ai parfois des craintes étranges et des tristesses inexplicables. Il y a des moments où j'ai envie de pleurer...

– N'est-il pas jeune comme vous ? N'est-il pas presque aussi riche que vous ? N'êtes-vous pas créés l'un pour l'autre ? Quel charmant couple vous ferez à vous deux ! Et comme vous serez belle dans votre toilette de mariée ! Je me réjouis d'avance de vous voir et d'aller à la messe !...

Paule était devenue pensive. Cette perspective souriante, que toute jeune fille entrevoit dans ses rêves avec tant d'ivresse, produisait en elle une vague inquiétude dont il lui aurait été bien difficile d'analyser les causes.

Pour l'homme, le mariage n'est qu'un incident – souvent même un accident – presque sans importance ; pour la femme, au contraire, c'est

l'événement capital, c'est le but de l'existence. Aussi la jeune fille la plus aimante et la plus aimée n'envisage-t-elle pas sans un certain tremblement involontaire le jour qui va la rendre femme, et décider, par l'échange d'un monosyllabe de trois lettres, du bonheur ou du malheur de toute sa vie.

Chez M^{lle} Paule de Tournays cette préoccupation prenait un caractère particulier et lui causait une anxiété bizarre.

Et pourtant Julien de Villerain réalisait bien l'idéal qu'elle s'était créé dans ses songes de pensionnaire des Oiseaux ; il lui apparaissait comme un être hors ligne, doué de toutes les perfections, de toutes les vertus, de toutes les qualités physiques, morales, intellectuelles !

– Je ne sais ce que j'ai ! dit-elle tout à coup... Oh ! qu'il fait chaud ici !... J'étouffe ; j'ai besoin d'air... Passe-moi mon peignoir, ma bonne Marceline, et ouvre un moment la fenêtre.

– Mademoiselle ferait peut-être mieux de se mettre au lit ? objecta la camériste. Il se fait tard ; voilà une heure et demie, ah ! si madame savait que vous n'êtes pas couchée...

– Maman ne s'inquiète guère de ce que je fais... Obéis-moi, je t'en prie.

– Puisque vous le voulez, mademoiselle !

Marceline ouvrit la fenêtre, se pencha sur le balcon et jeta machinalement un coup d'œil sur le boulevard désert.

Puis, tout à coup, elle jeta un petit cri étouffé :

– Mademoiselle ! Mademoiselle !... Oh ! par exemple, c'est trop fort ! Et je commence à croire que je suis folle...

– Qu'est-ce donc ? Qu'y-a-t-il ? dit Paule en s'approchant à son tour.

– Regardez... là-bas... En face de l'hôtel...

Et elle se murmura à elle-même :

– Ah ça ! elle devait se douter qu'il était là... Et c'est pour cela qu'elle m'a fait ouvrir la fenêtre...

– Ah ! mon Dieu ! s'écria M^{lle} Tournays avec une stupéfaction nullement jouée, et en se rejetant vivement en arrière, par un mouvement instinctif de pudeur alarmée.

– C'est lui ? C'est bien lui, n'est-ce pas ? Je ne m'étais point trompée... C'est bien M. le vicomte ?

– Oui, c’est bien Julien, répondit-elle toute tremblante, toute frémissante de plaisir. Alors même que mes yeux ne l’auraient pas reconnu, les battements de mon cœur m’auraient annoncé sa présence ! C’est pour cela que j’étais si émue tout à l’heure.

M. de Villerrain, en effet, en voyant s’ouvrir la fenêtre, s’était avancé de quelques pas. Il se trouvait non loin du bec de gaz, dont les rayons tombaient directement sur lui.

Il n’y avait pas d’erreur possible.

– Referme la fenêtre, mon enfant ! dit la fille du président.

Marceline ne se hâtait pas, elle semblait hésiter.

– Oh !! mademoiselle !... Le pauvre garçon !... il est là, en pleine nuit... Et ce n’est sans doute pas la première fois... Mettez-vous donc au balcon, ne fût-ce qu’une demi-minute... et sans avoir l’air de rien... Qu’il puisse vous entrevoir, au moins !... Il lui faut bien une récompense !...

Paule détacha d’un bouquet posé sur un guéridon une fleur, s’avança sur le balcon, fit mine d’examiner les étoiles, puis rentra brusquement ainsi que Marceline, et referma vivement la fenêtre.

Au même instant, Julien, qui n’avait rien perdu de ce manège, s’approchait et ramassait pieusement une rose tombée par mégarde, évidemment, la porta à ses lèvres, la couvrit de baisers.

Il y eut cette nuit-là, à Paris, deux personnes qui ne dormirent guère et à qui il fut impossible de fermer l’œil ! Et je ne sais quel mystérieux dialogue s’établit, à travers l’espace, entre M. le vicomte de Villerrain et M^{lle} Tournays :

– Je t’aime, mon Julien !

– Ma Paule, je t’adore !

Marceline, elle, n’eut point d’insomnie. Mais son sommeil fut traversé par une vision ravissante. Elle était à Sainte-Clotilde. L’église était pleine de beaux messieurs et de belles dames en grande toilette. De nombreux cierges flambaient sur l’autel. Les harmonies austères de l’orgue retentissaient sous la voûte. Puis, des deux jeunes gens qui jouaient le principal rôle dans la cérémonie, l’un passa au doigt de l’autre un anneau nuptial.

En historien fidèle, je dois avouer, non sans un vif regret, que dans son rêve l'excellente femme de chambre oubliait totalement la solennité civile qui avait précédé, à la mairie du septième arrondissement, les simagrées catholiques de Sainte-Clotilde. Pauvre fille ! ce n'était pas faute. Comme trop de femmes de toutes classes et de toutes conditions, encore imbues des superstitions du passé, elle ne voyait que dans la bénédiction nuptiale le seul mariage vraiment sérieux, et dans l'intervention du magistrat municipal, qu'un détail accessoire, qu'une sorte de hors-d'œuvre, qu'un lever de rideau. Et malheureusement j'ai peur qu'il n'en soit ainsi longtemps encore !

Le lendemain Paule était seule avec sa mère dans le salon. Elle se montrait plus joyeuse, plus animée, plus bavarde que de coutume. M^{me} Tournays, en revanche, restait silencieuse, distraite, préoccupée, et répondait à peine aux questions de sa fille.

– Dis donc, maman, lui demanda-t-elle tout à coup avec indifférence, tu as bien dû t'ennuyer hier, toute seule ?

– Moi ? non !...

– Alors tu as reçu des visites ?

– Oui... non ?... Je ne me rappelle plus au juste. Je crois, en effet, qu'il est venu quelqu'un.

Et une vive rougeur couvrit aussitôt ses joues.

V

EN PARTIE DOUBLE

– Oh ! si tu ne sais pas au juste, reprit la jeune fille, c'est que les visites que tu as pu recevoir n'avaient pas une grande importance.

Elle commençait à être inquiète, intriguée de l'attitude trop réservée de sa mère, et de l'embarras qui se trahissait dans sa physionomie.

– Est-ce qu'elle lui aurait refusé ma main ? se demandait-elle avec terreur... Ce serait affreux !... Pauvre garçon ! C'est peut-être pour cela qu'il est venu, cette nuit, errer sous mes fenêtres. Il était désolé... Pourvu qu'il ait bien trouvé la fleur que je lui ai jetée.

Il y eut un long silence.

La mère et la fille, également troublées, également gênées, se mirent à continuer, l'une son travail de tapisserie, l'autre sa lecture du roman nouveau, dont elle coupait distraitement les pages.

Paule reprit tout à coup, d'une voix câline :

– Dis donc, petite mère, serais-tu fâchée contre moi ? T'aurais-je déplu en quelque chose ?

– A moi ? Mais non. Pourquoi me dis-tu cela, Paule ?

– Tu ne me parles pas. Nous sommes là l'une auprès de l'autre comme deux étrangères...

– Ne vois-tu pas que je suis en train de lire ?

– Ce volume t'intéresse donc bien, que tu en viens à négliger, à oublier ta fille ?

– Petite folle ! Qu'est-ce que cela signifie ? Vous n'êtes pas habituée à me tenir un pareil langage, mademoiselle !... D'où vous vient tant de hardiesse, je vous prie ?

M^{lle} Tournays se jeta au cou de sa mère ; elle avait les larmes aux yeux. Au lieu des confidences qu'elle attendait et des projets de mariage qu'elle

espérait, on ne lui montrait qu'un visage sévère.

– Ne me gronde pas ainsi, maman ! Et surtout ne me dis pas : *vous* ! D'ordinaire tu ne cesses de me tutoyer que lorsque tu es mécontente de moi. Aurais-je fait quelque chose de mal ?

– C'est toujours très mal, Paule, d'interroger sa mère. Je n'ai pas, je suppose, de compte à te rendre.

– Des comptes ? Je ne t'ai pas demandé de comptes !... Voyons ! mère, embrasse-moi et ne me fais pas cette mine renfrognée...

La présidente devenait d'autant plus émue, d'autant plus pâle que son enfant était plus caressante. Elle eût donné tout au monde, pour que sa fille ne fût pas auprès d'elle en ce moment...

Elle commençait à soupçonner que les domestiques avaient pu lui apprendre la visite de M. de Villerrain. Ces femmes de chambre sont si bavardes !

Il était plus habile de ne plus faire de mystères et de prendre les devants. Elle tâcha d'affecter un calme et une assurance qu'elle était loin d'éprouver ; elle embrassa Paule avec tendresse :

– Pardonne-moi, mon enfant, ma distraction. Tu sais combien je t'aime...

– Si je le sais ! dit Paule en la pressant dans ses bras... Aussi, je sens une peine affreuse, dès que tu es sévère envers moi. J'ai peur d'avoir, à mon insu, démérité de ton affection.

– Non ! mignonne. Tu es la meilleure des filles !...

– Et toi, la meilleure des mères !... Il faut que je t'embrasse encore.

Elles restèrent quelques instants entrelacées ; puis Mme Tournays dit tout à coup, sans paraître attacher à ses paroles la moindre importance :

– A propos ! Ne me demandais-tu pas tout à l'heure si j'avais reçu des visites hier, pendant que tu étais chez ces dames ?

– Oui, et tu as répondu que tu ne t'en souvenais pas.

– Probablement que je pensais à autre chose et que je n'avais pas entendu ta question. Oui, en effet, il est venu quelqu'un.

– Une dame, sans doute ? dit avec calme la petite dissimulée.

– Une dame... pas précisément.

– Alors c'était un monsieur, je parie ? répliqua-t-elle en riant. Et qui, je te prie, maman ? Un jeune ou un vieux ?.

- Cela vous intéresse donc bien, curieuse ?
- Moi ? oh ! pas du tout. Qu'est-ce que cela peut me faire ?
- Aimerais-tu mieux que ce fût un vieux ?...
- Cela m'est égal, je t'assure.

Le carmin dont se couvrit subitement son visage démentait trop éloquemment ses paroles.

- Est-ce bien vrai ?

– Dame ! A moins qu'il ne vînt *pour moi*, je ne vois pas en quoi son âge peut me préoccuper...

Pour moi ! Ces deux monosyllabes produisirent sur la belle présidente une impression désagréable. Elle regardait Paule, et pour la première fois elle s'apercevait que ce n'était plus une enfant. Elle la trouvait si fraîche, si belle, qu'un sentiment involontaire de jalousie se glissa dans son cœur. Elle se dit que le moment approchait où ses charmes déjà mûrs seraient complètement éclipsés, où elle ne pourrait plus l'avoir auprès d'elle dans ses propres salons ou dans le monde, sans prêter à de fâcheuses comparaisons.

– Il faudra bien que je me décide à la marier ! pensa-t-elle, sans se rendre compte des mobiles égoïstes qu'éveillait en elle cette pensée.

Puis, abordant nettement la question et donnant à ses traits le plus de sérénité possible :

- Sais-tu bien, ma chérie, que tu n'es plus une petite fille ?

– J'ai vingt ans passés, mère. Tu ne me l'apprends pas, je m'en doutais un peu.

– Vingt ans !... C'est vrai ! nous autres mères, nous sommes portées à regarder toujours comme des bébés ceux que nous avons mis au monde. Vingt ans !...

Un nuage assombrit le front de M^{me} de Tournays. Mille réflexions confuses se pressaient dans son esprit.

Elle songeait, d'abord, qu'elle allait bientôt en avoir le double, qu'elle était sur son déclin ; elle songeait ensuite, malgré elle, et non sans amertume, non sans douleur, non sans remords, qu'à vingt ans, au lieu d'être, comme Paule, naïve, innocente, rieuse et pure, elle avait eu déjà d'horribles aventures, qu'elle avait été deux fois mère, qu'elle n'avait plus

rien à apprendre, que les passions les plus violentes, les plus honteuses n'avaient plus de secrets pour elle...

Oh ! comme elle eût voulu revenir en arrière, recommencer sa vie !

Mais il n'y fallait pas penser. Il n'y avait plus moyen de remonter ce courant redoutable qui l'avait entraînée de chute en chute, de catastrophe en catastrophe, de fautes en fautes, de crimes en crimes.

Chez les êtres les plus profondément viciés, il est des instants où le passé se dresse comme un châtiment ; où la femme la plus éhontée, la plus désespérément livrée au dévergondage des sens, jette avec effroi un regard sur son enfance, sur sa première jeunesse, sur ses années de candeur et de vertu ; où elle se dit en se contemplant dans sa fille :

« Et moi aussi, j'étais comme cela ! Je ne connaissais en ce monde que le bien, que l'honnête. Le mal n'existait pas. Qui m'eût dit alors que je deviendrais. ce que je suis devenue ? »

La femme dont les galanteries et les débordements n'avaient plus de limites s'effaça devant la mère, devant une mère épouvantée :

– Pourvu que Paule ne me ressemble pas ! se murmura-t-elle en gémissant. Pourvu que dans vingt ans d'ici, elle n'ait pas aussi à rougir ! Quelle ne soit pas poursuivie par des spectres importuns, par des souvenirs affreux !.

Elle saisit M^{lle} Tournays dans ses bras, la couvrit de baisers et n'essaya même pas de retenir les larmes qui la suffoquaient.

– Pourquoi pleures-tu, ma bonne mère ? Quels chagrins peux-tu avoir ? N'es-tu pas la plus heureuse des femmes ? Qui donc peut t'attendrir ainsi ?

– Rien, rien, mignonne !...

– Si tu n'avais rien, tu ne te désolerais pas ainsi ?.

– Eh bien ! oui je suis attendrie ! reprit la présidente... Je pense qu'il viendra une heure où un homme se placera entre toi et moi, où je ne serai plus ton unique affection... Tu es d'âge à te marier, Paule...

– Me marier, maman ! s'écria la douce enfant avec joie... Et c'est pour cela que tu pleures ?

Et prenant son courage à deux mains et regardant sa mère dans le blanc des yeux :

– Veux-tu que je te dise ?... Cette visite mystérieuse dont tu évitais de me parler, je parie que...

– Je paries quoi, petite sotte ?...

Paule hésita une minute, puis continua :

– Est-ce que quelqu'un... serait venu, hier, te demander ma main ?

– Me demander ta main ? répéta M^{me} de Tournays en frissonnant.

L'idée que Julien eût pu venir la veille dans une semblable intention la bouleversait.

Cependant sa fille lui tendait, à son insu et sans le vouloir, une perche qu'elle saisit avec empressement.

Que Paule sût ou ignorât la visite de M. de Villerrain, cela importait peu au fond. Mais elle lui avait fait promettre de revenir ce jour même et il fallait bien colorer d'un prétexte une pareille assiduité qui n'eût pas manqué de faire jaser les domestiques.

– Eh bien, maman, tu ne me réponds pas ? reprit la jeune fille d'un ton calme et en l'embrassant de nouveau. Serait-il venu quelqu'un me demander en mariage ? Voyons ! Dis-le moi.

– Est-tu donc si pressée de me quitter ? Cette pensée de mariage te préoccupe donc bien ?

– Je ne dis pas cela. C'est une pure affaire de curiosité, une simple supposition... D'abord, c'est toi la première qui as amené la conversation sur ce sujet. Je t'assure que je n'y songeais même pas.

Elle mentait, certes ! Mais en somme, le mensonge était des plus excusables.

– Tn as raison ! C'est vrai ! répondit la présidente, qui se sentit un peu rassurée par l'apparente sincérité de la jeune fille.

Après une minute d'hésitation, elle ajouta :

– Je vais être franche avec toi, Paule. Oui, en effet, on est venu, sinon te demander officiellement en mariage, du moins...

– Oh ! je vois bien que j'ai deviné juste, interrompit la charmante enfant, en frappant ses deux mains l'une contre l'autre...

– Laisse-moi donc achever. Sinon te demander officiellement en mariage, disais-je, du moins...

– Du moins pressentir tes sentiments et les miens, n'est-ce pas ?

– Tu me coupes toujours la parole !. Tu oublies, petite, que l’opinion et la volonté de M. le président comptent bien aussi pour quelque chose en pareille matière ?...

– La volonté de papa ?... Oh ! tu sais bien que papa fera tout ce que je voudrai...

– Mademoiselle !... Tout ce que vous voudrez !... Que signifie ?...

– A la condition que tu le veuilles aussi, petite mère !... Cela va de soi. En pourrait-il être autrement ? Puis-je avoir d’autres désirs que les tiens, d’autres volontés que les tiennes ?...

– A la bonne heure !. Je suis la seule maîtresse ici, en définitive.

Bien que M^{lle} Tournays, sortie du couvent depuis quelques mois à peine, n’eût jamais passé à la maison paternelle, depuis son enfance, que les deux mois de vacances, elle n’avait pu se faire illusion sur l’abîme d’indifférence, de froideur glaciale qui existait entre ses parents, en dépit des efforts tentés pour dissimuler quelque peu en sa présence ce divorce virtuel.

La veille, en voyant le procureur général, chez qui, comme je l’ai dit, elle avait passé la journée, embrasser sa femme à l’occasion de sa fête, ce petit détail de famille l’avait à la fois étonnée et attristée :

– Hélas ! s’était-elle dit, les larmes aux yeux : j’ai vingt ans, et depuis que je me connais, je n’ai jamais vu mon père embrasser une seule fois ma mère !... Pourquoi cela ?

Si elle aimait également l’un et l’autre, le président était pourtant l’objet de ses préférences ; il l’avait toujours plus gâtée que M^{me} Tournays. Et pourtant il était bien sec, bien dur pour tout le monde. Sa fille seule avait conquis sur lui quelque empire et elle se flattait de le mener par le bout du nez.

Le président de chambre à la cour d’appel de Paris n’aimait et n’avait jamais aimé ici-bas qu’une seule personne : sa Paule. Car on ne pouvait donner le nom d’amour au sentiment que lui inspiraient les maîtresses dont il payait si chèrement les faveurs vénales, avec un argent qui appartenait à sa femme.

– Avec tout cela, reprit M^{me} Tournays, tu ne m’as toujours pas demandé le nom de.

– Le nom du prétendant à ma main ? interrompit sans s’émouvoir la petite hypocrite. Tiens ! je n’y avais pas pensé ! Et puis cela m’est bien égal. pourvu que le nom ne soit pas trop désagréable, ni le monsieur trop laid... Est-ce qu’il est bien ?... Est-ce un joli garçon ?... A-t-il de l’esprit ? de la distinction ?...

– Et de la fortune ?

– Bah ! pour la fortune, c’est un point secondaire. Ne suis-je pas assez riche ? Ne m’a-t-on pas répété cent fois que j’aurais un million de dot ? Voyons, ma petite maman chérie, nommez-le moi donc !

– Essaie de deviner... Rappelle-toi les divers jeunes gens...

– Avec qui j’ai dansé avant-hier ?... Ma foi, j’ai eu tant de danseurs que...

– Tant mieux ! se dit à part elle la présidente. Elle n’a remarqué personne. Son cœur est libre encore... Il en sera d’autant plus facile de lui faire épouser n’importe qui.

Et répondant à haute voix :

– Mon enfant, dit-elle, le jeune homme dont j’ai reçu hier les confidences, porte un assez beau nom. Il est riche, il est titré...

– Titré ?... Est-ce que je serais sur le point de devenir marquise ?

– *Sur le point* ?... Tu vas bien vite en besogne, ma fille. Les choses ne sont pas aussi avancées que tu crois... Il s’agit de simples ouvertures. Cela demande réflexion. T’imagines-tu que je vais te jeter à la tête du premier venu ?

– Enfin, c’est peut-être bien le marquis de Smarves qui...

– Je ne t’ai pas dit qu’il fût question d’un marquis, ce me semble. Aurais-tu, par hasard, un certain faible pour M. de Smarves ?

– Il n’est pas mal du tout. Fort distingué, très aimable, bien de sa personne, spirituel...

En réalité elle trouvait le jeune marquis bête, laid, vulgaire, disgracieux. Mais elle était bien aise de donner le change et de ne livrer son secret qu’à bon escient...

– Ce n’est pas du tout le marquis de Smarves. Et je ne te féliciterais pas de ton goût...

– Tu es bien sévère pour lui, maman !... Enfin, qu’importe ! puisque ce n’est pas de lui que tu parles... Pourtant tu m’as dit que c’était un soupirant titré ?.

– Est-ce qu’il n’y en a pas d’autres que M. de Smarves ?

– Voyons ! Il faut que je passe en revue les divers invités aristocratiques, qui ont bien voulu, avant-hier, honorer tes salons de leur présence. Il y a d’abord M. le baron de...

– Je te préviens tout de suite que ce n’est pas un baron...

– Alors ce serait donc M...

Elle n’eut pas le temps d’achever. Un laquais venait d’entrer dans le salon :

– Madame, M. le vicomte de Villerrain demande si madame la présidente peut le recevoir ?

– Faites entrer ! répondit la mère de Paule en affectant un calme et une froideur qu’elle était loin d’éprouver...

– M. de Villerrain ? s’écria Paule, qui eut toutes les peines du monde à ne pas se trahir. Serait-ce par hasard...

– Précisément !... Surtout je te recommande la plus extrême réserve... Tu es censée ne rien savoir... Je crains bien qu’il ne puisse te convenir.

– Il paraît pourtant bien doux, bien gentil, répliqua Paule avec un médiocre enthousiasme.

– J’ai peur qu’il ne soit pas franc, ouvert. Et puis j’ai sur lui des renseignements peu satisfaisants... On m’a dit qu’il avait une liaison... Enfin, nous verrons, nous examinerons... Je l’étudierai. Rien ne presse, n’est-ce pas ?... Je veux bien l’autoriser à venir nous voir quelquefois.. Le temps est un grand maître...

Au même instant, Julien fut introduit dans le salon. M^{me} Tournays ne parvenait que difficilement à dominer son émotion.

– Madame !... Mademoiselle ! murmura Julien en s’inclinant profondément.

– C’est bien aimable à vous, monsieur le vicomte, d’être venu nous voir.

Toutes les couleurs de l’arc-en-ciel se succédèrent presque instantanément sur les joues de M^{lle} Tournays. Son sein bondissait sous son corset...

Elle venait d'apercevoir à la boutonnière du vicomte une fleur, une rose : celle qu'elle lui avait jetée de son balcon, la nuit précédente.

Cette simple fleur en disait à elle seule plus long que les phrases les plus éloquentes et les serments les plus chaleureux.

Entre Paule et Julien toutes les hésitations et tous les doutes étaient désormais dissipés. Ils étaient bien sûrs de leur mutuel amour. Il y avait entre eux un secret, un mystère, qu'il leur était permis de dissimuler à tous les yeux.

Devant la présidente ils avaient le droit de se regarder avec la plus entière indifférence, d'affecter à l'égard l'un de l'autre une froideur complète. Leurs lèvres pouvaient mentir, puisque leurs cœurs s'étaient compris !

Une fois passé le premier moment de douce surprise, Paule avait repris son sang-froid. Fort heureusement sa mère était elle-même trop troublée pour avoir remarqué son agitation. Après l'échange des politesses d'usage elle avait bien vite trouvé un prétexte pour quitter le salon. Julien, de son côté, semblait n'avoir d'yeux et d'oreilles que pour Mme Tournays et ne faisait aucune attention à la jeune fille.

Il ne parut même pas s'apercevoir qu'elle n'était plus auprès d'eux.

On ne saurait croire à quels prodiges de dissimulation savent arriver les natures les plus honnêtes et les plus franches, quand un grave intérêt le leur commande !

Dès qu'elle fut sortie, M^{me} Tournays alla s'assurer que les double portes étaient bien fermées, que ni sa fille ni les domestiques n'étaient aux écoutes. Puis elle revint vers lui, se jeta à son cou, le pressa silencieusement contre son sein, colla sa bouche à la sienne.

Le vicomte se laissait faire. Il avait pris son parti. Si répugnante que fût pour lui la fourberie, il s'était résigné à tout subir, à tout accepter. Est-ce que son bonheur n'était pas à ce prix ? Est-ce qu'au moindre soupçon conçu par Huguette, Paule ne lui serait pas à tout jamais arrachée ?

Lui qui était la loyauté même, il sentait le besoin de ruser, de tromper, et, ma foi, pour son coup d'essai, il réussit à merveille.

– Julien ! mon Julien ! Comme je suis heureuse de te revoir ! Avec quelle impatience je t'attendais !... Qu'il me tardait de te presser de nouveau dans mes bras !

– Et à moi donc ! répondit-il effrontément en l’embrassant avec une ardeur factice...

Il était tout stupéfait lui-même de s’habituer si vite à l’hypocrisie !

– Depuis hier, vois-tu, mon bien-aimé, je suis en feu ; ma raison déménage, mes sens sont enflammés d’inextinguibles désirs... Les trop courts instants pendant lesquels ma poitrine haletante a pu sentir l’enivrant contact de la tienne, loin de me rassasier, n’ont réussi qu’à surexciter davantage mon imagination !... Je frémis en songeant qu’aujourd’hui je suis obligée de me contraindre, d’étouffer mes soupirs... Jamais je ne fus plus altérée de voluptés et pourtant il ne m’est pas possible d’être à toi, de m’abandonner aux transports qui resteront comme le plus doux souvenir de mon existence !... Est-ce que tu ne souffres pas, toi, de ne pouvoir, comme hier, m’enlacer, m’étreindre, me dévorer de tes caresses, me manger de tes baisers ?...

– Oh ! si ! ma chérie ! répliqua-t-il avec une exaltation de commande.

– Pourquoi ne sommes-nous pas libres ? Je voudrais être à toi à chaque instant du jour et de la nuit !... Le supplice de Tantale n’était rien auprès des tortures que je ressens en ce moment !... J’ai faim de toi, mon Julien !. Et, malheureuse que je suis, je dois me consumer vainement à petit feu !... Ces tortures sont intolérables. Est-ce que tu les tolères, toi ?...

– Hélas ! il le faut bien !... Nous ne sommes pas seuls... A chaque instant on peut venir M^{lle} Paule pourrait rentrer...

Julien était effrayé... Les yeux languissants et brûlants à la fois de l’hystérique présidente, son sein gonflé, sa bouche frémissante, son haleine lascive, lui causaient d’étranges terreurs.

A cette heure-là Huguette était tentée de maudire sa fille, et de se maudire elle-même de n’avoir pas gardé l’entière liberté de ses passions inassouvies...

Ce n’était pas dans son salon qu’elle eût voulu recevoir son amant ! Et si Paule n’eût pas été là, elle se fût peu soucieuse des commérages de ses gens... La crainte de son mari ne l’eût pas retenue...

Elle se contint pourtant et reprit un peu de calme.

– Cela ne peut plus durer ainsi, s’écria-t-elle tout à coup. J’en suis à me reprocher de t’avoir prié de venir ! Eh bien, non ! J’ai du moins la joie de te

contempler, de t'admirer, de rester en extase devant celui que j'aime, que j'ai possédé hier, et qui est à moi pour la vie. car tu m'appartiens pour toujours, n'est-ce pas ?

– Pourrais-tu en douter ? balbutia-t-il, non sans quelque embarras et en rougissant de honte.

– Pour toujours !. Dis-le moi encore ! Répète-le moi encore ! Tu n'aimeras jamais que moi ?... C'est bien vrai ? Tu me le jures ?. Si tu m'étais infidèle, vois-tu, Julien ; si tu venais à jeter un seul regard sur une autre femme ; si je remarquais en toi la moindre froideur. Oh ! je te tuerais ! Je t'assure que je te tuerais. Mais tu ne le feras pas...

Et avisant la fleur qu'il portait à sa boutonnière !

– Tiens ! donne-moi cette rose... Il suffit que tu l'aies porté quelques instants pour qu'elle me devienne chère et précieuse... Je la porterai à mes lèvres quand tu ne seras pas là... J'aurai du moins quelque chose de toi...

Elle portait la main à sa boutonnière. Il frissonna, fit, malgré lui, un pas en arrière...

– Tu me refuses ? dit-elle avec surprise et en faisant un nouvel effort pour lui arracher la fleur.

– Non ! non ! dit-il vivement, avec une sorte d'épouvante... Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! Laissez-la moi...

– *Laissez-la moi !...* Pourquoi ce langage ?...

– Laisse-là moi ! voulais-je dire. Je ne puis pas te donner cette rose...

– Tu ne peux pas ? Raison de plus pour que je l'exige !. C'est donc une femme qui te l'a donnée ? Une rivale ? Tu m'appartiens depuis vingt-quatre heures à peine, et déjà tu me trompes ?. Donne-la moi, donne-la moi. Je la veux à tout prix !... je te la prendrais plutôt de force...

La situation devenait critique... Julien eut une inspiration lumineuse et trouva subitement un mensonge de nature à le sauver...

– Vous êtes décidément folle ! dit-il avec sang-froid. Si cette fleur avait une origine suspecte, est-ce que je l'aurais gardée sur moi en venant ici ?.

– Eh bien, alors, si elle t'est indifférente, pourquoi me la refuses-tu ? Si elle ne vient pas d'une femme...

– Pardon ! elle vient justement d'une femme ! répliqua-t-il en souriant.

Elle allait bondir de rage et de jalousie...

– Laisse-moi donc achever... Il suffira d'un mot pour te rassurer...
– Cette femme ? Quelle est cette femme ? Je veux le savoir...
– Est-ce que je refuse de vous le dire, madame, dit-il d'un ton blessé. La femme qui a posé cette rose à ma boutonnière, tout à l'heure, c'est...

Il s'arrêta.

– C'est, dis-tu ?...

– C'est ma mère, vilaine jalouse !... Voulez-vous qu'en rentrant et si, par hasard, elle me demande ce que j'en ai fait, voulez-vous que je lui dise : « C'est M^{me} Tournays qui me l'a prise ? » Le voulez-vous ?

Huguette, confuse, courba la tête :

– J'ai tort, je suis insensée. Je demande grâce pour cet accès de jalousie. Je sais bien que tu m'aimes, que tu n'aimeras jamais que ton Huguette !

Et lui saisissant la tête entre ses deux mains, elle le couvrit de baisers.

Cependant la visite ne pouvait se prolonger indéfiniment. Tranquille et rassérénée, M^{me} Tournays songea aux moyens pratiques de voir le plus souvent possible son jeune amant, sans prêter le flanc à de fâcheux commentaires.

Il fut convenu qu'il louerait quelque part et meublerait un petit nid bien simple et bien coquet, où ils pourraient se réunir sans danger.

– J'ai déjà pensé à cela, dit Julien ; et avant de venir ici, j'ai à peu près définitivement arrêté, rue de Verneuil, un entresol qui fera parfaitement notre affaire.

– Tu es un ange, Julien ! dit-elle avec joie...

Au même instant Paule rentrait dans le salon.

M. de Villerain s'était déjà levé et se préparait à prendre congé. Une vive émotion se peignit sur sa physionomie dès qu'il aperçut M^{lle} Tournays.

– Tu reviens à propos, ma chère enfant, s'empressa de dire la présidente ; j'allais t'envoyer chercher ; M. le vicomte désirait te présenter ses hommages avant de se retirer.

Paule tendit la main au jeune homme avec un sourire gracieux et poli, mais froid, qui ne trahissait en rien ses sentiments intimes.

Elle faisait décidément de grands progrès dans l'art de dissimuler ; la nécessité la rendait prudente et maîtresse d'elle-même.

– Monsieur le vicomte, reprit M^{me} Tournays, je vous répète ce que je vous disais tout à l’heure : vous serez toujours le bienvenu ici. M. le président et moi nous serons toujours heureux de vous recevoir. Vous pouvez vous considérer comme un ami de la maison.

– Vous me comblez, madame, et je vous suis on ne peut plus reconnaissant de votre bienveillance !

Il salua de nouveau et profondément les deux dames et sortit du salon.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu’il trouva vide l’antichambre où il y avait, à son arrivée, trois ou quatre laquais. Personne pour l’aider à passer les manches de son pardessus ; aussi cette opération si simple exigea-t-elle plus de temps qu’elle n’en demande d’ordinaire. On eût dit qu’il lui en coûtait de quitter le vestibule.

Puis, tout à coup, il vit sortir d’une petite porte qui communiquait avec l’escalier de service, la jolie figure de la femme de chambre de mademoiselle. Était-ce bien le hasard seul qui l’amenait juste à point dans l’antichambre, ou ce hasard avait-il été aidé par quelqu’un ? Je ne sais.

Toujours est-il que Julien saisit au passage l’occasion et la charmante camériste, et, sans dire un mot, glissa rapidement dans la main de la jeune fille un billet et une pièce d’or.

Marceline, sans paraître excessivement étonnée, fourra brusquement le papier dans la poche de son tablier et rendit le louis au vicomte en faisant de la tête un geste négatif si déterminé que Julien n’osa pas insister, et la belle enfant s’esquiva précipitamment.

Il comprit aussitôt qu’il n’avait pas besoin de recourir à la corruption, de gagner les complaisances vénales d’une domestique, et que son dévouement désintéressé lui était acquis.

Cette scène muette lui en apprenait beaucoup sur les sentiments de Paule à son égard ; il devina qu’il n’y avait rien de fortuit dans cette rencontre.

M. de Villerain ne se trompait pas dans ses conjectures. C’était M^{lle} Tournays qui, sous divers prétextes, avait imaginé d’éloigner tous les valets de l’antichambre et de placer sa fidèle Marceline sur le passage du visiteur.

– Elle m’aime ! Elle m’aime ! pensa-t-il avec joie, en franchissant la grille de l’hôtel. Cette nuit, j’hésitais encore à le croire ; tout à l’heure

quand nous nous sommes trouvés en présence, je me sentais déjà rassuré. Maintenant, j'ai une certitude ! Elle m'aime ! elle m'aime !

Paule et sa mère restèrent quelques instants silencieuses. Ni l'une ni l'autre n'osait engager la conversation ; la première ne se décidait pas plus à questionner que la seconde à faire connaître spontanément à sa fille les détails d'une entrevue où elle était si directement intéressée.

Elles tenaient toutes les deux à jouer serré et à ne pas se découvrir et se livrer.

– Eh bien, ma chère enfant, dit tout à coup la présidente, tu ne me demandes même pas ce que m'a dit le vicomte et ce que je lui ai répondu ? Car enfin, c'est de toi qu'il s'agissait. Tu n'es vraiment pas curieuse ! Est-ce que cela ne t'intéresse pas ?

– Oh ! si peu !... si peu, chère mère !... C'est égal, voyons ! causons-en si tu le veux bien...

– Alors, tu ne tiens pas beaucoup à devenir vicomtesse de Villerrain...

– Je te ferai observer que je n'ai rien dit de pareil...

– Est-ce qu'il te plairait ?...

– Je ne sais pas, moi !... Je ne le connais guère... Il n'est pas mal, en somme.

– Mais enfin, il t'est complètement indifférent ?

– Il en sera comme il te plaira, maman. Je n'ai pas tant de hâte de me marier... Mais si tu lui accordais ma main, je le prendrais aussi bien qu'un autre. Il est donc bien amoureux de moi, ce vicomte, puisqu'il vient deux jours de suite ?...

– Très amoureux, je ne pense pas. J'imagine que ce sont ses parents qui lui ont mis cette idée en tête, dans l'espoir de briser, d'après ce que je suppose, une liaison qui leur déplait. Aussi lui ai-je répondu d'une manière assez évasive. Je lui ai dit que tu étais bien jeune encore, et qu'il était relativement plus jeune que toi... Il n'a que vingt-deux ans. Bref, je ne l'ai ni encouragé ni découragé. Nous verrons plus tard. quand nous aurons pu mieux le connaître et l'apprécier...

Paule avait été mordue au cœur en entendant parler d'une maîtresse. La jalousie la dévorait. Elle n'admettait pas de partage. Ce n'était pas un mariage de raison et de convenance qu'elle voulait faire. Elle n'écoutait pas

sans défiance les paroles de sa mère. A coup sûr, Julien n'aimait qu'elle, et d'un amour exclusif. On le calomniait peut-être au profit d'un autre qu'on voulait lui imposer pour mari...

– Tu as bien fait, chère mère, reprit-elle en comprimant les palpitations de son sein je ne suis pas pressée...

M^{me} Tournays l'embrassa avec une satisfaction visible. Elle voulait bien que sa fille lui servît de paravent à la condition qu'elle n'en vînt pas à s'amouracher du jeune homme. Cette froideur et ce calme absolu dissipaient toutes ses craintes. Elle était tranquille. Le prétendant ne troublerait pas sa jeune tête et ne ferait pas de ravages dans son imagination. C'était précisément ce qu'il lui fallait.

Une visite vint fort à propos pour interrompre un entretien qui était également pénible aux deux femmes. On ne peut mentir et dissimuler longtemps sans risquer de se compromettre et de se trahir.

Paule, du reste, avait hâte de savoir si sa camériste avait vu Julien, s'il lui avait parlé. Le langage muet si éloquent de la rose arborée à sa boutonnière appelait quelque chose de plus hardi et de plus décisif.

Dès qu'elle fut retirée dans sa chambre, elle sonna Marceline qui était elle-même impatiente de remplir sa commission et de remettre son message.

– Eh bien ! Marceline, fit-elle anxieusement, y a-t-il du nouveau ? T'a-t-il parlé ?

La jeune domestique prit un petit air mutin et mystérieux et se contenta de sourire avec malice.

– Ne me fais pas languir, mon enfant ! Je vois bien à l'expression de ton visage que mon plan a réussi. Voyons, que t'a-t-il dit ?

– Ce qu'il m'a dit, chère maîtresse ? Pas un traître mot ! Ni lui ni moi n'avons ouvert la bouche. J'avais trop peur, pour ma part qu'on ne nous entendît.

– Allons, je ne suis pas plus avancée qu'auparavant ?

Marceline, la main dans la poche, semblait jouer avec quelque chose, et avait bien envie de prolonger les angoisses de sa maîtresse.

– Non ! il ne m'a parlé, mademoiselle, mais, en revanche.

– Mais en revanche ?... Oh ! tu me fais mourir !

– En revanche, il a écrit !... Tenez !

Et elle lui mit dans la main la bienheureuse lettre dont Paule rompit en tremblant le cachet.

– C’est mal ce que je fais là, n’est-ce pas ?

– Au contraire, mademoiselle ! C’est très bien ! très bien ! Mais lisez donc plus vite que ça !. A votre place, ce n’est pas moi qui hésiterais ainsi !

Paule lut la lettre, la relut à plusieurs reprises, la dévora des lèvres aussi bien que des yeux.

– Oh ! comme ça doit être intéressant, ce chiffon de papier ! fit observer timidement sa confidente, qui n’osait avouer l’envie démesurée qu’elle éprouvait d’en connaître le contenu...

– Petite curieuse, tiens ! regarde ! tu vois bien que je ne m’étais pas trompée...

Elle lui passa le billet, et Marceline se mit à lire à demi-voix :

« Est-ce au hasard, mademoiselle, est-ce à un accident que je dois la fleur tombée, cette nuit, de votre balcon ?

S’est-elle fortuitement, involontairement échappée de votre main ? Ou bien avez-vous reconnu, deviné celui qui ne voit plus que vous au monde, dont vous êtes devenue la seule pensée, l’unique préoccupation ? Avez-vous daigné lui envoyer un témoignage de sympathique commisération, lui jeter cette rose comme un encouragement et un espoir ?

Si je n’écoutais que les battements désordonnés de mon cœur, que l’émotion et le bonheur dont j’ai été saisi en me précipitant sur cette rose qui avait touché votre corsage et qui portait avec elle le parfum de votre personne, c’est à cette dernière hypothèse que je m’arrêterais.

N’aviez-vous pas lu déjà sur mon visage ce qui se passait en moi ? Ce que ma bouche n’avait pas osé vous dire, mes yeux ne vous l’avaient-ils pas assez clairement exprimé ?

Non ! Je ne suis pas victime d’une illusion. Vous savez que je vous aime, Paule ! Et vous avez été touchée de ma muette et timide adoration. Laissez-moi vous dire, du fond de l’âme : merci ! merci !

Demain tous mes doutes seront levés. Cette fleur que, quoi qu’il arrive, je garderai toute ma vie, vous l’apercevrez à ma boutonnière ; et je saurai bien découvrir dans vos regards si je suis le plus infortuné ou le plus heureux des hommes.

Mais, je ne sais pourquoi, je suis dès à présent rassuré. Une voix intérieure, une voix secrète me crie que nous sommes unis à jamais par un lien mystérieux ! Quelque chose me dit que vous me rendrez amour pour amour, tendresse pour tendresse, et que bientôt je pourrai vous appeler ma femme !

Ces lignes parviendront-elles jusqu'à vous ? Une occasion et un moyen me seront-ils donnés de vous les remettre ? Si oui, ce sera une preuve décisive que nos cœurs se sont silencieusement entendus et compris ; et qu'en dépit de tous les obstacles, nous nous appartiendrons l'un à l'autre et que rien désormais ne pourra nous séparer.

Car, hélas, je ne dois pas vous le dissimuler, il y a des obstacles ; et c'est pourquoi je suis obligé de cacher à tout le monde, aux miens comme aux vôtres, la passion que vous m'avez inspirée.

Ayez foi en moi, Paule, comme j'ai foi en vous !

« Vous êtes, je vous le jure, mon premier comme vous serez mon dernier amour.

JULIEN »

– Oh ! comme c'est gentil !... Et comme on voit bien que le pauvre garçon vous adore, mademoiselle ! dit la camériste, en lui rendant la lettre.

– Mais de quels obstacles parle-t-il, Marceline ?

– Je ne sais pas, moi ! Peut-être craint-il que vos parents n'aient d'autres projets sur vous ?.

– Tu as raison : je crois que maman ne l'aime pas. Elle m'a dit du mal de M. de Villerrain ; elle prétend que je lui suis indifférente...

– Oh ! si on peut dire ! On voit bien que madame n'a pas vu M. le vicomte, cette nuit, se morfondre sous vos fenêtres ! On voit bien qu'elle n'a pas lu ce billet !...

– Et il ne faut pas qu'elle le lise, entends-tu bien ?.. ni qu'elle puisse soupçonner qu'il m'a écrit !.

– Que mademoiselle se fie à moi ! Je suis plus jeune que mademoiselle, mais je devine bien des choses que...

Elle n'acheva pas.

– Que. voulais-tu dire ?

– Que je dois garder pour moi... Ce qui est sûr, c'est que M. Julien vous aime, c'est que vous l'aimez, c'est que vous êtes nés l'un pour l'autre, comme on dit, et que, si cela ne dépend que de moi, vous vous marierez !

– Des obstacles ! murmurait M^{lle} Tournays toute pensive ; il y a des obstacles ! Ah ! mon Dieu, daignez les écarter... Il me semble que Julien me devient plus cher encore, que je l'aime davantage ! N'est-ce pas, Marceline, que le ciel ne voudra pas m'accabler de chagrin et qu'il me donnera pour mari le seul homme que.

– Ma bonne maîtresse, interrompit Marceline en secouant la tête, j'ignore si le bon Dieu se mêle de ces choses-là. M'est avis qu'à votre place, je compterais d'abord sur moi-même, sur l'amour de M. le vicomte. et sur le dévouement de votre fidèle servante, qui ne vous fera pas défaut !

VI

LE CONCIERGE OBLIGATOIRE

Le général comte de Villerrain habitait, au n^o 58 du boulevard Malesherbes, un hôtel qui lui appartenait et dont il n'occupait que le premier étage. Le reste était loué à divers locataires.

A l'heure même où Julien se trouvait au boulevard Saint-Germain, chez les dames Tournays, son père assistait à une séance du conseil supérieur de

la guerre, dont il était membre.

La comtesse était seule à la maison.

Un valet de pied vint lui annoncer tout à coup qu'un individu de mise et de manières assez vulgaires demandait à lui parler, et que, sur sa réponse que madame était sortie, il avait insisté et s'était montré résolu à attendre le retour de la générale.

– Et le nom de cet homme ? demanda M^{me} de Villerrain.

– Il n'a pas voulu me le dire. Il a ajouté que M^{me} la comtesse ne le connaissait pas ou du moins ne se souviendrait pas de lui.

– Et vous n'avez pas jeté cet individu à la porte ?

– J'ai essayé de l'éconduire ; mais il n'y a pas eu moyen. Il s'est assis dans l'antichambre, en me disant : « J'ai besoin, absolument besoin de voir votre maîtresse Puisqu'elle est sortie, je l'attendrai ; elle finira bien par rentrer. »

– Vous faites mal votre service, Pierre ! reprit-elle sévèrement. Vous savez bien que je ne reçois pas des gens qui me sont inconnus et qui refusent de dire leur nom. C'est un mendiant, sans doute, ou pis encore !

– Que madame la comtesse me pardonne ; ce n'est pas un mendiant, bien qu'il soit pauvrement vêtu... Un mendiant ne s'assied pas aussi effrontément dans l'antichambre.

– C'est un voleur, alors. Quelle mine a-t-il ?

– Il a les allures et le langage d'un paysan... d'un paysan endimanché...

– Et c'est pour cela que vous me dérangez ?... Vous êtes fou, Pierre. Laissez-moi tranquille. Chassez cet homme, et que cela finisse !

Le laquais sortit du salon... Mais presque aussitôt on entendit le bruit d'une altercation assez violente. Les autres domestiques étaient sortis, et Pierre ne se sentait probablement pas de taille à expulser l'intrus qui était un grand et solide gaillard, de quarante et quelques années. Il revint tout effaré.

– Madame la comtesse ! dit-il d'un ton piteux... Je vais être obligé d'aller chercher les sergents de ville... Ce paysan fait du scandale, déclare qu'il ne s'en ira pas, que lorsque madame la comtesse l'aura vu, elle se gardera bien de le chasser... Je lui ai demandé de nouveau son nom ; il m'a dit s'appeler *Boit-sans-soif*... Et le fait est qu'il m'a tout l'air d'un ivrogne.

ou d'un malfaiteur, ou de tous les deux à la fois Je n'ai pas cru devoir appeler la police sans prévenir auparavant madame la comtesse.

M^{me} de Villerrain était inquiète et toute troublée. Son visage s'était couvert d'une vive rougeur. Était-ce quelque parent éloigné – on n'a point oublié que la générale était d'une naissance obscure – qui venait se rappeler malencontreusement au souvenir de l'ancienne modiste, devenue grande dame ?

Elle ne savait au juste. Mais le plus sage était encore de le recevoir et de s'en débarrasser.

– C'est peut-être un de mes anciens fermiers, dit-elle... Dans tous les cas, introduisez ce pauvre diable... Il vient pour me demander un service. Je suis dame de charité de la paroisse Saint-Augustin ; je n'ai pas le droit de repousser les malheureux. A tout hasard, introduisez-le.

L'inconnu entra dans le salon en faisant force salutations et ne sachant trop quelle contenance tenir.

– Je savais bien, moi, que madame la générale me recevrait ! dit-il d'un ton narquois au domestique.

La comtesse de Villerrain tressaillit.

Sur un signe de sa maîtresse le laquais s'était retiré, fort intrigué de l'aventure, et ne comprenant guère que la comtesse eût consenti à recevoir ce manant.

– Après tout c'est son affaire, se dit-il ; cela ne me regarde pas. Si elle veut s'en débarrasser elle n'aura qu'à me sonner.

Qui êtes-vous mon brave homme ? Et que voulez-vous ?

– Qui j'suis ? Eh ! pardine ! madame la comtesse le sait bien ! répondit le paysan d'un air sournois.

– Mais je ne vous connais pas ! je ne vous ai jamais vu.

– Oh ! si on peut dire ! J'ai donc bien vieilli depuis cinq ans ? Car il y a cinq ans que je suis venu vous voir pour la dernière fois... Je n'ai pas eu plus de chance qu'auparavant depuis ce temps-là... C'est encore le pauvre *Boit-sans-soif* qui vient se recommander à vos bontés. Vous savez ben que depuis plus de vingt ans, on ne m'appelle plus autrement, et que j'en ai presque oublié mon nom de famille. Enfin, c'est pas gênant

– Je ne sais ce que vous voulez dire ! reprit Mme de Villerrain avec une affectation d’assurance que démentaient son trouble et son agitation...

– Là, ben vrai ? fit-il d’un ton goguenard, vous ne vous rappelez pas de moi... ren *en tout* ?... Bah ! vous m’avez dit la même chose la dernière fois... sans compter les autres... J’vas vous rafraîchir la mémoire... A propos ! je me rafraîchirais ben aussi le gosier, par la même occasion... Y aurait-il pas moyen de me faire servir une petite goutte par votre lardin ?

La générale eut un geste indigné...

– Non ! ça vous déplaît ?... N’en parlons plus. C’est pas gênant... C’est égal... J’ai encore rien siroté aujourd’hui... J’voulais pas être *paf* pour me présenter ici... On sait vivre, madame la comtesse. Et tenez ! vous voyez ! on s’est requinqué, on s’est mis sur son trente et un... J’aurais pas voulu faire honte à une belle dame comme vous, ni escandaliser vos domestiques... J’ai ren liché en tout. Pas le plus petit verre de *tord-boyaux* ! Pas le plus petit perroquet !

M^{me} de Villerrain tremblait de colère et avait bien envie de faire jeter à la porte le malotru. Elle n’osait pas.

– Pour lorsse, vous ne vous souvenez pas, *en tout*, du jour ousque je vis – ah ! il y a bougrement longtemps de ça ! – une jeune et jolie femme, en robe de soie, avec toutes sortes de falbalas, frapper à la porte de *cheux* nous. – « Entrez, » que j’dis. – « C’est-t-y vous qu’êtes M. Boit-sans-soif ? » qu’elle me demande. Oh ! j’étais bien pochard, ce jour-là. mais j’oublierai jamais ce que la belle dame.

– Plus bas ! plus bas ! Taisez-vous... Pas un mot de plus, interrompit vivement M^{me} de Villerrain.

– Ah ! la mémoire revient à madame la comtesse... Soit ! Je me clos le bec... C’est pas gênant... Aussi ben, v’la cinq ou six fois que je vous raconte cette histoire. Vous devez la savoir par cœur.

– Le misérable ! Ne réussirai-je donc pas à m’en délivrer ? murmura la générale. Le verrai-je toujours surgir devant moi au moment où je m’y attends le moins ?...

– Ne vous fâchez pas, ne vous fâchez pas, la petite mère ! Ne craignez rien ! je ne jaboterai pas !... N’ai-je pas promis d’être muet comme la

tombe ?... J'ai jamais manqué à ma parole, même dans mes soulographies les plus complètes...

– L'affreux ivrogne ! balbutia la mère de Julien.

– Ivrogne, mais honnête, madame la comtesse !... Si j'bois un coup de trop, ça n'fait tort qu'à moi... et à ma pauv femme, pas vrai ?... Que voulez-vous ? L'homme n'est pas parfait. Tout un chacun a ses petits défauts... Qu'est-ce que ça peut vous faire, après tout, que je lève un peu le coude... pourvu que, au sujet de la chose... en question... *motus* ? Ma bourgeoise elle-même n'en sait rien... rien en tout !... Mon gas, pas davantage !... Car j'ai un gas, m'ame la comtesse, et un beau gas... et qu'est bien à moi, c't'y là ! On me l'a pas changé en nourrice, allez !... Il est militaire, et un chic militaire !... Ah ! si vous voyiez comme y fait sa tête quand y vient en congé de semestre...

La comtesse ne pouvait plus dominer son impatience ; elle marchait à grands pas dans le salon, levait les mains en signe de désespoir...

– Que m'importe votre fils ?

– Ça, je l'sais bien ; que vous vous souciez de lui comme de l'an quarante... Aussi je viens pas pour vous l'vendre, allez !..., J'suis fier de lui...

– Je doute qu'il soit bien fier de vous !.

– Ça c'est une autre affaire... Il ne se soûle pas, lui... Il est gradé ma'me la comtesse... caporal au 75^e de ligne... Je compte ben un peu sur le général et sur vous pour le faire passer sergent. Mais pour le quart d'heure, c'est pas de ça qu'il s'agit...

– Et de quoi. donc ?... Que voulez-vous ? de l'argent ? de l'argent encore ? de l'argent toujours ?... Avez-vous déjà mangé ce que je vous ai donné autrefois ?.

– Mange ! mangé ! dit-il avec un gros rire, c'est pas tout à fait le mot... *Bu !* je n' dis pas. Et puis, entre nous, y a cinq ans de ça !

– Ne m'aviez-vous pas promis que vous me laisseriez tranquille, que je ne vous reverrais plus ?... Et n'est-ce pas à cette condition expresse que j'ai consenti à faire un dernier sacrifice ?...

– Que voulez-vous ? les temps sont si durs, la misère est si grande ! Pas un sou à la maison !. J'ai dépensé ma dernière pièce de cinq trancs pour

faire le voyage de Paris... J'étais ben sûr que vous ne me laisseriez pas crever de faim.

– De soif ? voulez-vous dire, bandit !...

– De soif, si ça vous plaît mieux ! C'est pas gênant.

– Vous aviez juré de ne jamais revenir m'importuner de vos menaces.

– Possible. Seulement, vous savez, un serment d'ivrogne, ça ne compte pas, comme on dit !. Vous devriez me remercier d'être pas venu depuis cinq ans...

– Attendez-moi une minute, dit-elle sèchement, en se dirigeant vers sa chambre à coucher.

– Je savais ben qu'elle casquerait ! se dit-il à lui-même, en admirant l'ameublement somptueux du salon... C'est beau tout de même ici !... Sont-y heureux, ces riches !... Et dire que sans moi, elle n'habiterait pas une maison comme ça, qu'elle n'serait pas comtesse, générale, et tout le tremblement !... On serait bien bête de ne pas profiter de la chose... Ah ! si j'jasais, y aurait un joli boucan !... Et ce diable de domestique doré sur toutes les coutures, qui me regardait du haut de sa grandeur, qui voulait pas me laisser entrer !... Et le portier, qui essayait de me barrer le passage... Il est bien logé, ce portier, ma foi !... Il fumait son cigare, étendu dans un grand fauteuil... Il n'a pas l'air de se faire de bile... Voilà une situation qui me plairait... Il est là comme dans un palais. Une magnifique pendule sur la cheminée... un tapis, des tableaux dans des cadres dorés... et le reste !

Puis il se frappa le front, comme si une idée lumineuse venait de jaillir de son cerveau...

– Ça y est !... C'est cela !... Comment n'y avais-je pas pensé plus tôt ?... *Boit-sans-soif*, mon gas, v'la ton lot !... C'est pas gênant !

La comtesse rentra dans le salon, et lui mettant quelque chose dans la main :

– Prenez ceci ! dit-elle. Je veux bien vous venir en aide une fois de plus. Ce sera la dernière. Il me serait impossible, absolument impossible de faire davantage...

Le paysan saisit avidement la somme qu'on lui tendait, la compta, fit une grimace de désappointement en voyant qu'il n'y avait que dix pièces d'or.

– Deux cents francs ! Qu’est-ce que vous voulez que je foute de ces deux cents francs ?... L’huissier vient demain saisir nos pauvres loques pour douze pistoles, sans compter les frais !... Donnez-m’en au moins le double.

– Impossible ! je ne puis pas, je vous le répète... Je ne tiens pas les cordons de la bourse, et mon mari est très avare...

– Bah ! bah ! bah ! Tout ça c’est des bêtises... Quand on a des mille et des cents, on n’est pas si regardante... Allons ! m’ame la comtesse, un peu de courage à la poche. Vous avez ben quéque part un petit saint-frusquin qui ne doit ren en tout à personne.

– Vous m’exaspérez, à la fin ! s’écria-t-elle... Je vais vous faire chasser...

– Vous n’oseriez pas !... J’irais glisser un mot au général dans le tuyau de l’oreille...

– Coquin que vous êtes !. Ne me poussez pas à bout. J’avouerai tout à mon mari...

– Voyons ! voyons ! Ne vous emportez pas... J’suis pas un tigre, y a moyen de s’entendre. D’ailleurs, j’ai mon idée. J’veux demande plus d’argent. Arrangeons-nous autrement.

– Que voulez-vous dire ?

– J’en ai assez de la campagne, moi ! J’veux habiter Paris. Pourquoi donc pas aussi ben qu’un autre ? Trouvez-moi une bonne place.

Mme de Villerain haussa les épaules.

– Est-ce que j’ai des places à vous donner, moi ?

– Oui. Et pas ben loin d’ici. Renvoyez votre portier, je le remplacerai... c’est pas plus difficile que ça !

La générale fit un bond en arrière. Elle croyait d’abord à une mauvaise plaisanterie. La proposition était si étrange qu’elle ne pouvait la prendre au sérieux.

Elle crut que le madré et peu délicat villageois voulait obtenir d’elle une somme plus forte en prolongeant sa visite et en continuant son système d’intimidation.

Son mari allait rentrer d’un moment à l’autre ; son fils pouvait survenir inopinément : comment leur expliquer la présence dans son salon de cet inconnu ?

L'ivrogne était bien capable de faire un éclat. Il fallait à tout prix le renvoyer :

– Voyons ! lui dit-elle avec douceur ; vous n'avez pourtant pas l'air d'un méchant homme. J'ai été bonne pour vous. Je vous ai donné des sommes considérables, qui auraient dû vous mettre à l'abri du besoin. Croyez-moi, retirez-vous. Je ne veux pas que mon fils vous trouve ici.

– *Votre gas ?* tiens ! j'serais pas fâché de le voir, moi ! répondit-il en ricanant. Il doit être ben grand maintenant ?...

– Assez grand pour vous jeter à la porte par les épaules, sans avoir besoin de se faire aider par nos gens !.

– Oh ! y ne ferait pas ça, le jeune monsieur !... Et j'aurais qu'à lui dire.

– Taisez-vous, malheureux !. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que vous seriez saisi demain ? Vous feriez bien mieux de retourner à la gare Montparnasse, de prendre le premier train et de porter à votre pauvre femme l'argent que vous venez de m'extorquer.

– De vous *estor*... quoi ? Pus souvent que je vas donner ça à un huissier, pour n'avoir pas après le moyen de me rincer le gosier, ni ma femme une croûte de pain à se mettre sous la dent !...

– Vous m'en avez demandé le double : voulez-vous que je vous donne encore deux cents francs ?

– C'est pas de refus, m'ame la comtesse ! C'est pas gênant !

Elle se précipita de nouveau dans sa chambre, en rapporta les dix louis, et les lui tendit avec dégoût :

– Et maintenant, partez ! fit-elle d'un ton hautain.

Boit-sans-soif tira lentement sa bourse du fond de sa poche, y fourra sans se presser et une à une, en les contemplant avec joie, les dix pièces jaunes, qui représentaient tant de litres, tant de glorias, tant de pousse-café, et tant de perroquets...

Mais il restait immobile, ne bougeait pas de sa place et paraissait de moins en moins disposé à s'en aller.

– Eh bien ! qu'attendez-vous ? Vous n'allez pas vous éterniser dans mon salon, je suppose ? Vous n'allez pas vous installer ici ?

– Dans votre salon ? Oh ! non, m'ame la comtesse, dit-il avec un gros rire. J'oserais même pas m'asseoir dans ces biaux fauteuils en soye. Mais.

– Mais quoi ? Vous laissez ma patience à la fin ? Que désirez-vous de plus ?

– Eh ! vous le savez ben, pardine, m’ame la comtesse ?

– Je le sais ? dit-elle stupéfaite...

– Mais oui ! Et la petite place ?

– Quelle petite place ? Vous êtes insensé !. Je ne vous comprends pas...

– La place de portier dans votre maison !... Vous ai-je pas dit que c’était juste mon affaire... Un beau logement ; pas beaucoup de besogne ; de bons cigares à fumer toute la journée : v’là ce qui me faut !...

– Que je renvoie mon concierge !... Et pour vous ? Oh ! par exemple, c’est trop fort ! Et j’étouffe de colère...

– N’étouffez pas, m’ame la comtesse ; c’est malsain. Pourquoi que j’serais pas concierge ? Oh ! n’ayez crainte... On saura se tenir proprement, porter une cravate blanche et un habit à queue de morue !... Et puis, si j’suis un propre à ren, ma bourgeoise est si gentille, si honnête, qu’alle vous fera honneur. D’abord, ç’a a toujours été mon idée, à moi, d’être portier... Ainsi, c’est entendu, pas vrai ?

– Oh ! quel supplice ! s’écria M^{me} de Villerrain en portant la main à son front. Etre à la merci d’un tel scélérat...

– Un scélérat ! j’ai jamais ni tué ni volé, moi, savez-vous ben ? Si j’bois, j’ai jamais fait de mal à personne : c’est pas *Boit-sans-soif* qui...

– C’en est trop !. Et je n’en supporterai pas davantage...

Elle allait sonner ; il prévint son mouvement et la regardant d’un œil déterminé :

– Vous allez faire une bêtise,.. Si vous me chassez, vous vous en repentirez !... Je veux ben être mis à la porte de *cheux* vous, mais pour la garder !

– Mais c’est infâme !... Vous oubliez, après tout, que s’il y a eu quelque chose de répréhensible dans ma conduite, vous avez été mon complice, que vous iriez en prison...

– Oh ! que nenni ! Y a pas moyen de me faire arriver de peine ; j’ai pas peur des gendarmes et de la justice... Y a, comme disait l’autre jour le maît’ d’école, à propos d’un voisin qu’avait fait, dans le temps, un mauvais coup, et qu’est revenu tranquillement au pays, au bout de douze ans, y a. –

Comment donc qu'y disait le maît' d'école ? Ah ! m'y voilà – y a *pescription*. Vous voyez qu'y n'y a pas mèche de m'entortiller...

Ce n'était pas, en effet, la justice que redoutait la générale, c'était son mari, c'était son fils, c'était le monde, c'était le scandale éventuel et probable d'un procès civil qu'entraînerait un jour ou l'autre une révélation...

Tandis qu'elle se consultait, qu'elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire, et qu'elle se sentait résolue à défier hardiment des tentatives de chantage qui prenaient de si audacieuses proportions, elle entendait tout à coup la voix de son mari dans l'antichambre...

– Le général ! murmura-t-elle. Sortez, sortez vite !...

– Pus souvent !... Puisque vous me prenez à votre service, faut ben que M. le comte me connaisse !... Je reste !... Oh ! ayez pas peur. Je dirai rien de mal... Vous allez voir. Mais ne tombez donc pas en défaillance ; ça gêterait tout... J'ai mon idée. J'vas dire qui je suis...

M. de Villerain entra dans le salon, et, sans remarquer d'abord le paysan qui s'était tenu respectueusement à l'écart, il alla embrasser sa femme :

– Comment cela va-t-il, chère amie ?... Vous êtes toute pâle !

– Je ne suis pas bien depuis ce matin...

– Ce ne sera rien ! Ce ne sera rien...

Puis, apercevant l'étranger, et faisant un geste de surprise :

– Eh !. quel est cet homme ? Vous ne me disiez pas...

La comtesse avait bien envie de s'écrier « : Cet homme est un misérable. Chassez-le ! » Le courage lui manqua...

– A propos, oui, j'oubliais. C'est... c'est... c'est...

Boit-sans-soif se hâta de la tirer d'embarras :

– Pardon ! mon général... Je suis le frère de lait de m'ame la comtesse... Y a ben trente ans que nous nous sont vus... mais ça n'empêche pas les sentiments... Quand on a bu du lait à la même gamelle voyez-vous, mon général...

– Je comprends, je comprends, interrompit le vieux soldat... Alors, chère amie, c'est un frère de lait qui vous tombe des nues... Passez à l'office, mon brave... Vous devez avoir besoin de vous rafraîchir !

– C'est pas de refus, mon général !...

VII

LE PÈRE ET LE FILS

Le comte, quoique peu généreux de sa nature et plus qu'économe par tempérament, ne pouvait se dispenser de faire un acte de libéralité envers le frère de lait de sa femme. Il tira, non sans quelque hésitation, de son porte-monnaie, une pièce de vingt francs que le paysan empocha comme les autres, et il donna des ordres pour qu'on le traitât convenablement.

Boit-sans-soif ne se retira pas pourtant, sans avoir murmuré de sa voix la plus humble et la plus douce :

– Merci, mon général...

Et s'adressant à M^{me} de Villerrain :

– M'ame la comtesse voudra bien avoir la bonté de recommander au général son pauv'frère de lait, pour la petite place en question.

– Oui, oui, nous y songerons. Nous verrons. Amenez-moi votre femme...

Il se courba jusqu'à terre et suivit le laquais à la cuisine, où il lui fut possible de manger et surtout de boire à discrétion. Il eut cependant assez de prudence pour ne se point laisser aller à une ébriété complète. Pour la première fois de sa vie il eut assez d'empire sur lui-même pour rester sobre. Le désir de ne pas compromettre son projet l'emporta sur son vice habituel.

Ne lui serait-il pas loisible de prendre sa revanche au dehors, chez tous les marchands de vin devant lesquels il passerait en se rendant à la gare Montparnasse ?

– J'en ai-ty de la chance !... En v'la un *quinte et quatorze* ! Ma bourgeoise dira plus que j'suis un feignant, un prop' à ren... J'allons être dans les grandeurs ! J'allons pouvoir fricoter !... Mais minute ! pas de bêtises ! *Boit-sans-soif* !... Faut t'observer, mon gas, et te rend' digne de ta haute position.

M^{me} de Villerrain, en saisissant la perche que lui tendait le misérable et en acceptant ce rôle de sœur de lait qu'on lui imposait, avait principalement en vue de gagner du temps. S'il revenait à la charge, elle aviserait. Peut-être ses nouvelles exigences n'étaient-elles qu'une vaine menace.

– De quelle place vous a donc parlé cet homme, chère amie ? lui demanda le général dès qu'il fût sorti.

– Oh ! mon Dieu, c'est bien simple. Vous savez que depuis longtemps je ne suis pas très contente de nos concierges ?

– Vraiment ? Vous ne m'en aviez jamais rien dit !

– Non, je n'aime pas à me plaindre à tout propos. La femme est bavarde, le mari, paresseux, négligent.

– Eh bien, mais, vous auriez dû déjà leur donner leurs huit jours...

– Que voulez-vous ? Je n'avais personne sous la main pour les remplacer... Et alors, tout à l'heure, j'avais pensé...

– A votre frère de lait ?... Parfait !...

– Oh ! mon ami, n'allez pas si vite en besogne. Je veux réfléchir, prendre mes renseignements... Il y a tant d'années que je l'ai perdu de vue !

– Très bien ! très bien ! Vous êtes la sagesse même. Faites comme il vous plaira... Cela vous regarde... Je n'ai point à intervenir dans le choix de vos gens... C'est votre affaire, non la mienne.

Et l'on parla d'autre chose.

Cependant, le faux frère de lait n'entendait pas lâcher sa proie et renoncer au riche filon que son imagination venait de découvrir.

La terreur folle manifestée par la comtesse à l'arrivée de son mari lui prouvait trop bien qu'elle était à sa merci, et il lui semblait trop naturel et

presque légitime d'en profiter, d'en abuser. L'idée ne lui venait même pas que ce pût être une mauvaise action.

Il faut une certaine délicatesse d'âme, une certaine élévation de cœur pour comprendre ce que le chantage a de méprisable et d'infâme. Et l'on eût fort étonné *Boit-sans-soif* si on lui eût dit qu'il était le dernier des drôles et qu'il commettait un délit prévu et puni par le Code pénal.

Il se croyait d'autant plus dans son droit, le grossier villageois, que ses révélations, en somme, ne pouvaient plus avoir pour conséquence de faire *arriver de la peine* à sa victime, que la chose n'était pas bien grave ; qu'elle n'avait, après tout, *ni tué, ni volé*. Il se félicitait presque comme d'un acte héroïque de discrétion d'avoir gardé le silence pendant vingt ans, et d'avoir été modéré dans ses prétentions.

– Car enfin, se disait-il, j'aurais pu, à chaque fois, y demander davantage... C'est égal, faut que ça l'embête ben !... Faut qu'y ait là-dessous ben des mic-mac que je n'comprends point en tout !... Bah ! dès que je s'rons installés là, j'la laisserons tranquille, la pauv' dame. Ell' m'faisait de la peine tout à l'heure ; J'sis pas méchant, moi ; j'fais de mal à personne, et n'y a qu'une bouteille qu'j'aime y tordre l'cou... Pourvu que j'rigole, je m'fous du reste.

Le sentiment des fonctions de confiance auxquelles il allait être appelé lui commandait toutefois une réserve inaccoutumée. Aussi se borna-t-il, dans le trajet du boulevard Malesherbes à la gare Montparnasse, à cinq ou six stations devant les comptoirs en zinc. Il prit le train, et trois heures plus tard, il arrivait, en titubant un peu, et d'un air triomphant, dans sa maisonnette.

A coup sûr, sa ménagère ne pouvait manquer d'être surprise qu'il conservât un peu de raison, et qu'il ne revînt point ivre-mort, selon son habitude.

– Femme, réjouis-toi, dit-il d'une voix moins rauque et moins enrouée qu'on ne devait s'y attendre... M... pour l'huissier... J'y foutrai son dû... et il restera encore de quoi boulotter après... D'ailleurs...

– Malheureux ! s'écria la paysanne, en le voyant faire sonner sa bourse de cuir. D'où viens-tu ? Où as-tu pris encore cet or ? Quel mauvais coup as-tu fait ?... Veux-tu donc passer en cour d'assises, et nous déshonorer ?

– Qué que tu dis-là ? répondit-il en haussant les épaules. Tu sais ben que j’sis un honnête homme, incapable de *fauter*. *Soiffeur*, mais honnête, entends-tu ?

– Et ces pièces d’or, bandit, où les as-tu prises ?... Et tu crois que je consentirai à payer l’huissier avec ça ? Non, j’aime mieux voir vendre mes pauvres meubles et mes pauvres nippes. Je préfère mourir de faim que de manger de ce pain-là.

Et elle se mit à sanglotter...

– N’fais donc pas la bête ! Quand j’tu dis que j’ai ren en tout à me reprocher... C’t’argent, j’l’ai gagné ; il est ben à moi ! J’tu le jure sur la vie d’mou gas... Me crois-tu à c’t’heure ?

– Gagné ? Gagné ? Et où ? et comment ?

– Comment ?... Ah ! ça, minute, ça ne te regarde pas !

– Ça me regarde, moi ! s’écria tout à coup d’une voix mâle et forte un troisième personnage, que l’ivrogne n’avait pas aperçu en entrant, et qui se leva tout à coup de la chaise de paille grossière sur laquelle il était assis daus un coin du foyer...

– Mon gas ! Toi ici !... balbutia *Boit-sans-soif* qui se trouva aussitôt dégrisé par la stupéfaction... Ah ! on ne vient pas comme ça en congé sans prévenir son monde... Ça me fait un effet !... J’ai pus la force de me tenir debout...

– Parce que t’es saoul, hélas ! dit la femme.

– Non, j’sis pas saoul... j’l’étais peut-être. j’le sis pus... Mon gas !... Eh ben ! on n’embrasse pas papa ?...

Il s’avançait vers lui, en lui tendant les bras. Le jeune soldat recula de trois pas...

– Mon père, dit-il d’un accent grave et sévère. Je ue t’embrasserai pas avant de savoir...

– Avant de savoir si tu en es digne ! ajouta la mère. Avant de savoir d’où provient cet argent, avant d’être sûr que tu ne l’as pas volé...

– Volé ! répéta *Boit-sans-soif*, en regardant alternativement, d’un air hébété, sa femme et son fils. Volé ?.

– Oui, volé. Car tu ne peux pas avouer d’où il vient !

– Volé ! reprit le pochard en se laissant tomber sur une chaise, tandis qu’une grosse larme coulait sur joue.

Il y eut un moment de silence ; la mère et le fils baissaient la tête avec autant de douleur que de confusion.

– Alors, reprit-il d’un ton ému, toi, femme, et toi, mon gas, vous m’prenez pour un galvaudeux ?

– Que veux-tu que nous pensions en te voyant revenir avec une bourse pleine d’or ?

Le jeune homme s’avança, saisit le bras de *Boit-sans-soif* :

– Mon père ! Si tu ne me dis pas où et comment tu as gagné cette somme, j’arrache mes galons de sergent, que j’étais si heureux de venir vous montrer, à ma mère et à toi ! Je repars ce soir même, je retourne au régiment ; je les rends à mon colonel en lui disant : « Je ne mérite plus de les porter, mon colonel ; mon père les a déshonorés ! »

– Sergent ! T’es sergent ? s’écria *Boit-sans-soif* avec admiration en laissant tomber ses bras.

Les reproches et les solennelles adjurations de son fils le laissaient indifférent. Il ne songeait même plus à se justifier des accusations portées contre lui. Que lui importait, puisqu’il allait pouvoir les détruire d’un mot ? Il ne pensait qu’au grade de son fils. La fierté paternelle l’emportait sur tout autre sentiment, sur toute autre préoccupation.

– Sergent ! répéta-t-il avec une sorte d’extase... Écoute, mon gas ; ça me fait tant de bien, vois-tu !... J’ai honte de moi, et je ne veux pas qu’un sous-officier ait à rougir de son père... Plus de soulographie ! J’sis pus jeune ; mais j’m corrigerai tout de même, je l’jure ! A partir d’aujourd’hui, je ne bois pus, je me pocharde pus, j’veux que *la crique me croque* si je bois une goutte en plus de mes quatre litres par jour !... Sergent !... Il est sergent !...

Il ne se lassait pas de contempler le nouveau sous-officier :

– Comme t’es beau !... Allons ! Embrasse-moi. Aie pas peur. J’ai ni tué ni volé... J’suis p’t’être un feignant, un joueur, un ivrogne... C’est pus fort que moi ; mais j’sis pas un malhonnête homme. J’vas tout vous expliquer à tous les deux Dans mes bras d’abord !

Malgré l’accent de sincérité empreint dans ses paroles, le jeune homme hésitait encore et gardait une certaine défiance... Un geste suppliant de sa

mère le décida : il se jeta au cou de son père.

– J’te crois, Jean ! dit la femme. Tu m’as rendue bien malheureuse depuis que nous sommes mariés. Mais il n’est jamais trop tard pour bien faire !... Tu n’oublieras pas le serment que tu viens de faire à notre fils...

Elle était touchée à son tour de son repentir ; malgré ses défauts et ses vices, malgré les mauvais traitements auxquels elle était en butte, malgré la misère à laquelle il l’avait si souvent réduite, la pauvre femme ne pouvait s’empêcher de l’aimer. Elle se fût volontiers écriée, comme Martine : « Et s’il me plait à moi d’être battue ! »

Pourquoi ne se régénérerait-il pas, comme il le lui avait promis tant de fois ? Il n’était pas si vieux en somme ! Il n’avait que quarante-quatre ans ! Il était plus faible que méchant ; l’orgueil du père d’un sergent triompherait des mauvaises habitudes du pilier de cabaret.

Après le premier moment d’épanchement, le militaire dit tout à coup d’une voix grave...

– C’est pas tout ça, père. Et puisque tu me promets de ne plus faire de chagrin à maman et à moi, tu vas nous dire...

– D’où viennent les quarante pistoles que j’ai dans ma bourse, pas vrai ? Eh, bien ! ne vous tourmentez pas, elles sont ben à moi...

– Mais à quoi les as-tu gagnées ? reprit la femme.

– Gagnées ! gagnées ! C’est p’têtre pas le vrai mot. On me les a données... J’vas vous raconter la chose.

L’explication ne pouvait être ni facile, ni complète, ni surtout bien vraisemblable. Quand il parla d’une grande dame, fort riche, à qui il avait rendu un service mystérieux, dont il ne pouvait révéler ni la nature, ni les circonstances, un sourire d’incrédulité effleura les lèvres du fils et de la mère, et leurs fronts se rem brunirent involontairement.

Tout ce récit n’était ni clair ni admissible.

– C’est une gosse ! balbutia la femme en hochant tristement la tête.

– C’est pas une *gosse*, c’est la vérité ! répondit-il avec calme. J’bois : c’est mon tort ; j’mens jamais : tu l’sais ben !...

– Pourquoi ne mas-tu pas parlé de cette grande dame ? Quel service lui as-tu rendu ?

– Ça, c’est pas mon secret : c’est le sien. J’ai promis de me taire : je m’tairai. On a une parole ou on n’en a pas !... Tu dois comprendre ça, mon gas, toi qu’es militaire ?...

Et il ajouta en se rengorgeant :

– Toi qu’es sergent !

– Oui, en effet, papa, si tu es engagé d’honneur...

– D’ailleurs vous aurez la preuve que j’ai pas menti. puisque c’tte dame, vous la verrez demain ou après-demain et que j’allons entrer à son service...

– A son service ? Nous ? Tu te moques de moi, Jean ?

Il pinça les lèvres, cligna de l’œil, et dit à son fils :

– Si t’es monté en grade, moi aussi je suis dans les grandeurs ; je deviens un personnage ; moi aussi j’ai de l’avancement...

– De l’avancement ? Voyons ! mon homme, tu me paraissais pourtant dégrisé.

– Oui, de l’avancement !. Je porterai un habit noir à queue de morue, une cravate blanche ; j’fumerai des cigares, assis dans un grand fauteuil ben mollet ; et toi, femme, seras-tu pas fière d’avoir une belle pendule dorée sur ta cheminée ?...

– Qu’est-ce que tu nous chantes-là ? qu’est-ce que ça signifie ?

– Ça signifie que dans quèques jours, je s’rai le portier, et qu’tu s’ras la portière d’un comte !...

– D’un comte ? répéta-t-elle toute ébahie.

– Oui, d’un comte !... Et d’un général pardessus le marché ! Ça signifie que j’allons demeurer à Paris et qu’au lieu de tirer l’diable par la queue, comme on dit, je tirerons le cordon dans un bel hôtel du boulevard Malesherbes, au *luméro* 58. V’là ce que ça signifie ! Si j’vous compte des blagues, reniez-moi pour vot’ mari et pour vot’ père !

Cela commençait à devenir sérieux, puisqu’il donnait des détails circonstanciés et qu’il indiquait l’adresse et le numéro de la maison dont il allait être le gardien.

Tous les doutes se dissipèrent, dès qu’il eut nommé ses nouveaux maîtres :

– M. de Villerrain ! dit le jeune soldat. En effet, il y a un général de ce nom-là. Il a même passé en revue mon régiment, il y a deux ans, quand j'étais en garnison à Paris...

– Alors, vraiment ! Jean, reprit la femme, folle de joie, c'était donc pas *pour de rire* ?

– C'est pour de bon, tout ce qu'il y a de plus pour de bon ! A preuve que je dois te présenter à la comtesse, aussitôt que j'aurons payé ce salaud d'huissier !... Car j'y ai dit à c'te bonne dame que j'avions des huissiers à nos troussees, et que sans elle on aurait vendu nos pauv'meubles. j'emmènerons le gas avec nous.

Si illettré, si grossier qu'il fût, Jean ne manquait pas de ce genre particulier d'intelligence qu'on appelle : la *roublardise*, bien que l'Académie n'ait point encore accordé à ce néologisme l'hospitalité de son dictionnaire.

Dès lors que M^{me} de Villerrain n'avait pas osé le faire jeter à la porte par son mari, elle n'oserait pas davantage repousser sa dernière exigence. Pour lui, l'affaire était dans le sac ; il considérait comme un fait virtuellement accompli sa promotion au grade de concierge.

Peut-être le subirait-on d'abord avec une résignation voisine de l'horreur ; mais *Boit-sans-soif*, bien résolu, du reste, à ne plus mériter son sobriquet, comptait sur les vertus de sa femme pour conquérir les bonnes grâces de la comtesse, et sur les galons de son fils pour se faire bien venir du général.

Son *gas* et M. de Villerrain n'étaient-ils pas de la même partie ? N'étaient-ils pas des frères d'armes ? Pourquoi le sergent n'aurait-il pas, lui aussi dans sa giberne, les étoiles d'or du généralat ?

Certes, quand trois jours plus tard, le père, encore plus correctement endimanché qu'à sa précédente visite, débarqua à Paris, et se présenta de nouveau, et très humblement, avec sa femme et son fils, à l'hôtel du boulevard Malesherbes, M^{me} de Villerrain faillit avoir des attaques de nerfs ; et elle avait bien envie, cette fois, de regimber contre la pression odieuse exercée sur elle par le damné paysan.

Mais la femme avait une physionomie si douce, si avenante, si honnête, avec une distinction native bien supérieure à son rang, à sa condition ; il y

avait dans les traits du jeune sergent tant de loyauté ; ils paraissaient si bien ignorer – et ils ignoraient en effet – le drame dans lequel ils jouaient un rôle involontaire, que la malheureuse comtesse reprit un peu de courage et d'espoir.

Qui sait si cette brave femme et ce jeune soldat ne pourraient pas, au besoin, lui servir d'alliés et de protecteurs contre les persécutions ultérieures et les tentatives de chantage de son ancien complice ?

Elle se résigna. Et quinze jours après toute la famille était installée dans la loge, et *Boit-sans-soif* disait avec vanité à son gas :

– Et moi aussi, je suis monté en grade !

VIII

UN AUTRE PÈRE ET UN AUTRE FILS

Tandis que ces événements se passent au boulevard Malesherbes, et que le madré paysan s'installe en maître bien plus qu'en concierge chez la malheureuse femme dont il possédait et dont il savait si bien exploiter les secrets ; tandis que le général, qui, en dehors des questions d'argent où il était intraitable, subissait avec une docilité exemplaire le joug de sa femme,

tandis que le général s'habitue très bien, dès le premier jour, à son nouveau portier et promet sa protection au jeune militaire dont le congé va expirer et qui est sur le point de retourner à son régiment, revenons à l'hôtel du boulevard Saint-Germain.

Julien de Villerrain s'était à peine aperçu de la petite révolution qui s'était accomplie dans la domesticité de la maison paternelle où il ne faisait plus que de rares apparitions. Il ne s'était pas préoccupé d'apercevoir de nouveaux visages dans la loge : il avait bien autre chose en tête !

Contrairement à ses habitudes, il découchait souvent, ou quand il rentrait par hasard, il se bornait à déjeuner le lendemain matin avec son père et sa mère. Il ne paraissait au dîner que lorsqu'on avait du monde, et surtout quand M., M^{me} et M^{lle} Tournays étaient au nombre des invités.

La comtesse s'inquiétait bien un peu de cette vie irrégulière et désordonnée. C'était juste au moment où son fils allait se marier – elle le croyait, du moins, – qu'il se livrait à la vie de garçon la plus effrénée. Aussi, lui adressait-elle de vifs reproches.

Le vicomte se justifiait de son mieux et trouvait une foule de raisons pour excuser ses fugues inaccoutumées. Il avait du reste un défenseur et un allié dans le général, qui se sentait rajeunir en applaudissant aux frasques de son héritier.

Il s'était plaint jusqu'alors qu'il était trop rangé. Soit pendant qu'il était à l'Ecole polytechnique, soit depuis sa sortie, Julien l'avait scandalisé par sa sagesse et par la régularité de son existence. Il ne reconnaissait plus son sang.

– Tu as l'air d'une petite fille, lui disait-il parfois d'un ton moqueur. Ah ! si tu m'avais vu à ton âge ! On croirait bien vraiment que je te laisse manquer d'argent ! Cela me mortifie. Si j'étais à ta place, les journaux parleraient de mes maîtresses, de mes chevaux, de mes dettes ! En vérité, vicomte, tu ne me fais pas honneur.

Il ne lui servait pour ses menus plaisirs qu'une pension de 1,000 francs par mois-somme énorme si l'on tenait compte de son avarice, – mais il ne demandait pas mieux que de payer, le cas échéant, cent mille ou deux cent mille francs à ses créanciers. Par malheur, Julien n'avait jamais eu le moindre créancier. Et s'il s'était payé parfois des bonnes fortunes, c'était

dans les prix doux. Il n'y avait pas de danger qu'il pût se ruiner jamais. Il ne dépensait même pas sa pension. Ce n'était pas économie, c'était indifférence. Il eût été très capable de faire des folies pour une femme aimée : ce n'était pas sa faute s'il ne se sentait pas d'humeur à adorer la première grue venue.

– Quoi ! A vingt-trois ans bientôt tu n'as pas encore eu une actrice ? lui disait un jour son père avec étonnement. Je ne te comprends pas !. C'est humiliant pour toi et honteux pour moi !

– Je n'aime pas les actrices, papa.

– Et pourquoi ? N'est-ce pas ce qu'il y a de plus séduisant ?

– Pourquoi ? Par la même raison qui fait que vous n'aimeriez pas la caille la plus appétissante si, avant d'être servie sur votre assiette, elle avait déjà été dévorée par dix bouches différentes. Je l'avoue, en fait d'amour, je méprise l'art d'accommoder les restes ! Je veux être seul à manger une caille ou à aimer une femme. Mais, papa, vous avez donc eu bien des succès dans les coulisses des théâtres ?

Le vieux soldat se rengorgea, redressa son faux-col, haussa les épaules avec fatuité :

– Peux-tu bien me demander cela ?... Tout Paris n'a-t-il pas parlé de mes amours avec M^{lle} X. de la Comédie française, par exemple ?

– Je vous conseille d'en parler, monsieur le comte, dit la générale avec dépit et en souriant.

– Et pourquoi n'en parlerais-je pas ? Tout le monde sait que j'étais au mieux avec la célèbre artiste...

– Même que vous lui adressiez, paraît-il, les madrigaux les plus enflammés. Oh ! vous étiez poète à vos heures, dans ce temps-là, je le sais. Vous me l'avez répété assez souvent...

– Oui, oui... Je ne dis pas non...

– Poète !... Vous... papa ?... Vous faisiez des vers ?

– De temps à autre, à mes moments perdus. Tiens ! veux-tu que je te dise, notamment, un quatrain que j'ai adressé à M^{lle} X...

– De la Comédie française ! ajouta la comtesse d'un ton narquois...

C'était la centième fois au moins, que M^{me} de Villerain entendait parler de cette production poétique, la seule qui fût jamais sortie du cerveau de

son mari.

– Voyons ! voyons ! Dites-moi cela. Ce doit être charmant !

– Charmant !. Heu ! heu ! fit le général avec modestie... Du reste, tu vas en juger...

– Je vous écoute.

Le général chercha un moment dans sa mémoire, toussa, cracha et débita le petit morceau suivant.

– Voici le poulet que j’avais glissé un soir dans un bouquet splendide que je lui faisais porter par son habilleuse.

– Que vous aviez corrompue à prix d’or, interrompit en riant la comtesse. C’est vous du moins qui me l’avez déclaré. Quant au bouquet, vous l’aviez payé vingt-cinq francs chez M^{me} Prévost.

– N’interrompez donc pas papa, chère mère... Voyons le madrigal ! J’ai hâte d’apprécier son talent poétique...

– Ecoute, reprit le général, voici ce que je lui écrivais :

Vous avez la beauté d’Apollon, dieu du jour ;
Vous avez le parfum d’un lis qui vient d’éclore ;
Vous avez le talent, la grâce, plus encore :
Vous avez mon amour !.

– Mais c’est ravissant cela ! s’écria Julien. Je ne vous soupçonnais pas de pareilles aptitudes poétiques... Et, bien entendu, la célèbre actrice fut captivée, fascinée, vaincue ?

– Naturellement ! fit le vieux fat.

La comtesse, irritée, n’y put tenir plus longtemps... Ce langage était tellement blessant pour elle, qu’il méritait un châtiment.

Elle dit froidement à son fils :

– Tu ne demandes pas au général la réponse de l’illustre artiste... Si je ne me trompe, elle était en vers aussi ?...

– Vraiment ? fit le vicomte...

– Mais non ! mais non ! répliqua le comte de Villerain... Vous êtes folle, chère amie... Parlons d’autre chose !...

– Je ne me tairai pas, monsieur, dit-elle avec colère. Et puisque vous donnez de mauvais conseils à mon fils, puisque vous lui cornez aux oreilles

vos conquêtes de coulisses, vous ne m'empêcherez pas d'achever le compte rendu de votre aventure. Cela vous apprendra à rappeler devant moi de tels souvenirs. Voici donc ce que répondit, au sous-lieutenant de Villerrain, l'objet de son adoration.

Quand on a la beauté d'Apollon, dieu du jour ;
Quand on a le parfum d'un lis qui vient d'éclore ;
Quand on a le talent, la grâce, plus encore :
Que voulez-vous qu'on fasse, hélas ! de votre amour ?

– C'est bien cela, n'est-ce pas ? reprit la comtesse. Vous me l'avez avoué, un jour, dans un accès de franchise et de sincérité. Et vous voyez que j'ai bonne mémoire !

Le général se mordit les lèvres, et il fallut à Julien une forte dose de respect filial pour réprimer le sourire qui allait plisser sa bouche.

Quoi qu'il en fût, le général commençait à être content de son fils. Julien faisait appel à la bourse paternelle, se plaignait de l'insuffisance de sa pension, dépensait sans compter. On savait, grâce à l'indiscrétion de son valet de chambre : d'abord qu'il venait de payer une note de 10,000 francs, ensuite qu'il recevait de fréquents billets parfumés, émanant d'une double source, si l'on en jugeait par la suscription, accusant deux pattes de mouches différentes.

– Bravo !... A la bonne heure ! Il va bien, le gaillard ! s'écriait en se frottant les mains le vieux soldat... Deux maîtresses à la fois !... Ah !... je me retrouve en lui, à présent ! Je reconnais le sang et le tempérament des Villerrain ! Décidément, c'est un *lapin* !... Quel malheur qu'il n'ait pas voulu embrasser la carrière des armes !

Il ne manquait au vicomte pour être complet, qu'un duel à sensation, qu'un bon coup d'épée donné ou reçu. Quelle joie pour le vieil imbécile s'il avait pu lire dans les échos du *Figaro* une note mystérieuse annonçant une rencontre imminente entre deux jeunes gens de la haute société parisienne, M. le vicomte de V., et un prince de Z. quelconque.

Le fils de son nouveau concierge s'était déjà battu deux fois au régiment, et il était à peu près du même âge que Julien. Aussi, le comte tenait-il à que

l'héritier des Villerrain n'eût pas à subir plus longtemps une comparaison désavantageuse avec un enfant du peuple, avec un humble sergent.

Il le gourmandait souvent sur son humeur pacifique, il l'eût voulu plus batailleur.

– Mais, papa, je ne puis pourtant pas me battre sans motif... Vous savez bien que je saurais faire mon devoir simplement, sans forfanterie, si l'occasion se présentait.

– Quand l'occasion ne se présente pas, on la cherche. A tout prix il faut avoir dans ses états de services une affaire d'honneur... Comment ! toi ! un descendant des croisés, tu n'es pas plus pressé que cela de te rendre digne de tes ancêtres ?

– Pardon, pardon, mon cher père ! Mes ancêtres allaient guerroyer en Palestine, à travers mille dangers ; et vous voulez m'envoyer chercher une anodine égratignure au Vésinet ou au bois de Vincennes ?

Et il ajouta en souriant :

– Je serais, dans ce cas-là, un preux bien dégénéré !

– Enfin, tu n'as pas envie de te battre...

– Ni envie ni crainte. Je ne puis cependant pas, comme Don Quichotte, provoquer un moulin à vent, à défaut d'un adversaire en chair et en os ?

Le général faisait des gestes d'impatience et de dédain :

– Bah ! quand on tient à faire ses preuves, on ne manque jamais de motifs ni de prétexte. Ah ! je vois bien que tu n'es pas comme Choquart !

– Qu'est-ce que c'est que ça, Choquart ?

– Un rude gaillard, je t'assure, et qui n'avait pas froid aux yeux !

– Mais enfin ?...

– Un de mes vieux camarades ; un ancien garde du corps de Charles X. C'est lui qui ne reculait pas devant une affaire d'honneur ! Quand il était resté quinze jours sans aller sur le terrain, et que la main lui démangeait, sais-tu ce qu'il faisait ?

– Non ! c'est même la première fois que j'entends prononcer son nom...

– Eh bien, il entrait au café de Foy, se faisait servir une demi-tasse, puis, avisant le premier consommateur venu assis auprès de lui et en train de lire un journal « – Après vous le *Constitutionnel*, s'il vous plaît, monsieur ! –

Ce n'est pas le *Constitutionnel*, monsieur ; c'est la *Presse* que j'ai en mains.

– Alors c'est un démenti que vous me donnez, monsieur ? Vous m'en rendrez raison, monsieur !... Voici ma carte, monsieur !... Vous saurez, monsieur, qu'on ne me traite pas impunément de menteur !... » Et Choquart avait trouvé son affaire d'honneur...

– Mon père, reprit froidement le jeune homme avec un sourire ; j'avoue que je ne comprends pas l'honneur de cette façon-là, et que je n'ambitionne nullement le rôle de matamore et de spadassin.

– Ah ! tiens ! Pour te donner un peu de cœur au ventre, je serais de force à payer quelqu'un pour outrager ta maîtresse !

– Ma maîtresse !... Qui vous dit que j'aie une maîtresse ?

– Ah ! ça, je voudrais bien voir que tu n'aies pas de maîtresse !... Il ne te manquerait plus que cela ! Et ta mère n'aurait plus qu'à t'habiller en demoiselle... Mais heureusement je suis rassuré sur ce point, monsieur le petit hypocrite !... Vous faites vos coups à la sourdine !... Il paraît même qu'une seule ne vous suffit pas, et je sais que vous en avez deux !... Parfait !... parfait !... Ah !... ah !... Ne rougis donc pas ainsi ; ne te trouble pas... Tu as bien le droit d'avoir deux maîtresses, que diable !. Le cumul n'est pas interdit en amour.

Julien restait interdit. Il tremblait que son double secret n'eût été trahi.

– Je vous jure, mon père, que...

– Ne me donne pas un démenti, reprit le comte avec un gros rire... Je serais capable de t'en demander raison... Oui, deux maîtresses !... Une femme du monde, sans doute, et une cocotte... Dis donc... appartient-elle au corps de ballet de l'Opéra ? – Je parle de la cocotte. – Sont-elles jolies toutes les deux ?... Amuse-toi, mon garçon ; c'est de ton âge. Ne fais pas trop de folies, pourtant... Ménage-toi !...

Le vicomte se rasséra un peu. Évidemment son père ne savait rien.

– Je ne te demande pas de confidences... Deux intrigues menées de front t'obligent à une grande réserve !... Bigre ! je ne m'étonne plus si l'on te voit si rarement à la maison !... Mais voilà ta mère ! Chut ! Parlons d'autre chose.

IX

LE SAUVEUR

Il y avait environ deux mois que Julien, en effet, menait de front son intrigue forcée avec la présidente et sa passion pour M^{lle} de Tournays. Il était en correspondance suivie avec la mère et avec la fille. Marceline servait d'intermédiaire entre Paule et son amoureux, que la femme de chambre trouvait bien un peu trop platonique, trop patient.

– Il est vraiment bien craintif et bien résigné, M. Julien ! disait-elle en glissant à sa maîtresse quelque billet chaleureux du vicomte...

– Que veux-tu ? Ma mère est si froide et si sèche avec lui : il est si visible qu'il lui est antipathique, qu'il agit plus sagement en n'insistant pas pour obtenir ma main... attendons.

– Attendre ! attendre !... attendre quoi ?... Il a beau soupirer tout le temps, vous écrire des lettres passionnées ; cela ne vous avance pas à grand'chose, ni l'un ni l'autre...

– Je suis si heureuse de le voir, d'échanger avec lui un regard bien tendie, dès que maman tourne la tête : parfois une pression de mains furtive !... L'autre soir, quand il a pu me serrer dans ses bras une demi-minute, j'ai cru que j'allais mourir de bonheur !... Je sais qu'il m'adore, qu'il n'aimera

jamais que moi, que je lui appartiendrai. Il faut bien que cela me suffise... Quand on s'aime comme nous nous aimons, on peut bien attendre avec confiance...

Marceline hochait la tête...

– C'est égal, il me semble que si j'étais un homme, que si j'étais à sa place, j'agisrais davantage, et que je vous aurais déjà enlevée...

– M'enlever ! Y songes-tu ? répondit la jeune fille qui, au fond, était peut-être de l'avis de sa camériste... Et l'éclat ! Et le scandale !...

– Puisque madame ne veut pas vous le donner, prenez-le !... Vous êtes dans votre droit...

– D'abord, maman ne refuse pas positivement, puisqu'elle le laisse venir ici. Et puis ne serai-je pas bientôt majeure, libre de mes actions et de mon cœur.

– Dans huit mois !. C'est moi qui n'attendrais pas huit mois si j'étais que de vous !...

– Sais-tu que tu me donnes de mauvais conseils, Marceline ?

– Et que vous auriez bien envie de les suivre ?... Soyez franche avec moi, chère maîtresse.

– Non ! non ! répliqua-t-elle faiblement. Pourtant je voudrais bien être sa femme, je ne le cache pas !

– Eh bien, j'agirai pour vous deux, innocents tourtereaux que vous êtes, laissez-moi faire... Je parlerai à M. le vicomte... Et je lui ferai honte de sa poltronnerie !... Il faudra bien qu'il déclare à madame que vous l'aimez...

– Je te le défends !... Pas encore... J'ai peur de maman !...

M^{me} Tournays – Paule en avait le pressentiment – aurait accueilli assez mal, on le devine, une déclaration de ce genre. Toutes les fois qu'elle se glissait dans l'appartement de garçon qu'il avait loué et fait meubler rue de Verneuil, la présidente se plaignait avec amertume de la froideur croissante de son jeune amant ; et ne lui épargnait pas les scènes de jalousie.

– Tu es de glace avec moi ! s'écria-t-elle. On dirait que tu me subis !... Est-ce que j'aurais une rivale, par hasard ?

– Une rivale ? répéta Julien avec certain embarras...

Et après un instant d'hésitation, il ajouta d'un ton ferme, avec un accent de sincérité non suspecte :

– Non ! je vous l'affirme, je vous le jure...

– *Vous !...* Pourquoi ce vous cérémonieux... en ce moment même où je t'étreins dans mes bras, mon Julien ? Où mon sein bat contre ton sein, mon cœur contre ton cœur ! Où ma bouche cherche ta bouche ? *Vous !...* Est-ce que je t'appelle *vous*, moi ?... Tu vois bien que tu ne m'aimes plus, que tu ne m'as jamais aimée ?...

– Je t'affirme, je te jure... – Allons, es-tu contente ?... – Comment ne comprends-tu pas que j'ai toujours peur de me trahir devant le monde ? Songes donc ! Si, par inadvertance et par la force de l'habitude prise dans l'intimité, nous allions nous tutoyer devant ta fille, devant Paule ?...

Si Huguette avait été plus clairvoyante, elle eût constaté chez son amant un frisson involontaire ; elle eût remarqué que ses joues se coloraient. La seule pensée que le secret de cette odieuse liaison pouvait être d'un instant à l'autre découvert par l'adorable enfant qu'il aimait, lui causait une véritable épouvante...

– Tu as raison... Mais, en ce qui me concerne, du moins, tes craintes sont imaginaires. C'est justement parce que, devant les tiers et surtout devant ma fille, je suis maîtresse de moi, que je sais me contraindre, dissimuler, affecter l'indifférence, presque l'antipathie, c'est justement pour cela que j'éprouve le besoin de prendre ma revanche quand nous sommes bien seuls, de m'abandonner à l'explosion de ma tendresse, de me livrer sans réserve à tes embrassements !. Qu'avons-nous à redouter ici ? Ne suis-je pas chez toi, dans ton propre lit ? Est-ce que ta poitrine ne palpite pas contre la mienne ?... Qui donc et quoi donc pourrait troubler nos transports, nos baisers, s'interposer entre tes lèvres et celles de ton Huguette ?

– Oui ! oui ! C'est vrai ! balbutiait-il, subissant malgré lui la diabolique influence de cette ardente femme.

– Qui pourrait nous empêcher, dans les heures trop courtes et trop rares que je puis passer auprès de toi, d'oublier l'univers entier ?... Quand je me sens près de mon cher petit Julien... tiens !... comme cela... je ne veux plus me souvenir que j'ai une famille, que j'ai une fille, que j'ai une réputation à sauvegarder... Il me prend des envies féroces de jeter tout cela par dessus les moulins, d'afficher hautement mon amour, de le crier sur les toits et à tous les échos, de dire effrontément à tout le monde : « Eh bien,

oui, je l'aime !... Oui, Julien est mon amant... j'en suis fière... Et je donnerais dix ans de ma vie, et je sacrifierais tous les miens pour une minute passée dans ses bras, pour une caresse de mon bien-aimé !... »

– Huguette ! Huguette ! murmurait-il avec effroi.

– Oh ! comme tu ne réponds guère à mes baisers ! Tu ne sens donc pas que c'est du feu, que c'est une lave qui coule dans mes veines ? Tu ne vois donc pas de quelle soif inextinguible je suis dévorée ?... Tu ne vois donc pas que je voudrais mourir de voluptés !... Oh ! comme tu es froid... On dirait que je te fais peur... Est-ce que tout ton être ne devrait pas être embrasé au contact de ma chair brûlante ?... Il me semble que je n'ai auprès de moi qu'un cadavre !...

Elle se releva à demi, lui saisit vivement les deux bras, qu'elle mordit avec une sorte de rage, puis fixant sur lui des yeux étincelants :

– Julien ! Julien !... Tu me trompes !... Julien, j'ai une rivale ; une rivale préférée !... Et je ne possède, moi, que les miettes de ton amour !... Ne me dis pas le contraire : j'en suis certaine ; je le sais, je le vois, je le sens !...

– Vous êtes folle, Huguette !...

Et se reprenant aussitôt, pour ne point l'irriter davantage :

– Tu es folle... Encore une fois, je t'affirme, je te jures, que tu n'as pas de rivale...

– Tu n'as pas une autre maîtresse, perfide ?

– Non ! reprit-il solennellement... Sur mon honneur.

Il ne mentait pas.

L'affection chaste et pure qu'il éprouvait pour M^{lle} Tournays n'avait rien de commun avec les transports effrénés de la bacchante qui le dominait. L'idée d'une rivalité possible entre un ange d'innocence et ce démon de lubricité, suffisait pour le révolter. L'image de Paule venait se dresser entre sa maîtresse et lui. Le dégoût, le mépris, l'horreur, l'emportaient sur les excitations des sens. Il lui prenait des tentations de s'enfuir, ou plutôt de chasser cette misérable, et de lui crier avec indignation :

– Et bien, oui, tu as deviné juste ! Et bien, non ! Je ne t'aime pas !... Je brise à la fin le joug infâme que tu m'imposes... Va-t-en ! Va-t-en !

Mais le pouvait-il ? N'avait-elle pas une vengeance toute prête ? N'était-elle pas assez éhontée pour révéler elle-même à Paule le secret de cette

odieuse liaison ? La douce et candide enfant ne repousserait-elle pas à son tour en frémissant l'amant de sa mère ?

Il fallait se résigner, tout supporter jusqu'au bout ! Il se sentait pris dans un terrible engrenage... Son cœur y serait broyé sans doute... La lourde chaîne était rivée à son pied... Il était forcé de traîner le boulet, en attendant que quelque hasard imprévu vint le délivrer.

Cependant ses protestations énergiques avaient rassuré Hugue. Elle lui demanda pardon de sa jalousie et de ses soupçons ; la violence fit place chez elle à un accès de tendresse langoureuse qui lui était plus insupportable encore...

Quand Mme Tournays sortit de l'entresol de la rue de Verneuil, Julien, découragé, épuisé, accablé, démoralisé, honteux de sa lâcheté, du double et ignoble rôle auquel il était condamné, se mit à pleurer comme un enfant, et resta de longues heures abîmé dans ses réflexions.

Plus il envisageait la situation, plus elle lui paraissait sans issue..

Lui, si honnête, si loyal, il trompait à la fois, malgré lui, la passion despotique de la mère et l'amour de la fille ; il était contraint de leur mentir à toutes les deux.

Sur ces entrefaites, survint un événement imprévu qui allait amener de nouvelles complications et exorcer une grande influence sur la suite de cette histoire.

S'il y avait quelqu'un qui ne comprît absolument rien à ce qui se passait, c'était la comtesse de Villerain.

Le brusque changement survenu dans les habitudes de son fils, ses fréquentes absences, les dépenses inaccoutumées auxquelles il se livrait, l'étrangeté de ses allures, sa tristesse qui contrastait avec une apparente dissipation, ses rêveries incessantes, le soin qu'il mettait à cacher sa vie à tout le monde, même à son valet de chambre qui jouissait pourtant de sa confiance entière, le mystère perpétuel dont il s'entourait, rien de tout cela ne pouvait échapper à la sagacité d'une mère.

Il y avait évidemment quelque chose d'extraordinaire, une énigme qu'elle s'efforçait en vain de déchiffrer.

A toutes les questions, Julien se bornait à répondre qu'il était parfaitement calme et nullement mélancolique, que sa tendresse s'alarmait à

tort ; qu'il avait bien le droit, à son âge, d'avoir ses petits secrets.

– Assurément, tu as une maîtresse ? lui disait M^{me} de Villerain.

– Et quand cela serait, mère, y aurait-il si grand mal ?. Vous savez bien que mon père se moquerait de moi si je n'en avais pas...

– Il y a liaison et liaison. L'attachement auquel tu es en proie me cause, je ne sais pourquoi, les plus vives inquiétudes... J'ai peur que tu n'engages ton avenir... J'aimerais mieux te voir afficher une maîtresse au grand jour ! Ce serait moins dangereux... Si, par hasard, tu étais amouraché sérieusement, comme l'Armand Duval de M. Alexandre Dumas, d'une dame aux Camélias quelconque, j'en serais au désespoir.

– Rassurez-vous, ma mère, il n'y a pas ici la moindre Marguerite Gauthier.

– Mais si ce n'est point une fille perdue qui t'accapare ainsi, c'est donc une femme mariée ? Ce serait plus grave encore, et mes anxiétés en deviendraient plus vives.

– Soyez donc tranquille ! Je ne suis ni un enfant ni un fou...

– Malheureux ! si le mari s'en aperçoit, s'il te provoque, s'il te tue ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! quelles angoisses !

– Vous ai-je dit qu'il y eût un mari dans l'affaire ?

– S'il s'agissait d'une simple cocotte, tu ne serais pas ainsi ! Depuis quelques mois, tu n'es plus le même !... Et moi qui formais pour toi les plus beaux projets, qui aurais été si heureuse de te marier avec une jeune fille charmante...

– Je suis encore bien jeune pour me marier... Laissez-moi donc enterrer ma vie de garçon...

– J'avais cru, pourtant... Voyons, sois franc avec moi. J'avais cru que tu aimais Mlle Tournays ?

Elle le regardait dans le blanc des yeux.

– Il est de fait qu'elle est charmante, qu'elle me plaît assez ! répondit-il avec plus d'émotion qu'il ne lui convenait d'en laisser paraître...

– Je m'étais imaginé aussi que tu ne lui déplaisais pas.

– C'est bien possible... Vous savez, d'ailleurs, que nous sommes au mieux avec la famille Tournays, et que je vais de temps à autre rendre mes devoirs à ces dames.

– Eh bien, puisque tu l’aimes, veux-tu que ton père aille la demander en mariage ?

– Comme vous êtes pressée, chère mère. Je suis, je vous le répète, bien jeune. Nous verrons un peu plus tard. Ne compromettons rien par une précipitation maladroite. Chaque chose viendra en son temps !

La comtesse ne pouvait rien obtenir de plus. Elle entassait conjectures sur conjectures, hypothèses sur hypothèses, sans parvenir à deviner la vérité.

Elle avait essayé, un jour, de sonder habilement la présidente, mais M^{me} Tournays avait souri à l’idée de marier sa fille si vite :

– C’est une enfant, rien qu’une enfant, chère comtesse !

Paule, à qui elle témoignait beaucoup d’amitié, ne s’était pas montrée moins impénétrable, moins insouciant.

C’était un concert général de dissimulation. Et les visites assez fréquentes de Julien à l’hôtel du boulevard Saint-Germain avaient un caractère si purement amical, que personne ne pouvait y voir d’arrière-pensées et d’arrière-projets de mariage.

La domesticité avait bien hasardé, parfois, dans les commérages de l’antichambre ou de l’office, quelques insinuations à cet égard. Mais ces propos n’avaient pas d’importance.

La présidente, d’une part, et Paule, de l’autre, avaient couvert d’un voile si épais, la première ses rendez-vous de la rue de Verneuil, la seconde sa correspondance avec le vicomte, que la médisance n’avait aucune prise.

C’était de tous les côtés un parti pris d’indifférence.

Quant au président Tournays, il était bien trop absorbé par ses amours avec sa danseuse de l’Opéra, pour s’occuper beaucoup de ce qui se passait dans son intérieur.

Mme de Villerrain aurait bien voulu cependant arriver à une solution. Elle avait d’autant plus de hâte de marier le vicomte, que l’installation de son nouveau concierge, que la présence dans sa maison du dépositaire de ses secrets pouvaient lui faire craindre à un moment donné des indiscretions fâcheuses.

A la vérité, dès le jour de son entrée en fonctions dans la loge du boulevard Malesherbes, *Boit-sans-soif* s’était complètement transformé. S’il buvait encore, de temps à autre, pour n’en perdre pas tout à fait l’habitude,

c'était en cachette. Il avait abandonné ses allures de paysan, son langage incorrect ; il était devenu presque un monsieur. La peur de déplaire à son fils, à son cher Guillaume, dont le congé de trois mois allait expirer ; le désir de lui acquérir la bienveillance et l'appui du général, avaient opéré cette métamorphose, qui aurait naguère paru invraisemblable.

On ne saurait croire quels miracles peut accomplir, le cas échéant, le sentiment de l'amour paternel ! La pauvre femme du grossier villageois en était émerveillée ; elle ne reconnaissait plus le mari qui l'avait maltraitée pendant tant d'années.

– Je savais bien qu'il n'était pas mauvais au fond ! se disait-elle... Nous voilà sauvés maintenant.

Jean, en dépit de son manque d'éducation et de sens moral, avait fini par avoir conscience de l'indignité de sa conduite. Les reproches de son fils, les mots d'honneur et de loyauté, prononcés par le jeune sergent, lui avaient fait comprendre qu'il avait mal agi, qu'il n'avait été ni loyal, ni honnête en exploitant contre la comtesse une ancienne faute, en lui extorquant de l'argent. Il était tout honteux de son rôle. Pour rien au monde, il n'eût osé avouer à sa femme et au jeune soldat à l'aide de quels moyens et de quelles menaces il avait obtenu son emploi.

– Puisque j'oserais jamais leur-z-y dire, se disait-il dans son gros bon sens, c'est donc que c'est pas bien ! C'est donc que j'sis un prop' à rien, un pas grand'chose.

Aussi, dès le lendemain de son arrivée, et quand Mme de Villerrain s'était déjà sentie moins inquiète en voyant que la femme et le fils ne ressemblaient en rien à leur mari et à leur père, il demanda un entretien à sa maîtresse, se présenta devant elle, contrit, repentant, les larmes aux yeux.

– Pardonnez-moi, m'ame la comtesse ! J'sis un misérable. J'ai ben du regret de tout le chagrin que je vous ai fait. J'savais pas, voyez-vous ! Tenez ! Renvoyez-moi, si vous voulez ! J'sis pas digne de vos bontés. Mais ma femme est une brave créature et mon gas un si bon garçon ! Pardonnez-moi à cause d'eux. M'ame la comtesse, je m'jetterai à l'eau pour vous si vous le voulez !

Il s'exprimait avec tant de naïveté et un tel accent de repentir que M^{me} de Villerrain en fut touchée...

– Je suis pas ben élevé, moi, voyez-vous, m’ame la comtesse. J’ai pas reçu d’*induction*... Et pis, j’ai le défaut de trop lever le coude. Mais j’sis incapable de faire ou de vouloir faire du mal à une mouche. Quant à ce qui est de la boisson, mon fils m’a corrigé. Je boirai plus ren en tout. C’est pas gênant. J’veux pas que l’sergent rougis de son père... Ah ! c’est qu’il est savant, mon Guillaume ! Y a pas d’ danger qu’y fasse des fautes d’*osthographie* Et si m’ame la comtesse savait comme il est fort sur le *carcul* !. Ben sûr, il arrivera. Et si M. le général était assez bon pour li donner un p’tit coup d’épaule, y sera bientôt sous-lieutenant et même capitaine. Et pis, il est joli garçon, c’qui ne gête rien !. Quand y retrousse sa moustache, j’sis-t-y fier de lui !

– Ainsi, reprit la comtesse avec douceur, vous me promettez de ne plus me parler jamais des choses passées ?

– De quoi ! des choses passées, m’ame la comtesse ? Connais pas ! J’sais ren en tout ! J’m rappelle de ren... Moi et ma femme j’sommes à vot’service : v’là tout...

– Et votre femme ignore absolument...

– Ah ! bon Dieu de bon Dieu ! A ne s’en doute *seurement* pas !

– Très bien, Jean ! conduisez-vous bien : ne buvez plus ; servez-moi fidèlement, et... votre Guillaume – car il s’appelle Guillaume, m’avez-vous dit ? – n’aura pas lieu de se plaindre ! S’il ne gagne pas l’épaulette, ce ne sera ni de ma faute, ni de celle du général !...

Jean se confondit en remerciements, et il ne tarda pas à constater que M^{me} de Villerain ne lui avait pas fait de vaines promesses.

Au bout de quelques jours, et dès que le vieux soldat, sur la recommandation de sa femme, se fût assuré que le sergent avait une très belle écriture, qu’il était aussi instruit que modeste, et qu’il connaissait sur le bout du doigt l’histoire de toutes les campagnes auxquelles avait pris part le général de Villerain, il le prit pour secrétaire, le chargea de sa correspondance et de sa comptabilité.

Le congé du jeune militaire allait être bien employé, et il s’était acquis un protecteur puissant. M. de Villerain ne pouvait plus se passer de lui.

Le vicomte ne lui témoigna pas moins de bienveillance et d’estime. Il l’autorisa même, au cas où il aurait du goût pour le canotage, à se servir

d'une yole qu'il avait achetée l'année précédente, et qui était en garage à l'île de la Grande-Jatte. Il va sans dire que Guillaume accepta avec autant d'enthousiasme que de reconnaissance. La passion du canotage, que Julien avait eue jusqu'alors, venait de faire place à des passions plus vives et moins anodines. Depuis qu'il aimait Paule et qu'il était aimé de M^{me} Tournays, il n'avait plus ni le temps ni le loisir de songer à son embarcation ; il négligeait sa yole, et ce fut avec plaisir qu'il la confia au fils du concierge.

Mais un jour qu'en causant avec les dames Tournays il eut l'occasion de leur parler de son bateau, la présidente, qui était capricieuse et fantasque, se mit en tête de faire une partie de canot. Le vicomte dut à toute force céder à sa fantaisie. Il fut convenu que l'on descendrait la Seine jusqu'à Saint-Germain, et que l'on dînerait au pavillon Henri IV.

Paule, qui devait être de l'expédition, se faisait une fête de cette promenade nautique. Elle était toute joyeuse de passer une demi-journée auprès de Julien. Peut-être se présenterait-il une circonstance qui la laisserait seule quelques instants avec son bien-aimé !

M^{me} Tournays, qui, de son côté, projetait de s'isoler un peu avec son amant, décida qu'on emmènerait la femme de chambre de sa fille.

Prévoyant le cas où la violence du vent l'obligerait à carguer les voiles et où il serait nécessaire de faire marcher l'yole à l'aviron, Julien jugea utile de s'assurer le concours du sergent. Si habile canotier qu'il fût lui-même, il craignait que ses préoccupations amoureuses ne le troublassent. La navigation de la Seine est parfois dangereuse. Il ne voulait pas risquer de compromettre la vie de M^{lle} Tournays.

M^{me} de Villerrain se félicitait de cette partie de plaisir, qui allait, pour un jour au moins, arracher son fils à sa liaison illégitime, le rapprocher pendant plusieurs heures de M^{lle} Paule, rompre la glace, peut-être, entre ces deux jeunes gens. Qui sait si Julien ne se déciderait pas enfin à se déclarer, et si cette excursion ne serait pas la préface d'un mariage qu'elle avait un si vif désir de voir se conclure ?

Au jour fixé, le vicomte vint chercher la présidente et sa fille, que leur calèche transporta à l'île de la Grande-Jatte, où l'embarcation était amarrée. Le jeune militaire était déjà à son poste.

Le temps était splendide. Il y avait juste assez de brise pour enfler les voiles. On avait le vent en poupe, et l'yole se mit à filer avec rapidité.

Marceline, qui pour la première fois mettait le pied sur un canot, ne sauta point sans hésitation dans l'embarcation, en avouant qu'elle avait peur et en déclarant qu'elle aimait mieux le *plancher des vaches* ; elle jeta même un cri d'effroi en voyant l'yole se pencher presque jusqu'au niveau de l'eau. Mais sa jeune maîtresse la railla si bien sur sa poltronnerie, qu'elle se sentit bien vite rassurée :

– Si nous allions chavirer, pourtant ! murmurait-elle.

– Il n'y a pas de danger, Marceline, lui dit le vicomte de Villerain... N'est-ce pas Guillaume ?

– Oh ! certes, non, monsieur le vicomte, répondit le fils du concierge. Ces dames n'ont pas besoin d'avoir peur...

– Nous n'avons pas peur, monsieur, dit M^{lle} Paule en souriant... C'est ma petite sotte de femme de chambre qui se fait des idées lugubres !...

Guillaume se sentait, malgré lui, troublé, interdit, et ne se lassait pas de regarder le groupe formé par les deux dames et la camériste...

Il était saisi d'une émotion bizarre, il éprouvait des rougeurs subites quand certains yeux tombaient par hasard sur lui :

– Qu'elle est belle ! se murmurait-il à lui-même...

Qui ? Marceline, sans doute, car, ainsi que je l'ai dit déjà, la soubrette était encore plus jolie, plus séduisante, plus irrésistible que la riche demoiselle.

Peut-être le sergent ébauchait-il dans sa tête et dans son cœur un petit roman. Toujours est-il qu'il manœuvrait assez mal, et qu'il avait parfois de singulières distractions !

On dépassa successivement Saint-Ouen, Epinay, Argenteuil, Bezons, Chatou, Bougival, Marly. En deux heures, on avait atteint Saint-Germain.

Tandis que Guillaume restait à bord, au grand déplaisir de Marceline qui trouvait le jeune sous-officier très joli garçon ainsi qu'elle l'avait dit tout bas à sa maîtresse pendant la traversée, les promeneurs débarquèrent et firent péniblement l'ascension de la colline sur laquelle est bâti Saint-Germain.

Après une courte visite au vieux château et au musée qu'on y a installé, on se dirigea vers la fameuse terrasse, pour admirer le splendide panorama de Paris et de la vallée de la Seine.

Mais Huguette ne songeait guère à contempler le point de vue. Elle était à la fois heureuse de s'appuyer sur le bras de son amant, et triste de n'être pas en tête à tête avec lui, de se trouver gênée par la présence de sa fille, qui marchait devant en compagnie de la camériste.

Elle eût voulu s'égarer dans les allées les plus ombrueuses et les plus solitaires du parc, loin de tous les regards indiscrets. Il lui en coûtait d'être obligée de se contraindre, de s'observer. Ah ! qu'elle aurait eu de joie à pouvoir se jeter à son cou, le dévorer de baisers...

– C'est avec toi seul, mon chéri, qu'il me serait doux d'être ici !...Quelle idée d'avoir projeté cette promenade devant ma fille !... C'est furtivement que nous aurions dû fuir dans ta yole... Nous n'en serions pas réduits à arpenter sottement cette terrasse insipide, comme de vulgaires provinciaux. Nous nous enfoncerions dans la forêt, nous chercherions les fourrés les plus sombres ; nous nous étendrions sur l'herbe ; je te presserais dans mes bras ; je te répéterais cent fois, mille fois, que je t'aime, mon Julien adoré !... Nous tomberions dans ces inexprimables extases où il me semble que mon âme va s'envoler dans un soupir, dans un transport, dans un baiser !

– Oui ! oui ! je le voudrais comme toi ! balbutiait-il machinalement.

Il ne l'entendait même pas ; toute sa pensée se concentrait sur Paule, qu'il apercevait à une trentaine de pas devant eux !

– Nous reviendrons, n'est-ce pas ? Et sans être gênés, cette fois, par la présence de cette enfant et d'une domestique...

– Dès que tu voudras, répondit-il avec résignation et d'un air distrait.

– Comme tu dis cela froidement !...

– Parlez donc plus bas ! Je crains toujours que votre fille ne nous entende.

Il était au supplice ; les tendresses exagérées de cette femme mûre l'exaspéraient.

– Ah ! se disait-il, ce n'est pas de sa bouche que je voudrais entendre ces paroles d'amour ! C'est avec Paule que j'espère bien revenir ; c'est avec

elle que j'irai errer dans la forêt ; c'est le bras de cet ange qui s'appuiera sur mon bras, sa main qui pressera ma main !...

Plus favorisée que M. de Villerrain, Paule pouvait du moins s'entretenir avec confiance de celui qu'elle aimait, former des rêves d'avenir.

Marceline n'avait pas renoncé à la solution qu'elle lui avait indiquée comme la seule possible, et insistait pour couper court aux difficultés de la situation par des moyens décisifs. M^{lle} Tournays se défendait sans conviction. Elle n'aurait pas eu vingt ans si elle n'avait été un peu romanesque. Or, il n'y a pas de roman complet sans un enlèvement.

Mais ce n'était pas le côté aventureux qui séduisait la soubrette ; elle obéissait au sentiment bien arrêté d'une nécessité pratique. Avec son esprit avisé, la fille du peuple y voyait plus clair que l'ex-pensionnaire des Oiseaux ; elle croyait en savoir et en avoir deviné beaucoup plus long qu'il ne lui convenait d'en dire à Paule.

Certes, elle ne supposait pas que la présidente eût des rendez-vous avec le vicomte, qu'elle fût devenue sa maîtresse, et qu'elle se fût emparée par surprise, presque par force, de M. de Villerrain. Ce dont elle était sûre, c'est qu'elle l'aimait ; c'est qu'au lieu de consentir à le donner à sa fille, elle entendait le garder pour elle-même.

Elle ne s'était pas privée d'espionner quelque peu sa maîtresse, comme doit le faire toute servante qui se respecte, et bien des petits détails accusateurs ne lui avaient point échappé. Aussi ne s'étonnait-elle plus des obstacles que rencontrait un mariage si bien assorti sous tous les rapports, et des hésitations du vicomte, et de l'affectation qu'il mettait à cacher sa passion secrète.

– Je ne puis pas raconter cela à M^{lle} Paule, se disait la fidèle soubrette ; elle ne me pardonnerait pas de dénoncer une mère à sa propre fille ! Elle est si bonne, et elle aime tant madame, qu'elle renoncerait à M. Julien, quand bien même son cœur en saignerait et se briserait. Pauvres jeunes gens, je les sauverai et je les marierai malgré eux, puisqu'ils sont incapables de se marier et de se sauver eux-mêmes !...

Marceline, tout en ayant l'air de regarder dans le lointain les monuments de Paris, et en jetant de temps à autre un coup d'œil oblique et furtif du côté

de M^{me} Tournays et du vicomte, et de surveiller les mouvements de la présidente, dit tout à coup à voix basse :

– Oui, mademoiselle, je l’ai dit et je le répète : vous n’avez qu’une ressource, car jamais – jamais, entendez-vous bien – votre mère ne consentira à votre mariage. Et tenez ! Savez-vous ce que je pensais depuis notre départ de Paris, et pendant que nous étions bercés si doucement dans ce joli bateau ?...

– Et que pensais-tu ?

– Je pensais que ce serait ravissant de fuir dans cette yole.

– Petite écervelée...

– Pas si écervelée que vous croyez !... Sans doute, si vous partiez par le chemin de fer, vos parents télégraphieraient de tous les côtés, mettraient peut-être à vos trousses la police et les gendarmes. Mais ils ne songeraient guère à vous poursuivre sur la Seine. Le canot nous conduirait jusqu’au Havre, et là nous embarquerions pour l’Angleterre... Je dis *nous*, car je ne veux pas vous quitter... J’en parlerai à M. Julien...

– Petit démon tentateur ! balbutia Paule.

Au même instant, M^{me} Tournays rappelait sa fille. On rebroussa chemin pour gagner le pavillon Henri IV, où le dîner avait été préalablement commandé.

En dépit des préoccupations secrètes des trois convives, le repas fut assez gai, chacun d’eux cherchant à donner le change aux autres. Paule, surtout, riait comme une folle, sans savoir pourquoi ; et peut-être parce qu’elle trouvait de plus en plus original, et de moins en moins déraisonnable, le plan de fuite imaginé par Marceline.

Puis il fallut se décider au retour et redescendre au bord du fleuve et se rembarquer.

Cependant le vent s’était levé, et l’on dut se borner à naviguer avec une seule voile. Julien, en raison de la violence des rafales, avait envie de la carguer aussi et de se servir des avirons : si fort que fût le courant contre lequel on avait à lutter, deux bons rameurs comme l’étaient le vicomte et Guillaume, en nageant vigoureusement, se tireraient à leur honneur de cette tâche.

Tout marcha bien jusqu'à Epinay. Mais alors se produisit un événement aussi grave que soudain et inattendu.

Il ne faut pas s'imaginer que la navigation fluviale soit chose facile, et l'on aurait tort de railler outre mesure les marins d'eau douce. La Loire, avec ses bas-fonds et ses perfides bancs de sable, présente au canotier bien des dangers, que peut seule affronter une expérience consommée. La Seine, en raison de ses nombreux méandres, de ses courbes multiples, n'est parfois pas moins périlleuse.

Nos promeneurs venaient, comme je l'ai dit, de dépasser Épinay et allaient contourner la presqu'île de Gennevilliers, quand M. de Villerrain, qui tenait le gouvernail, aperçut une autre embarcation, plus grande que la sienne, qui marchait directement sur lui à toutes voiles, en même temps que le toueur s'avavançait, traînant à la remorque une longue file de bateaux.

Le moment était critique, et Julien, qui ne perdait pas sa présence d'esprit, manœuvra avec assez d'habileté pour se garer à la fois du vapeur et du yacht. Mais il s'éleva soudain un coup de vent si violent que le capitaine de cette dernière embartion ne se sentit plus maître de ses mouvements et se troubla. Les efforts qu'il tenta pour éviter le petit canot ne servirent qu'à précipiter une catastrophe.

Avant que de part et d'autre on eût le temps de se reconnaître, une collision s'était produite : le bateau le plus petit devait être infailliblement sacrifié ; il chavira, tandis que l'autre, emporté par la rafale, continuait sa course et descendait le courant avec une rapidité vertigineuse.

Tout cela s'était passé en moins d'une minute. Les trois femmes et les deux hommes barbotaient dans l'eau ; deux chaloupes, venant de Saint-Ouen, qui, de loin, avaient aperçu le désastre, faisaient force de rames pour porter secours aux naufragés ! Mais elles avaient à franchir une distance de cinq ou six cents mètres !...

Un quintuple cri de détresse et d'horreur s'était fait entendre.

– Julien ! s'étaient écriées en même temps M^{lle} Tournays et sa mère.

– Au secours ! hurlait Marceline...

Le vicomte était un excellent nageur. Sa première, son unique préoccupation fut de sauver Paule, ou de mourir avec elle...

A l'instant où il allait la saisir, une main désespérée s'accrocha à ses vêtements, l'étreignit avec une telle force qu'il pouvait à peine se mouvoir.

Était-ce M^{lle} Tournays ? Était-ce sa mère ? Était-ce la femme de chambre ? Il ne savait au juste, tant il était affolé... Le jour, d'ailleurs, commençait à tomber...

Il tâcha, à tout hasard, de gagner le rivage, auquel il ne parvint point sans difficulté. Dès qu'il eut déposé sur la berge la femme qui s'était attachée à lui, il reconnut avec terreur que c'était M^{me} Tournays !

La présidente était inanimée.

C'était bien de lui donner des soins, qu'il s'agissait à cette heure !

– Paule ! Paule ! s'écria-t-il d'une voix étranglée... Je te sauverai ou je périrai avec toi !

Il se dépouilla en un clin d'œil de ses vêtements mouillés qui lui collaient à la peau et se jeta de nouveau dans le fleuve.

Vaines tentatives ! Il avait beau descendre le courant qui avait dû emporter le corps de sa bien-aimée, explorer la Seine dans toutes les directions... Rien ! rien ! rien !...

Dans son angoisse, il s'épuisait en brassées désespérées, luttait contre les flots, résolu à ne pas survivre à celle qu'il croyait perdue. Il était déjà à demi asphyxié, quand l'une des chaloupes dont j'ai parlé tout à l'heure parvint à le rejoindre et à le hisser à son bord...

Cependant, l'autre chaloupe n'était pas restée inactive. Quelques vigoureux coups d'aviron avaient suffi pour l'amener sur le théâtre du sinistre. Les tourbillonnements et les clapotements de l'eau avaient indiqué aux mariniers l'endroit où se débattaient les autres victimes...

Tandis que M. Villerain sauvait machinalement et inconsciemment sa maîtresse, Guillaume s'était précipité vers M^{lle} Tournays entraînée par le courant, et, la soutenant d'un bras, nageant de l'autre, il allait l'arracher à une mort inévitable !

Par malheur, et quand il était sûr de gagner, sain et sauf, la berge avec son fardeau, il s'était senti pris à la jambe par dix doigts crispés qui semblaient peu disposés à le lâcher.

C'était la femme de chambre, qui, avec l'énergie suprême que donne l'instinct de la conservation, s'était cramponnée à lui. Elle voulait vivre,

elle aussi, la pauvre Marceline !

Elle, si dévouée à Paule et qui se fût sacrifiée volontairement pour elle s'il l'avait fallu, elle ne se rendait pas compte qu'elle allait compromettre le salut de sa jeune maîtresse et du courageux sergent, sans avoir la moindre chance d'échapper au sort terrible qui la menaçait !

Ce fut, pendant dix minutes, une scène effrayante.

Guillaume s'efforçait de lutter, il nageait d'un bras et d'une jambe... Il ne demandait pas mieux que de sauver les deux femmes. Hélas ! ses mouvements n'étaient plus libres ; il perdait la tête, tournait sur lui-même avec les deux jeunes filles.

Ils allaient infailliblement périr tous les trois. Ce n'était qu'une question de temps.

Déjà il était à bout de forces, lorsque la chaloupe le rejoignit.

Mais, dans leur précipitation, les mariniers qui la montaient ne prirent pas toutes les précautions nécessaires, et la tête de l'héroïque sergent vint heurter violemment l'avant du bateau.

Quelques secondes plus tard, les trois naufragés se trouvaient étendus au fond de l'embarcation : Paule et Marceline étaient évanouies ; Guillaume avait le front ensanglanté.

Bientôt les cinq victimes de l'accident étaient réunies dans une cabane de pêcheur de la presqu'île de Gennevilliers, et les soins empressés qui leur furent prodigués ne tardèrent pas à leur faire reprendre connaissance. Des frictions énergiques rétablirent la circulation, et l'on s'aperçut qu'à part la blessure du jeune homme, il y avait en somme, pour tout le monde, plus de peur que de mal.

M^{me} Tournays fut la première à revenir à elle, et elle était déjà hors de danger quand on ramena sur le rivage sa fille, son amant, sa domestique et le fils du concierge.

X

DRAME OU IDYLLE ?

Une immersion prolongée, même quand elle n'a pas un dénouement fatal et que la victime peut être retirée de l'eau avant asphyxie complète, ne laisse pas que de produire dans l'organisme un redoutable ébranlement.

Ce fut donc avec les plus grandes précautions que l'on dut transporter à leurs domiciles respectifs les cinq victimes de l'accident. Les trois femmes, surtout, étaient dans un état de prostration absolue.

Il faut bien le dire : la première préoccupation de M^{me} Tournays en reprenant ses sens, n'avait pas été de demander si sa fille était hors de danger. C'est à Julien qu'elle avait songé d'abord ; l'amour l'emportait sur la tendresse maternelle !

Il va sans dire que dès que la jeune fille put remuer les lèvres, ce fut aussi le nom de M. de Villerrain qui sortit de sa bouche. Le vicomte, si heureux qu'il fût d'apprendre que Paule était saine et sauve, était désespéré de n'avoir été pour rien dans son salut, d'avoir laissé à un autre le soin de la disputer aux flots de la Seine et de l'arracher à la mort. Il était jaloux de cet homme du peuple, de cet humble soldat ; de ce fils de portier, qui avait eu le bonheur de presser dans ses bras M^{lle} Tournays ; il lui enviait sa blessure.

Il se reprochait d'avoir, en sauvant presque à son insu et sans le vouloir la mère qu'il détestait, risqué de perdre à jamais la fille qu'il adorait !

C'est en de pareils moments qu'apparaît dans toute sa laideur l'égoïsme, qui forme la base de la nature humaine ! C'est à peine si l'on pensait à Guillaume ! N'était-ce pas le lot d'un pauvre diable comme lui de se sacrifier obscurément pour les autres ?

Il fallut un peu de réflexion, il fallut surtout les récits de l'aventure, publiés le lendemain par les journaux, pour éveiller chez M^{me} la présidente et chez le vicomte un sentiment de reconnaissance et d'admiration.

Seule la femme de chambre oublia ses propres souffrances pour s'inquiéter de l'état du brave garçon à qui elle et sa maîtresse devaient la vie. Certes, Paule n'était point ingrate ; mais n'était-elle point excusable de concentrer d'abord toutes ses pensées sur son bien-aimé ?

Au bout d'une semaine, les deux dames, la camériste et le vicomte étaient totalement rétablis ; il ne leur restait plus que cette peur instinctive de l'eau que quiconque a failli se noyer garde pour le reste de ses jours. A la première sortie, M^{me} Tournays et sa fille, en traversant en voiture le pont de la Concorde pour rendre visite au blessé, ne purent s'empêcher de frémir et de fermer les yeux : la vue de la Seine les épouvantait.

Marceline les avait déjà devancées ; elle avait voulu être la première à remercier son sauveur, ou plutôt, comme elle disait à M^{lle} Paule : « Notre sauveur. »

– Savez-vous bien que sans lui nous serions toutes les deux mortes, ma chère maîtresse ?... Et que vous ne pourriez plus épouser M. le vicomte ?

– Aussi ma reconnaissance sera-t-elle éternelle, Marceline.

– Et la mienne donc, mademoiselle, reprit la soubrette avec enthousiasme ! Quel brave garçon ! Quel noble cœur !... Et dire qu'il est gisant sur son lit, et pour longtemps peut-être, et que, moi, je ne puis rien, malheureuse domestique que je suis, pour lui montrer combien je suis touchée de son dévouement !...

– Qui sait ? reprit M^{lle} Tournays d'un air significatif... Quand on est aussi jolie que toi, mon enfant, aussi sage, aussi bonne, est-ce que l'on n'a pas un excellent moyen de payer cette dette sacrée ?...

Marceline rougit sans répondre, et se contenta de hocher tristement la tête. Elle devenait rêveuse. Plus d'une fois, depuis l'événement, elle avait senti au fond de son cœur ce trouble involontaire qui annonce un amour

naiss'ant. Si, au moment où elle avait mis le pied sur l'yole et aperçu Guillaume, elle n'avait pu se défendre d'une certaine émotion, c'était bien autre chose maintenant ! Elle n'osait pas s'avouer à elle-même, et encore moins avouer à sa maîtresse, qu'elle l'aimait déjà avec passion.

L'aimerait-il, lui ?

– Et pourquoi pas, après tout ? pensait-elle timidement. Je ne suis pas trop laide, si j'en crois mon miroir. On dit même que je suis charmante. Serait-il donc si à plaindre d'épouser mon petit minois chiffonné ?... Pourquoi ne lui consacrerai-je pas cette vie qu'il a sauvée ?

– Allons ! reprit M^{lle} Tournays en souriant malicieusement, je vois que tu m'as comprise. Nous reparlerons de cela... Car je constate que ton imagination avait prévenu ma pensée... Sais-tu qu'il est fort bien, ce jeune homme...

– Oh ! mademoiselle, ne me mettez pas ces idées en tête ! dit Marceline en minaudant...

– Tu les y avais bien mises toi-même, petite hypocrite ! Ose donc soutenir le contraire ?...

– Et si j'allais ne pas lui plaire ?

– Il serait, ma foi, bien difficile...

– Et puis, je suis si pauvre !...

– Bah ! maman te dotera, ou bien je te doterai, moi, quand je serai vicomtesse de Villerain. D'ailleurs, le sort ne vous a-t-il pas déjà fiancés l'un à l'autre, et dans les circonstances les plus solennelles ? Tu l'épouserai, te dis-je ! J'entends qu'il devienne ton mari.

– Oh ! ma chère maîtresse, que vous êtes bonne ! s'écria la rieuse enfant en sautant de joie.

Si Guillaume n'avait point reçu, sans une vive sensation de plaisir, la visite de la femme de chambre de M^{lle} Tournays, il n'avait pourtant rien trahi des sentiments secrets que lui avaient prêtés peut-être gratuitement les deux jeunes filles. Il s'était borné à lui parler de sa maîtresse, à manifester son bonheur de la savoir tout à fait remise de la terrible épreuve.

Marceline ne s'étonnait pas outre mesure de cette apparente indifférence. Il ne pouvait évidemment lui adresser une déclaration à brûle-pourpoint ; et puis il était encore bien mal ; sa mère, qui ne quittait pas son chevet, lui

rappelait les ordres formels du médecin et lui défendait de se fatiguer. On avait prescrit un repos absolu...

Quand la soubrette lui apprit que les dames Tournays allaient venir le remercier, ses joues jusqu'alors livides se colorèrent soudain ; un feu étrange brilla dans ses yeux. Il fut pris d'une sorte de tremblement.

– Ah ! voilà la fièvre qui le reprend ! dit la mère tout anxieuse.

– Non, répondit-il vivement, non, je n'ai pas la fièvre. Je me trouve bien, très bien. Il me semble que je suis déjà guéri, que ma blessure s'est fermée. Rassure-toi, je serai bientôt debout.

– Ne t'exalte donc pas ainsi ! Reste calme. Tu sais bien que le docteur l'exige.

– Oui, mère, je t'obéis ; je suis calme, très calme.

Ses traits, hélas ! démentaient visiblement ses paroles. Il était en proie à une surexcitation singulière que la concierge attribuait à un nouvel accès fiévreux.

Dès que la présidente et sa fille pénétrèrent dans la chambre du malade, conduits par le comte, la comtesse et par Julien, Guillaume paraissait plongé dans une sorte d'extase. Il put à peine balbutier un mot de remerciement pour l'honneur qu'on daignait lui faire. Ses regards restaient obstinément fixés sur M^{lle} Tournays et ne pouvaient s'en détacher.

– Monsieur, lui dit-elle d'une voix émue en lui tendant sa jolie petite main, je n'oublierai jamais que vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre. Comment mes parents et moi pourrions-nous récompenser votre admirable courage ?...

– Je vous aiderai, moi, mademoiselle ! dit le général. Soyez tranquille, mon garçon, vous ferez votre chemin... Et je suis sûr que vous irez au feu comme vous avez été à l'eau...

Le blessé n'entendait pas M. de Villerrain. Il continuait à regarder la jeune fille avec la même fixité.

– Oh !... mademoiselle... murmura-t-il d'un ton saccadé... Vous ne me devez rien... Je n'ai fait... que mon devoir... Je suis amplement... oh ! oui... amplement récompensé !... Merci !... Merci !...

Un voile passa sur sa vue... Sa tête, qu'il avait légèrement soulevée, retomba sur l'oreiller.

– Une syncope ! s’écria la mère du blessé en se penchant sur lui !

– Pauvre jeune homme ! dit avec inquiétude M^{lle} Tournays. Il se trouve mal !

– Bah ! ce ne sera rien ! ajouta le général.

Le malade rouvrit les yeux, releva légèrement la tête, essaya de sourire.

– Ce n’est rien, en effet, dit-il ; rassurez-vous, mademoiselle. C’est un moment de faiblesse produit par l’émotion. Je me sens mieux, beaucoup mieux. Votre visite m’a fait tant de bien !

– Mais elle vous a en même temps fatigué, répondit M^{me} Tournays avec bonté. Et comme le repos vous est indispensable, nous allons nous retirer.

– Oh ! non, madame ! interrompit-il vivement et avec une sorte d’exaltation... Je suis trop heureux, trop reconnaissant que vous ayez daigné venir me voir... Restez de grâce encore quelques instants... Je suis tenté de bénir ma blessure et la catastrophe qui l’a causée, puisqu’elles me procurent un honneur... et une joie que jamais je n’eusse osé...

– Ne parle pas tant, mon cher fils, dit tout anxieuse la concierge du comte de Villerain. Tu as la fièvre... Cette bonne dame a raison... Et puis nous n’avons pas le droit d’abuser de sa bienveillance.

La présidente protesta du geste contre cette interprétation donnée à ses paroles. Depuis quelques instants elle considérait le jeune homme avec une sympathie croissante :

– Le pauvre garçon ! C’est qu’il est charmant ; et cette pâleur lui sied bien, se disait-elle intérieurement.

Elle reprit tout haut :

– A buser de ma bienveillance ! Oh ! par exemple !...

– Nous avons bien abusé de son courage, nous, fit gravement M^{lle} Paule, puisqu’il est victime de son dévouement !

– Sans doute ! Est-ce que je ne lui dois pas la vie de mon enfant ?

Puis se tournant vers le vicomte :

– Comme je vous dois la mienne, monsieur Julien !

Cependant la visite ne pouvait se prolonger indéfiniment. La présence de cinq ou six personnes dans une chambre de malade pouvait être gênante. La mère et la fille tendirent de nouveau la main à Guillaume, en prononçant les banalités habituelles d’encouragement et d’espoir sur sa guérison prochaine.

M^{me} Tournays, avant de se retirer, dit à demi voix à la mère :

– Vous n’aurez pas affaire à des ingrats, ma brave femme !... Et nous saurons reconnaître comme il convient... Tenez ! en attendant, prenez toujours ceci...

Elle lui glissa dans la main un rouleau d’or.

Guillaume, qui avait saisi le mouvement de la visiteuse, redressa péniblement la tête. Ses joues livides s’empourprèrent. Il paraissait douloureusement affecté.

– Non ! non ! mère... Je ne veux pas. Je te supplie de refuser... Rends cela à madame... Je l’exige...

Il saisit le rouleau et le tendant à M^{me} Tournays :

– Je vous remercie de l’intention, madame ! dit-il d’un ton presque sec. Mais reprenez ceci. Je ne croyais pas avoir mérité cette injure...

– Il n’y a pas d’injure, mon cher enfant, dit avec surprise la femme de notre vieille connaissance *Boit-sans-soif*... Quand on est pauvre comme nous, on n’a pas de ces fiertés-là !. Pardonnez-lui, madame. Mon malheureux fils a le délire.

Guillaume se leva tout à fait sur son séant :

– De la fierté ! Non, ce n’est pas de la fierté ; c’est de la dignité. Je ne suis point un mercenaire.

– Je n’ai point voulu vous offenser, cher monsieur.

– Je ne suis point offensé, je suis affligé, madame !...

Et, avec un sourire plein d’amertume et d’ironie :

– Je vous ferai observer, d’ailleurs, que cette somme est trop forte : la prime de sauvetage n’est que de vingt-cinq francs !

– Bravo ! sergent ! s’écria le général. Autant de désintéressement que de cœur ! C’est parfait...

– Ma mère, ajouta Paule d’un ton de reproche, ce n’est pas avec de l’argent que l’on paie de pareils services...

– Oh ! vous me comprenez, vous, mademoiselle, reprit Guillaume avec tristesse.

La présidente était toute confuse. Elle reprit le rouleau, s’excusa de son mieux, approuva au fond du cœur la délicatesse du jeune militaire.

– Quelle élévation de caractère ! pensa-t-elle. Ce jeune homme a des sentiments au-dessus de sa condition.

Elle se rapprocha du lit :

– Vous ne m’en voulez pas ? demanda-t-elle avec bonté.

– Vous en voulez, moi, madame !

– Enfin, nous nous reverrons. Permettez-moi de serrer encore votre loyale main. En attendant, nous enverrons chaque jour prendre de vos nouvelles... Guérissez-vous d’abord. Nous verrons après.

Après avoir glissé un mot à l’oreille de sa mère, Paule ajouta :

– Et c’est Marceline qui viendra chaque jour vous voir de notre part... Elle sera, si vous le voulez bien, votre garde-malade : elle aidera votre mère à vous soigner. Elle vous est, elle aussi, bien reconnaissante, la pauvre petite.

L’idée de voir chaque jour la jeune camériste dissipa le nuage qui assombrissait le front du blessé.

– Cela ne vous déplaît pas ? continua Paule, qui cherchait à lire dans sa physionomie.

– Me déplaire ? Oh ! mademoiselle, vous n’y pensez pas ! Comment ne serais-je pas touché, ravi de l’intérêt que vous voulez bien me témoigner, vous et madame votre mère ; des soins que vous daignez me faire donner par une personne attachée à votre maison..

– Et qui vous doit autant que moi-même. Votre digne mère aura en elle, je vous le jure, une auxiliaire dévouée.

– Eh ! eh ! fit en souriant Julien de Villerrain en échangeant avec les deux dames un coup d’œil significatif, vous aurez là, mon ami, une assez jolie garde-malade ! – Marceline n’a pas seulement pour elle ses attraits physiques, elle est bonne, douce, intelligente autant qu’elle est belle.

En constatant la joie qui illuminait le visage de Guillaume et l’éclair qui brillait dans ses yeux, M^{lle} Tournays comprit ou crut comprendre qu’elle ne s’était pas trompée, et que le projet de mariage dont elle avait parlé à Marceline ne rencontrerait pas de difficultés.

– Allons, pensa-t-elle, cela va plus vite que je ne l’espérais... Voici qu’ils s’aiment déjà.

M^{lle} Tournays ne pouvait guère s'imaginer jusqu'à quel point elle se trompait sur les sentiments du jeune militaire. Hélas ! le lecteur l'a déjà deviné, ce n'était pas la femme de chambre qu'il aimait : c'était la maîtresse.

Si déraisonnable, si insensée que pût être cette passion, il n'était plus en son pouvoir de la dominer et de la vaincre. Plus il envisageait l'abîme sans fond qui séparait de la riche et belle héritière le fils d'un malheureux portier, moins il se sentait le courage d'arracher de son cœur un amour sans espoir.

Il lui prenait parfois des accès de rage. Il avait envie de mourir ; il regrettait presque de l'avoir sauvée.

– Ah ! pourquoi ne suis-je pas resté englouti avec elle dans les flots de la Seine ! s'écriait-il avec douleur. Puisqu'elle ne sera jamais à moi, elle ne serait à personne ! Je n'aurais pas, un jour prochain, la douleur de la voir dans les bras d'un autre !

Et puis, il se reprochait son égoïsme en se faisant honte à lui-même, protestait contre les idées honteuses qui assiégeaient son esprit dévoré par la fièvre.

– Non, Guillaume ! se disait-il, dans ses moments de calme, tâche plutôt de l'oublier ! Songe à l'humilité de ton rang, à l'obscurité de ta naissance, au ridicule de tes prétentions ; reste dans ta condition, et ne t'abandonne point à des rêves irréalisables !

Etranges inconséquences d'une nature honnête et loyale ! Il avait fait parade de son désintéressement, repoussé comme une injure la récompense qu'on lui offrait ; et voilà qu'il en arrivait à exiger bien davantage. En échange d'un acte de dévouement ne lui fallait rien moins que le cœur, la main, la vie entière de celle qu'il avait sauvée ! Il voulait se faire payer avec usure.

– C'est indigne ! pensait-il, et je ne suis qu'un misérable ou un fou.

Mais ses sages résolutions s'évanouissaient bien vite, et la passion reprenait le dessus. Dès que la soubrette arrivait dans la chambre du malade, dès qu'elle lui parlait de M^{lle} Paule qui s'intéressait si vivement à lui, il retombait dans ses extases et dans sa démence amoureuse.

Ni son père ni sa mère ne pouvaient rien comprendre à l'exaltation bizarre de leur fils ; Marceline, de son côté, tout en se croyant secrètement aimée, s'étonnait bien un peu de son extrême réserve. Il y avait un mois qu'elle venait presque tous les jours au boulevard Malesherbes, et Guillaume ne lui avait rien dit, rien insinué, ne lui avait manifesté qu'une banale reconnaissance pour la sollicitude dont elle l'entourait.

Elle commençait à être jalouse ; elle aussi elle supposait qu'il avait peut-être formé quelque liaison dans la ville de province où il était en garnison. Le vif désir qu'il ne dissimulait guère de retourner au régiment ne pouvait avoir d'autre cause. Elle ignorait, la pauvre enfant, que le sergent voulait surtout demander à ses devoirs militaires des consolations et l'oubli, si c'était possible.

S'il ne réussissait pas à s'étourdir, à se guérir, il en serait quitte, comme il se le disait quelquefois à lui-même, dans son jargon de caserne, pour *se faire sauter le caisson !*

L'idylle ébauchée par Marceline se changerait en drame.

XI

EN FLAGRANT DÉLIT

Cependant les vacances judiciaires étaient venues, et la famille Tournays s'était installée, selon son habitude, pour y passer le reste de l'été, à la maison de campagne que le président possédait dans la vallée de Chevreuse.

Il avait été convenu que Guillaume y viendrait achever sa convalescence. Il avait longtemps hésité avant d'accepter cette bienveillante invitation, et il avait deux raisons pour une d'hésiter. Si le grand air des champs devait compléter la guérison du blessé, la vue quotidienne de son idole ne finirait-elle pas par rendre incurable sa maladie morale ?

N'était-il pas plus prudent d'échapper à cette tentation incessante, de fuir l'obj et d'un amour inavouable, de chercher le salut dans une diversion ? Pauvre ver de terre, n'allait-il pas, en contemplant sans cesse son étoile, endurer le supplice de Tantale ?

La distance qui les séparait, l'inégalité de leurs positions sociales allaient s'accuser d'une façon terrible. Malgré les bontés et les égards qu'on lui prodiguerait, ce n'est que de loin qu'il pourrait voir M^{lle} Tournays ; c'est de l'antichambre ou de la cuisine qu'il la verrait passer, radieuse et indifférente ! Le salon lui était naturellement fermé, et c'est à la table des domestiques qu'il prendrait ses repas.

Sa fierté se révoltait à cette seule pensée. Et, puisqu'il n'était pour elle qu'un inférieur, qu'un pauvre diable, qu'un enfant du peuple, mieux valait qu'il restât dans la loge parternelle, et qu'il souffrît en silence toutes les tortures d'un attachement concentré.

Mais l'aimable insistance des deux dames et de Paule, surtout, qui s'était mis en tête plus que jamais de marier sa camériste avec son sauveur, et qui comptait, pour y parvenir, sur le laisser-aller de la vie de campagne, triompha des orgueilleuses répugnances du sergent. Il se résigna, non sans une joie inconsciente, à subir cette nouvelle épreuve, à nourrir le mal qui le rongait, à respirer le même air que M^{lle} Paule, à vivre dans sa domesticité. Il accepta.

Je ne sais si la fraîcheur de l'eau avait produit son effet sur les héros de cette histoire, si les dangers qu'ils avaient couru et la mort qu'ils avaient coudoyée de si près leur avaient inspiré de salutaires et sérieuses réflexions.

Toujours est-il que, depuis l'accident d'Epinay, les allures, sinon les sentiments de Paule et de Julien s'étaient sensiblement modifiés.

Elevée dans un couvent, tout imprégnée des préoccupations superstitieuses au milieu desquelles s'étaient développés son cœur et son esprit, la jeune fille n'avait pu manquer devoir, dans la catastrophe où elle avait failli perdre la vie, un avertissement et un châtiment du ciel. Les projets romanesques éclos dans l'imagination de sa confidente, et qu'elle avait acceptés, lui faisaient horreur ; et pour rien au monde elle n'eût consenti désormais à fuir furtivement avec Julien.

Si plus que jamais elle adorait M. de Villerrain, si elle était déterminée à devenir sa femme, elle ne voulait devoir son bonheur qu'à des moyens réguliers, dont les scrupules de sa conscience ne pussent s'alarmer.

N'allait-elle pas, du reste, atteindre sa majorité ? Et si impatients qu'ils fussent l'un et l'autre, ne pouvaient-ils patienter quelques mois ?

Moins naïve, moins sincèrement religieuse que sa fille, mais subissant comme elle l'influence de l'éducation première qu'elle avait reçue, ainsi que nous l'avons vu, dans un couvent de Châtellerault, M^{me} Tournays elle-même avait été singulièrement troublée par le naufrage où elle avait failli périr.

Son existence accidentée, sa première faute, son premier crime, s'étaient dressés soudain devant sa pensée, avec les innombrables galanteries qui les avaient suivis. Si elle n'éprouvait point un repentir bien franc de son passé, elle avait, comme toutes les femmes qui savent allier la dévotion à la dépravation, une peur terrible de l'enfer.

Nous autres libres-penseurs nous avons peut-être dit trop de mal de l'enfer, et nous pourrions bien l'avoir trop décrié. Il a parfois du bon, et les habiles gens qui l'ont inventé savaient bien ce qu'ils faisaient. Il est certain qu'il joue un grand rôle dans l'humanité, et que le diable et sa légion de subalternes remplissent à peu près dans un autre monde imaginaire la mission dévolue ici-bas aux gendarmes, aux mouchards, aux juges et aux bourreaux.

Certes, il est fâcheux qu'il en soit ainsi, et j'aimerais mieux que les hommes n'eussent d'autre mobile de leurs actions que l'amour du bien et l'horreur du mal. Mais il faut les prendre tels qu'ils sont, avec leurs

faiblesses, leur sottise, leur lâcheté et leurs vils instincts. Pour un individu qui obéit uniquement aux inspirations de sa conscience, il y en a dix qui se laissent guider uniquement par une sainte terreur du Code pénal en cette vie, ou par la grotesque appréhension des garde-chiourmes de Satan dans l'autre. Les policiers, les magistrats, les guichetiers et les exécuteurs des hautes-œuvres du catéchisme catholique ne sont, après tout, ni moins odieux ni moins ridicules que leurs confrères des régions sublunaires.

J'imagine que ce président de la cour d'assises d'en haut, qu'on appelle Dieu, n'est ni plus impartial, ni plus équitable, ni plus intelligent qu'un chat-fourré quelconque d'ici-bas ; et que le bagne dont Dante Alighieri s'est fait l'historiographe, dans la *Divine Comédie*, ne vaut ni plus ni moins – bien qu'il n'ait pas la même réalité – que l'enfer des maisons centrales ou de l'île Nou.

Donc, Huguette de Tagny, devenue Mme la présidente, dominée par les impressions de la première jeunesse, par les préjugés de l'enfance, par les habitudes d'esprit de la pensionnaire des religieuses de Châtellerault, comme sa fille l'était par les leçons et les traditions du couvent des Oiseaux, ressentait un certain effroi de l'enfer, qu'elle croyait avoir côtoyé de si près.

N'ayant point assez d'énergie pour rentrer résolument dans la bonne voie, pour rompre avec son jeune amant, pour renoncer tout à fait à ses ren—dez-vous avec lui, pour extirper de son âme un amour doublement coupable, elle avait trouvé un moyen de concilier avec la satisfaction de ses appétits voluptueux son salut éternel. Elle ne quittait jamais l'entresol de la rue de Verneuil et ne sortait point des bras de Julien sans se rendre auprès de son directeur de conscience, qui lui accordait sans difficulté l'absolution. Toute chaude, toute moite, toute frémissante encore des baisers de son amant, elle passait sans transition de l'alcôve adultère au guichet indulgent du confessionnal.

Aussi rentrait-elle calme, rassérénée à l'hôtel du boulevard Saint-Germain, et pouvait-elle regarder sans honte son mari, recevoir sans remords les embrassements de sa fille. Ne rapportait-elle pas son absolution dans sa poche ?

Si, par hasard et par impossible, elle était frappée d'une mort subite, elle avait la certitude absolue, sinon d'entrer d'emblée par la porte cochère du paradis, du moins de ne faire antichambre que temporairement dans le purgatoire...

M. de Villerrain, qui, lui, n'était pas superstitieux et se souciait médiocrement de l'enfer, avait fait écho d'abord aux lamentations et aux inquiétudes religieuses de sa maîtresse, dans l'espoir de l'amener à briser une chaîne infâme qui lui pesait tant. Il avait même simulé une épouvante qu'il ne ressentait pas, invoqué les scrupules mystiques du croyant. Mais ses efforts s'étaient brisés contre les convoitises sensuelles d'Huguette.

– Renoncer à toi ! s'écriait-elle en frémissant. Ne plus t'étreindre avec ardeur contre ma poitrine haletante ! Ne plus coller mes lèvres à tes lèvres ! Ne plus presser ton sein contre mon sein ! Oh ! non, jamais !... Plutôt la mort ! Plutôt la damnation éternelle !...

Et elle ajoutait en se jetant à son cou :

– Mais non ! Ne t'ai-je pas dit que notre amour peut se concilier avec notre salut ?... Dieu est bon et miséricordieux. Ce n'est pas notre faute s'il nous a mis au cœur la passion qui nous dévore l'un et l'autre... Il sera indulgent pour nous au jugement dernier... Son divin fils n'a-t-il pas dit d'une criminelle comme moi : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ?... » Je t'aime tant, vois-tu, mon Julien, que le Seigneur ne pourra s'empêcher de me pardonner aussi... Jamais il n'aurait le courage de me damner !... Moi, te quitter ? Te voir dans les bras d'une autre femme ?... C'est impossible ! c'est impossible !... Je crois que j'aimerais mieux brûler dans l'enfer, pourvu que je puisse éteindre librement en ce monde le feu dont je me sens consumée !...

Avec de telles dispositions d'esprit, il eût été imprudent au vicomte de révéler à M^{me} Tournays son secret attachement pour Paule. Il n'avait d'autre ressource que de continuer à dissimuler et à feindre.

Il joua à son tour la comédie des remords pour se donner un prétexte de rendre le plus rares possible ses entretiens criminels avec la présidente, et pour rendre de moins en moins lourd le *cahier des charges* de l'odieuse liaison qui lui était imposée.

Le séjour de la famille à la maison de campagne de la vallée de Chevreuse lui promettait, en revanche, de bien douces compensations. Les occasions de se trouver seul avec Paule, qui jusqu'alors ne s'étaient offertes que par hasard et pour quelques courtes minutes, allaient se multiplier. La vie des champs est bien autrement favorable aux amoureux que la vie parisienne.

Ce n'est plus seulement une poignée de mains furtive que l'on peut échanger dans un bal, un baiser clandestin que l'on a la chance de cueillir en tournant au piano les pages d'un morceau de musique, tandis qu'une mère confiante s'éloigne quelques instants.

En villégiature, on est plus libre, plus dégagé de l'étiquette ; il s'établit entre les hôtes d'un château une familiarité plus grande. L'atmosphère semble imprégnée de senteurs amoureuses ; le gazouillement des oiseaux se becquetant avec ardeur sur toutes les branches d'arbre, le bourdonnement des insectes voltigeant de fleur en fleur ; les audacieuses coquetteries des papillons, la brise du soir, le bruissement des feuilles caressées doucement par le vent : est-ce que tout cela, et jusqu'aux tendresses indécentes des hôtes emplumés de la basse-cour, est-ce que tout cela n'invite pas à la volupté ?

Comment la jeune fille la plus pudique ne deviendrait-elle pas rêveuse, ne sentirait-elle pas une rougeur étrange monter à ses joues, son sein se gonfler, son sang courir plus vif et plus chaud dans ses veines, rien qu'en assistant à ce spectacle de la nature en rut ? Est-ce qu'elle ne se voit pas envahie par un trouble involontaire, par d'inexplicables langueurs ?

M^{me} Tournays avait bien compté, elle aussi, sur l'influence toute-puissante du milieu ambiant pour dissiper les froideurs singulières qu'elle reprochait depuis quelque temps à son amant. Mais Julien, dès le jour où il avait accepté l'hospitalité dans sa propriété de Chevreuse, avait, avec intention, exagéré les scrupules dont il s'était fait contre elle une arme défensive. Il était devenu d'une chasteté et d'une réserve à dépasser le biblique Joseph lui-même.

Il fut convenu seulement que de temps en temps ils trouveraient l'un et l'autre un prétexte pour aller séparément à Paris et se rencontrer dans l'appartement de garçon de la rue de Verneuil.

Il y avait déjà huit ou dix jours que le vicomte s'était rendu à l'invitation de la présidente et que le fils de son concierge était venu chercher à la campagne l'achèvement de sa guérison, quand survint un événement qui allait précipiter les choses et amener une brusque solution.

Habitée à se lever fort tard à Paris, M^{me} Tournays n'était pas plus matinale à la campagne. Elle ne sortait guère de son lit que pour descendre à la salle à manger à l'heure du déjeuner.

Paule, en revanche, profitant de la somnolence maternelle, était sur pied dès l'aube, justifiant ainsi la vieille et poétique maxime :

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore !

Était-ce bien l'aurore seule qu'elle cherchait sur les pelouses du jardin et dans les avenues du parc, à sept heures du matin, le lendemain de l'arrivée de M. de Villerrain ? Était-ce dans ce but unique que ses petits pieds foulaient le gazon humide de rosée ou que ses bottines se déchiraient aux ronces des fourrés épais dans lesquels elle aimait à s'engager audacieusement ?

Je l'ignore. Toujours est-il que Julien, qui n'avait, et pour cause, aucune prétention à la vertu, ne professait pas à un moindre degré le culte du petit lever de la fille de Tithon et de la Terre, et qu'il aimait aussi à la voir entr'ouvrir de ses doigts de rose les portes de l'Orient ; toujours est-il que le plus innocent ou le plus rusé des hasards avait mis soudainement en présence, au détour d'une allée, le fils du général et la fille de la présidente :

– Monsieur Julien !... Vous ici ?... De si bonne heure !

– Mademoiselle Paule ! Ah ! je m'attendais si peu au bonheur de vous rencontrer !...

Comme ils mentaient, les deux tourtereaux ! Et comme ils eussent été désappointés l'un et l'autre, humiliés, mortifiés, irrités, s'ils ne s'étaient pas trouvés face à face !...

Le livre que chacun d'eux tenait à la main, pour se donner une contenance, s'était échappé de leurs doigts ; Paule n'avait pas trop

longtemps refusé de prendre le bras du vicomte ; ils se regardaient en souriant :

– Eh bien, oui, je vous attendais, Paule ! Et c’est pour cela que je me suis levé sitôt. Vous ne m’en voulez pas trop d’avoir troublé votre lecture solitaire ?...

– Ne voyez-vous pas, mon ami, que j’étais sûre de vous rencontrer sur mon chemin ?

Ils s’arrêtèrent par un même et instinctif sentiment. Leurs yeux se rencontrèrent :

– Paule !

– Julien !

Leurs bras s’entrelacèrent d’eux-mêmes, sans qu’ils en eussent conscience ; leurs bouches se cherchèrent. Et les oiseaux qui gazouillaient dans les branches assistèrent, en ricanant joyeusement, à leur premier baiser.

Jusqu’alors les lèvres du vicomte n’avaient pas encore osé descendre plus bas que le front de la jeune fille ! Un baiser sur le front, cela ne compte pas.

Pour la première fois ils s’appartenaient. Ils venaient de sceller le mutuel amour qui unissait leurs âmes. M^{lle} Tournays fut effrayée de son audace ; elle se dégagea aussitôt des bras de son fiancé, et murmura avec une douceur angélique :

– Laissez-moi, Julien !... Il faut que je rentre. Si ma mère pouvait se douter !...

– Paule ! Paule, ne me quittez pas si vite !..

Par un mouvement rapide, elle s’était rejetée en arrière.

– Non ! non ! C’est assez pour aujourd’hui... Je me sens toute honteuse. Je suis bien coupable.

Et, sans lui permettre d’insister, elle lui envoya un sourire, en balbutiant :

– Nous nous reverrons... A bientôt, Julien !

– Où ?... Quand ?...

– Vous le demandez ? fit-elle d’un ton de reproche.

Et posant sur sa bouche sa jolie petite main qu’elle avança dans la direction de M. de Villerain, elle s’enfuit précipitamment.

Il prolongea tout pensif sa promenade, et ne rentra qu'une heure plus tard à la maison, en faisant un grand détour.

Le lendemain et les jours suivants les deux amoureux se retrouvaient invariablement au même endroit, tandis que la présidente s'attardait en toute confiance et en toute sécurité sur son oreiller. Il y avait là juste à point, dans un bosquet ombreux et discret, un banc sur lequel, assis l'un auprès, bien près de l'autre, ils pouvaient deviser à leur aise de leurs plans d'avenir.... Et ils avaient soin de revenir par des chemins absolument opposés.

Il y avait huit jours environ que durait ce manège. Paule avait poussé la réserve jusqu'à laisser ignorer à sa confidente les rendez-vous du parc, rendez-vous bien innocents, certes ! mais qui risquaient fort de ne plus l'être toujours. Les excitations du cœur et des sens menaçaient d'étouffer un beau matin les résistances pudiques de la jeune fille.

Ils se croyaient bien seuls, bien abrités contre toute révélation. Paule descendait dans le jardin, sur la pointe du pied, par un escalier dérobé, sans être aperçue de personne, même de sa femme de chambre ; le vicomte s'entourait des plus minutieuses précautions, et paraissait céder à l'unique désir de humer l'air du matin en fumant un cigare.

Ce jour-là ils étaient tous les deux plus surexcités que de coutume par les rêves de la nuit.

Réunis dans leur bosquet favori et sur le même banc, ils éprouvaient tous les deux des langueurs inconnues, se sentaient exceptionnellement troublés, embarrassés... Les joues de M^{lle} Tournays étaient plus animées ; son sein était plus palpitant. Ils parlaient moins, mais le langage muet de leurs yeux avait plus d'éloquence et de tendresse ; leurs étreintes avaient quelque chose de plus chaleureux, de plus passionné... Le jeune homme était plus ardent, moins maître de lui ; la jeune fille, plus faible, voyait disparaître peu à peu la force de résistance qui l'avait soutenue et défendue jusqu'ici.

– Paule ! Paule ! s'écriait Julien, en la pressant contre sa poitrine, et d'une voix altérée par l'ivresse d'un amour trop longtemps contenu ; Paule, ma bien-aimée ! n'es-tu pas ma femme ? Le ciel n'a-t-il pas été témoin de nos serments ? Est-il une puissance au monde capable de nous séparer

désormais ?... Ne m'appartiens-tu pas comme je t'appartiens ?... Paule ! Je t'en prie... Je t'en conjure, sois à moi !... Ne me fais pas souffrir davantage... Ne me fais pas mourir !...

Elle se débattait plus mollement...

– Paule ! Paule ! poursuivait-il, de plus en plus entreprenant et plus pressant. Ne m'as-tu pas dit que tu m'aimais ?...

– Si je t'aime, mon Julien ! murmura-t-elle avec exaltation. C'est parce que je t'aime, que...

La douce lutte touchait à sa fin. Paule allait succomber, elle était plus qu'à demi vaincue ; toute son énergie de résistance était épuisée. Sa raison, sa volonté l'abandonnaient.

Tout à coup un craquement de feuilles sèches, de l'autre côté du bosquet, les fit tressaillir et les rappela à eux-mêmes. M^{lle} Tournays se dégagea vivement :

– Il y a quelqu'un !. On nous écoute ! balbutia-t-elle avec effroi. Ah ! mon Dieu ! nous sommes perdus !...

– Rassure-toi ! Ce n'est rien ! répondit-il à voix basse. C'est un lièvre ou un lapin de garenne. Et ce n'est pas lui qui nous trahira.

En réalité il n'était pas aussi tranquille qu'il le voulait paraître...

– Non ! Ce n'est point un animal. J'ai cru entendre des soupirs humains. Il y a quelqu'un, vous dis-je !. laissez-moi fuir...

Ils restèrent quelques instants silencieux, immobiles. Le bruit avait cessé. On n'entendait plus rien...

– Tu vois bien que c'était une illusion...

Elle lui fit signe de se taire. quoi qu'il en pût être, que ses craintes fussent ou non fondées ; elle avait repris quelque empire sur elle-même et sur lui. Le sentiment de sa vertu et de son honneur avait repris le pas sur l'entraînement de la passion. Elle était sauvée...

Les appréhensions de M^{lle} Tournays n'avaient rien de chimérique. Elle ne s'était pas trompée. Un homme était là, derrière le bosquet, qui avait assisté à cette scène ; qui, ayant furtivement suivi et épié M. de Villerein, avait tout entendu, en faisant des efforts surhumains pour maîtriser la rage sourde qui le dévorait...

A un certain moment, Guillaume, affolé, hors de lui, avait fait un bond en poussant un rugissement étouffé. Le bruit de ses pas sur les feuilles dont le sol du parc était jonché avait subitement réveillé les deux amoureux !

– Qu’avez-vous donc, monsieur Guillaume ? demanda tout anxieuse au jeune sergent, pendant le déjeuner des domestiques, la femme de chambre de M^{lle} Tournays.

– Moi ? Je n’ai rien, mademoiselle Marceline, je vous jure !

– Oh ! ne jurez pas ; ne mentez pas. Vous avez plus d’appétit que cela d’ordinaire. Pourquoi ne pouvez-vous manger ce matin ? Pourquoi êtes-vous si agité ?. Mesdemoiselles, messieurs, je vous prends à témoin. N’est-il point pâle comme un mort ?. Allons ! Voilà que vous rougissez maintenant !...

– C’est vrai ! vrai ! s’écria-t-on en chœur.

– M. le sergent a sans doute des chagrins d’amour ? dit d’un air pincé la cuisinière qui, depuis l’arrivée de Guillaume, s’épuisait en veines œillades sans pouvoir attirer son attention...

– Bah ! ce n’est pas cela ! riposta le premier cocher. Si le sergent est amoureux, il est amplement payé de retour. N’est-ce pas, Marceline ?

– Je n’en sais rien, moi ! dit-elle aigrement... Comment le saurais-je ?

– Tiens, voilà que vous rougissez vous aussi. Voyons ! Ne faites donc pas tant de mystères tous les deux. On sait bien de quoi il retourne...

– Et puis, il n’y a pas d’offense, Marceline, ajouta le valet de chambre de M. Tournays. Vous êtes un assez beau brin de fille pour que le sergent vous adore, et il est lui-même assez joli garçon pour que vous lui rendiez la pareille.

Guillaume essaya de chasser son émotion, fit semblant de sourire, essaya de manger.

– M^{lle} Marceline n’est pas seulement charmante, dit-il gravement, elle est aussi bonne qu’elle est belle ; et celui qui l’épousera sera bien heureux et bien digne d’envie !...

La femme de chambre devint pourpre.

– Eh bien ! A quand la noce, mes enfants ? s’écria le vieux garde-chasse, qui se mit à fredonner le refrain de Béranger :

Gai ! gai ! marions-nous !

Les joyeux propos de la cuisine dissipèrent un moment les tristes préoccupations de Guillaume ; il prit part à l'hilarité générale et, de peur d'affliger l'excellente enfant dont il se savait aimé, il se garda bien de la désespérer par un excès d'indifférence et de froideur.

Il avait d'ailleurs besoin d'elle, il comptait sur le dévouement qu'elle portait à sa maîtresse pour l'aider dans la tâche que depuis le matin il s'était juré de remplir.

Renonçant à ses illusions ; comprenant, après la scène dont il avait été témoin, que ce serait folie à lui d'attendre de M^{lle} Tournays un attachement impossible, il voulait du moins la protéger contre sa propre faiblesse.

– Elle aime le vicomte, se disait-il ; elle l'aime de toutes les forces de son âme ; et le vicomte ne l'aime pas ! Il ne l'aime pas de cette affection sans bornes, exclusive, sans partage, que mérite un ange tel que M^{lle} Paule ! Il ne l'aime pas comme je l'aime !

Et il ajouta d'un ton résolu :

– Je l'ai sauvée de la mort ; je veux la sauver de la séduction ! Je veux démasquer cet homme, dût-elle ne me pardonner jamais de lui avoir dessillé les yeux.

Après le déjeuner, il chercha et n'eut pas de peine à trouver une occasion de se rencontrer seul avec Marceline.

Celle-ci, toute frémissante de bonheur et s'imaginant qu'il allait enfin lui parler sérieusement de mariage, lui dit, en baissant la tête et en jouant avec les cornes de son tablier pour se donner une contenance :

– Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que me voilà compromise ? j'étais bien honteuse, allez ! tout à l'heure !.

Et laissant échapper une larme.

– Ce n'est pourtant pas de ma faute si j'ai de l'amitié pour vous.

Le sergent devina aussitôt qu'elle se méprenait sur ses intentions et sur la nature des confidences qu'il voulait lui faire. Il était trop loyal pour

l'entretenir dans son erreur :

– Marceline ! dit-il d'une voix tremblante, écoutez-moi ! Ce n'est ni de vous, ni de moi que j'ai à vous parler. Cela viendra peut-être. Mais vous savez qu'un soldat ne s'appartient pas et n'est pas libre de ses actions, de son cœur, de sa vie. Vous êtes compromise, dites-vous ? Non. Rassurez-vous. Votre honneur et votre réputation n'ont rien à craindre.

– Comme vous me dites cela ! reprit-elle un peu désappointée de la tournure que prenait la conversation. Ce n'est *ni de moi, ni de vous* que. Et de qui donc, alors ? Et pourquoi m'avez-vous attirée à l'écart ?

– Pourquoi ? De qui ? Vous allez l'apprendre.

– Oh ! vous me faites peur, monsieur Guillaume...

– Si vous n'êtes pas et ne pouvez être compromise, il y a ici une autre personne qui est à la veille de l'être, et qui court un grand danger...

– Un danger ?

– Etes -vous dévouée à M^{lle} Paule, Marceline ?

– Si je le suis !. Pouvez-vous bien me le demander ?. Ma maîtresse est ce que j'aime le plus au monde après...

Elle allait ajouter imprudemment : « Après vous ! » elle se retint et s'arrêta non sans une certaine confusion...

– Mais je ne vois pas en quoi mademoiselle...

– – Peut être menacée ?. Pauvre enfant ! Vous ignorez jusqu'à quel point les hommes sont trompeurs, et combien peu les femmes peuvent se fier à leurs douces paroles, à leurs promesses et à leurs serments.

– Hélas ! dit-elle piteusement et avec une intention de reproche : il n'est pas étonnant que je l'ignore : j'en suis encore à attendre, de qui que ce soit, des serments, des promesses et de douces paroles !... Et j'ai bien peur d'attendre encore longtemps !

Il ne parut pas saisir l'allusion, et se mit à lui raconter en quelques mots, mais en voilant les détails les plus scabreux, ce qui s'était passé le matin, les rendez-vous dont il avait surpris le secret, et dont il avait plus ou moins involontairement troublé le dénoûment. Il mit, bien entendu, son intervention indiscrete sur le compte du hasard...

Marceline, au lieu de s'émouvoir, partit d'un franc éclat de rire :

– N'est-ce que cela ? dit-elle avec étonnement.

– Comment ! n’est-ce que cela ? Je trouve que c’est bien assez ! que c’est trop ! Je trouve que M. le vicomte de Villerain est le dernier des misérables. et que moi, qui ne suis qu’un enfant du peuple, je n’agirais pas ainsi ! Je regarde comme un crime d’abuser de l’inexpérience d’une jeune fille et de chercher à la séduire.

La camériste fit une grimace de protestation ironique. Elle n’avait pas à se plaindre, elle, – à son vif regret, sans doute – que le beau sous-officier eût fait la moindre tentative contre sa vertu !

– Que parlez-vous de séduction ? Est-ce que ces jeunes gens n’ont pas le droit de s’adorer ? Soyez donc tranquille ; je suis depuis longtemps dans la confiance de leurs amours. Et je vous crois incapable d’abuser, à votre tour, du secret dont un accident vous a rendu maître. Ne se conviennent-ils pas sous tous les rapports ? Ne sont-ils pas du même rang, du même monde ? N’ont-ils pas une fortune à peu près égale ?...

Guillaume sentait son cœur se briser ; ces allusions aux convenances sociales qui tendaient à rapprocher Paule et Julien lui rappelaient cruellement l’humilité de sa condition.

– Pourquoi donc ne seraient-ils pas l’un à l’autre ? poursuivit la soubrette. Qui peut les empêcher de se marier ?

– De se marier ? répliqua-t-il en hochant la tête. Il serait si simple de commencer par là. J’ai entendu – bien malgré moi – leur conversation. Et quand une jeune demoiselle se cache ainsi de sa mère. Et quand l’homme qui lui fait clandestinement la cour, et qui prétend l’aimer, entretient en même temps des maîtresses.

– Des maîtresses ? Vous ne dites pas la vérité, monsieur Guillaume. C’est une calomnie ! Je ne sais pas vraiment ce que vous a fait M. le vicomte. Je vous affirme que M. Julien...

– Et moi, je vous jure, interrompit-il avec vivacité, et je tiens le fait du général lui-même, que M. de Villerain a loué, rue de Verneuil – vous voyez que je précise, – un appartement où il n’y a pas plus de quinze jours encore, à la veille du départ de M^{me} la présidente pour la campagne, il a reçu sa maîtresse !

Marceline était ébranlée par l’accent de sincérité et d’énergie avec lequel s’exprimait le sergent.

– Oh ! si cela était vrai, ce serait infâme !... M^{lle} Paule en mourrait de chagrin !. Mais alors. M. Julien doit aller après-demain à Paris. Ce serait donc...

– Pour un rendez-vous avec cette femme ou cette fille ? C'est probable, c'est certain !. Vous comprenez qu'habitant la maison du vicomte, j'ai dû, soit par mes parents, soit par les domestiques, apprendre bien des choses !.

– Monsieur Guillaume ! s'écria avec feu la camériste, il faut que nous sachions la vérité. Il faut que vous aussi, vous alliez à Paris, que vous surveilliez M. le vicomte, que vous...

– Marceline ! fit sévèrement le sergent, pour qui me prenez-vous ? Je suis un soldat, je ne suis pas un mouchard !

On aurait pu sans doute faire observer au scrupuleux militaire, et il ne lui eût pas été difficile de se répondre à lui-même, qu'il venait précisément d'exercer, quelques heures auparavant, dans le parc, ce métier d'espion contre lequel il protestait avec une si légitime indignation.

N'avait-il pas filé le vicomte ? ne s'était-il pas blotti derrière une charmille pour écouter la conversation des deux jeunes gens, qui avait été si près de devenir criminelle ?

Il est vrai qu'il agissait pour son propre compte, sous l'empire de la jalousie ; il est vrai qu'il avait obéi à une impulsion involontaire, à un mouvement instinctif, et qui était au moins excusable.

C'était tout autre chose, à ses yeux, de faire avec préméditation l'office de policier, et de s'embusquer au coin de la rue de Verneuil pour guetter M. de Villerain.

– Vous oubliez, Marceline, que mes parents sont au service de la famille de M. Julien ; que j'ai été moi-même honoré de la bienveillance du général. C'est à un fidele et loyal secrétaire et non à un traître que M. le comte a cru pouvoir livrer le secret des fredaines de son fils.

– Vous avez raison, monsieur Guillaume. Mais comme il faut absolument que je sache à quoi m'en tenir, ce que vous ne pouvez faire, je le ferai, moi !

– Bravo ! C'est votre droit, ma chère enfant.

– C'est plus que mon droit, c'est mon devoir... N'est-ce pas moi qui ai favorisé leurs amours, qui ai servi d'intermédiaire à leurs correspondances ?... Pouvais-je me douter que ce garçon si doux, si timide,

n'était qu'un trompeur ?. Je veux croire encore que vous êtes dans l'erreur. Dans tous les cas, j'en aurai le cœur net. Et s'il a une maîtresse, je le démasquerai...

Il fut convenu que la femme de chambre demanderait la permission d'aller à Paris, sous le prétexte de porter de l'argent à la caisse d'épargne. Elle n'eut pas besoin de recourir à ce subterfuge, M^{me} Tournays ayant manifesté l'intention d'aller passer deux jours au boulevard Saint-Germain avec sa fille. Le vicomte ne devait la devancer que de vingt-quatre heures, pour sauver les apparences. Il va sans dire qu'ils s'étaient donné rendez-vous dans l'appartement de garçon qui cachait les entrevues adultères.

– Là, du moins, avait dit Huguette à son amant, tu n'auras pas à m'opposer tes absurdes scrupules de conscience ! Et puis, la campagne m'ennuie, dès lors qu'elle me prive de tes embrassements.

Le vicomte avait courbé la tête avec sa résignation ordinaire. S'il était obligé de subir ses caresses, de simuler une affection qui appartenait tout entière à une autre, il n'aurait pas la douleur et le remords de souiller par d'odieux baisers la demeure qui abritait sa fiancée.

L'incident qui avait causé à Paule une telle frayeur, les inquiétudes dont elle était saisie avaient eu pour résultat d'interrompre ses promenades matinales. Évidemment ils en étaient, croyaient-ils, quittes pour la peur, et personne ne les avait aperçus. Seulement il était plus prudent de s'abstenir, pendant quelques jours, de renouveler ces périlleux entretiens. M^{lle} Tournays ne craignait pas seulement d'être surprise ; elle avait aussi peur des audaces de Julien, peur d'elle-même, de ses propres entraînements, de sa propre faiblesse.

Cependant, au jour et à l'heure fixés d'avance, M. de Villerrain attendait, avec infiniment plus de patience que d'ardeur, au numéro 17 de la rue de Verneuil, la visite de sa maîtresse. Il eût donné tout au monde pour qu'elle lui manquât cette fois de parole. Cette existence commençait à lui peser énormément, et il avait hâte de secouer le joug, de briser cette chaîne, de s'affranchir...

– Si elle pouvait ne pas venir ! si une circonstance quelconque l'avait retenue !...

Hélas ! Elle n'était toujours que trop exacte au gré de ses désirs, et son espoir n'allait pas tarder à être déçu. Il n'y avait pas de danger qu'elle oubliât l'heure du rendez-vous.

Il y avait vingt minutes à peine que durait son attente peu fiévreuse, quand il entendit une voiture s'arrêter dans la rue, juste devant sa porte.

– Allons ! Il est écrit que je n'échapperai pas à mon sort ! s'écria-t-il avec un geste de désappointement.

Il entr'ouvrit les rideaux, et vit une femme voilée qui descendait d'un fiacre :

– C'est elle !. Je ne sais pourquoi je tremble ! Je suis plus troublé que de coutume ; je me sens mal à l'aise. Elle va me reprocher encore d'être froid, de ne pas l'aimer autant qu'elle m'aime, de ne l'embrasser que par charité !

S'il avait regardé plus attentivement dans la rue, il aurait remarqué, du côté du trottoir opposé, à une distance d'une vingtaine de pas, une autre voiture de place, qui stationnait depuis assez longtemps et dont les stores étaient baissés.

Ayant donné congé pour la journée à son domestique, ainsi qu'il le faisait chaque fois que la présidente devait venir, il alla lui-même ouvrir sa porte, sans attendre les deux petits coups secs que frappait d'ordinaire la main d'Huguette.

M^{me} Tournays se précipita à son cou :

– Tu t'impatenais, chéri ? dit-elle d'une voix câline en le dévorant de baisers. Je suis bien en retard...

– Non ! pas trop ! dit-il distraitement.

– Comment, non !. Le temps ne te paraissait donc pas long, à toi ? Tu n'es pas plus empressé, plus tendre que cela ? Oh ! monsieur, vous êtes un vilain. et j'ai bien envie, pour vous punir, de m'en retourner !...

– Tu ne me comprends pas ! balbutia-t-il. Je voulais dire simplement que...

– Enfin, me voilà ! c'est l'important. J'avais dû passer chez Worth, d'où j'ai renvoyé mon coupé. et je ne pouvais pas trouver de fiacre. Comme je suis heureuse de me trouver enfin seule avec toi, chez toi, dans tes bras !. Il me semble qu'il y a un siècle que je ne suis pas venue dans notre charmant petit nid !. Oh ! comme nous allons rattraper le temps perdu !

Ils traversaient le salon, et Julien allait l'entraîner ou plutôt se laisser entraîner par elle dans la chambre à coucher...

Tout à coup un violent coup de sonnette se fit entendre. Ils s'arrêtèrent tout interdits...

– Une visite ! Qui cela peut-il être ? Tu n'attendais que moi, je suppose ?...

– C'est quelqu'un qui s'est trompé probablement, qui aura confondu l'entresol avec le premier étage...

Ils hésitèrent une demi-minute. Le vicomte jugea qu'il valait mieux ne pas ouvrir...

Mais la sonnette s'agita de nouveau...

Un grain de jalousie s'était glissé dans la tête de M^{me} Tournays. Elle se demanda, en voyant la physionomie bouleversée de son amant, si elle était bien la seule femme qui eût pénétré dans l'appartement depuis qu'il l'avait loué et meublé...

– Va ouvrir ! dit-elle. C'est préférable...

– Non ! non ! A quoi bon ? C'est une méprise... Je suis bien sûr de n'attendre personne, puisqu'on me croit à la campagne !...

– Ouvre ! te dis-je. Je l'exige ! dit-elle d'un air soupçonneux...

Julien obéit, se dirigea vers la porte...

Dès qu'il l'eût ouverte, tandis que sa maîtresse jetait un coup d'œil furtif par la porte légèrement entre-bâillée du salon, le vicomte recula de trois pas, devint pâle, muet, inerte. Huguette se demandait avec terreur si elle rêvait, si elle n'était pas subitement devenue folle. Elle n'avait même pas eu la force de pousser un cri, qui s'était figé dans sa gorge, au moment de s'en échapper...

Julien avait en face de lui Marceline !...

Et derrière la camériste apparaissait, le visage enflammé, la lèvre frémissante, les yeux chargés d'éclairs, droite et immobile comme une statue, menaçante comme un spectre, une autre femme...

C'était M^{lle} Paule Tournays !

XII

LE MARIAGE

Marceline, sans raconter à sa jeune maîtresse tout ce qu'elle avait appris du sergent, lui avait fait part de ses doutes, de ses soupçons, et lui avait promis de l'édifier complètement sur les faits et gestes du vicomte, de découvrir la vérité, de savoir si Julien était sincère ou s'il trompait la pauvre enfant qui lui avait donné son cœur.

Paule avait bien souffert ! Elle eût donné toute son existence pour que M. de Villerain fût innocent, et si l'accusation fût sortie de toute autre bouche que de celle de sa fidèle et dévouée femme de chambre, elle l'eût repoussée avec indignation et avec mépris.

Elle eût juré sur son salut éternel – puisqu'elle croyait encore aux billevesées catholiques – que Julien l'aimait et n'avait jamais aimé qu'elle...

– Nous le saurons, chère maîtresse ! lui avait répondu Marceline. Laissez-moi faire. Je confondrai la calomnie, si M. le vicomte a été calomnié ; et si, malheureusement, on a dit vrai, vous aurez le droit de le mépriser, de le haïr, de le maudire !

– Non ! Marceline, je ne le maudirai pas ! Non, je ne le haïrai pas ! Je sens bien que je n'aurai d'autre droit que celui de mourir !...

Profitant de l'absence de M^{me} la présidente, qui avait annoncé, en déjeunant, à sa fille, qu'elle avait plusieurs courses à faire, et chez sa modiste, et chez Worth, le grand couturier de la rue de la Paix, et qu'elle serait probablement absente toute l'après-midi, la soubrette avait jugé l'occasion favorable pour mettre son plan à exécution...

Mais au moment où elle allait sortir dans l'intention de prendre une voiture, de s'installer presque en face de la maison suspecte dont Guillaume lui avait donné le numéro, de guetter le coupable présumé, de faire préalablement causer la concierge, de suivre toutes les femmes qu'elle verrait franchir la porte, Paule lui avait dit avec résolution :

– Tu n'iras pas seule, mon enfant !. Je t'accompagnerai !

– Oh non ! mademoiselle ! objecta la camériste. Restez !. Vous avez confiance en moi, n'est-ce pas ? . Songez donc ! Si madame venait à rentrer.

– Qu'importe ! N'est-ce pas mon bonheur, n'est-ce pas ma vie qui est en jeu ? . J'irai, te dis-je !!... Si Julien a une maîtresse, s'il m'a indignement trompée, je veux juger par moi-même de toute l'étendue de mon infortune. Je tiens à la voir de mes propres yeux, cette femme, à confondre le coupable, à expirer de désespoir à ses pieds !...

Et elle éclata en sanglots.

Ce fut en vain que Marceline s'efforça de la calmer, de la rassurer ; de lui certifier que son enquête justifierait pleinement M. le vicomte, de la détourner de son projet, M^{lle} Tournays fut inébranlable.

Et voilà comment nous avons vu, à la fin du dernier chapitre, les deux jeunes filles sonner brusquement à la porte de l'entresol et pénétrer dans l'appartement.

On devine, d'après la position qu'occupait la voiture de place au fond de laquelle elles étaient blotties, que la caisse du fiacre de M^{me} Tournays ne leur avait pas permis de reconnaître la visiteuse. En relevant le coin du store leurs yeux n'avaient aperçu que deux choses : Julien regardant par la fenêtre, une femme pénétrant dans la maison.

N'en était-ce pas assez ? N'était-ce pas suffisamment clair ?

– C'est elle ! C'est cette misérable ! s'écria Paule. Viens, Marceline, viens !. Oh ! Julien, Julien !...

– Non ! ne quittez pas la voiture, chère maîtresse ! Je vais monter seule. Vous êtes trop troublée. Vous allez vous trouver mal. Ne venez pas, je vous en conjure !

– La colère me donnera de la force et du courage ! Suivons-la, Marceline. Hâtons-nous.

Et d'un pas fiévreux, elles s'étaient engagées dans l'escalier et avaient sonné à l'entresol.

Le premier sentiment de M^{me} Tournays, en les apercevant par la porte entre-bâillée du salon, avait été de s'enfuir dans la chambre à coucher, de se cacher dans quelque coin. Pour rien au monde elle n'eût voulu être surprise par sa fille dans l'appartement de son amant. Elle n'avait même pas la pensée de se demander comment, pourquoi, dans quel but Paule se trouvait là. Saisie de terreur, elle ne voyait que l'horreur de sa situation. Elle ne se sentait plus assez de vigueur pour quitter le salon ; elle était obligée de s'accouder à la porte pour ne pas tomber.

Si affolé que fût lui-même M. de Villerrain, il eut pourtant assez de présence d'esprit, une fois passée la première minute de stupeur, pour murmurer d'une voix étranglée.

– Que venez-vous faire ici, Paule ? Partez ! Partez !..., Vous nous perdez !...

M^{lle} Toumays, au lieu de répondre, le regardait avec des yeux pleins de larmes. Pauvre petite, elle avait envie de s'évanouir. Marceline répondit pour elle :

– Nous ne partirons pas avant d'avoir vu la femme qui vient de monter chez vous, avant d'avoir vu votre maîtresse, monsieur le vicomte !

– Au nom du ciel ! reprit-il avec angoisses, retirez-vous !. Je vous dirai tout, Paule. Ayez foi en moi et en mon amour !...

– Foi en vous ? infâme ! répliqua enfin M^{lle} Tournays. Pourquoi parlez-vous si bas ? Pourquoi tremblez-vous ainsi ? Craignez-vous que votre maîtresse ne nous voie et ne nous entende ? Je ne m'en irai pas avant de l'avoir vue, cette femme !

Et surmontant sa timidité naturelle, devançant Marceline qui, jusqu'alors, avait joué le premier rôle, écartant d'un geste indigné M. de Villerrain qui voulait lui barrer le passage et qui demeura pétrifié, elle s'élança vers le

salon, dont la porte principale s'ouvrait en face de l'antichambre. Marceline la suivit.

Quelques secondes lui avaient suffi pour franchir cette courte distance ; mais elles avaient permis aussi à la présidente de reconquérir son sang-froid, de reprendre possession d'elle-même et de chercher une voie de salut.

Elle n'était pas femme à perdre la tête. Elle était assez intelligente pour se tirer à son avantage des situations les plus périlleuses, les plus désespérées.

Si d'abord elle avait été atterrée par l'arrivée si inattendue de sa fille, elle avait retrouvé aussitôt son assurance. La lumière se faisait dans son esprit ; elle avait le secret des froideurs étranges de son amant.

Plus elle était coupable, plus elle estimait nécessaire de se poser en juge. Pour se dispenser de se justifier et de se défendre, elle n'avait qu'à se dresser comme une accusatrice.

A l'instant où les deux jeunes filles se précipitaient dans le salon, Huguette s'était, d'un bond, retirée de la porte ; elle se tenait droite, sévère, la main posée sur le guéridon...

Paule, en la reconnaissant, s'était affaissée sur elle-même, à demi-morte de stupéfaction et d'épouvante, et en murmurant d'une voix éteinte :

– Ma mère !

Marceline, moins anéantie, se contentait de froncer les sourcils. Ainsi que nous l'avons vu déjà, elle avait deviné depuis longtemps une faible partie de la vérité ; mais dans sa candeur d'enfant de dix-sept ans, il ne lui était jamais venu à l'esprit que la présidente pût être la maîtresse de M. de Villerrain, et ce n'était certes pas elle qu'elle comptait trouver rue de Verneuil !

Le plus douloureusement frappé en cette circonstance, c'était Julien. Il avait machinalement suivi les deux femmes dont il ne lui avait pas été possible d'intercepter la marche. Il était comme hébété ; il se sentait perdu : Paule savait tout : il n'en pouvait plus douter. Désormais elle n'éprouverait plus pour lui que du mépris et de l'horreur. S'il avait eu sous la main un revolver, il se fût immédiatement brûlé la cervelle.

La voix sèche et froide de M^{me} Tournays le rappela soudain au sentiment de la réalité :

– Monsieur le vicomte, dit-elle d’un ton dur, vous êtes encore plus coupable, encore plus crimi – nel que je ne supposais. Monsieur Julien de Villerrain, je pensais bien, comme on me l’avait dit, trouver chez vous votre maîtresse. mais je n’aurais jamais pu croire que cette maîtresse fût ma propre fille !. Vous êtes le dernier des scélérats !

C’était un coup d’audace, dont la réussite était surbordonnée à la présence d’esprit de Julien, d’une part, et à la crédulité de sa fille et de Marceline, de l’autre.

Si celui-là ne saisisait pas la balle au bond et ne s’accrochait pas à cette planche de salut ; si celles-ci n’avaient pas assez de naïveté pour accepter d’emblée l’explication de cette prodigieuse rencontre, tout était perdu.

Il y eut un moment d’ahurissement général.

Paule, en se rappelant l’aventure du parc, supposait que sa mère n’ignorait plus rien, qu’elle avait surpris le secret de ses rendez-vous avec le vicomte, qu’elle l’avait fait épier, et qu’elle la surprenait en flagrant délit...

Elle courbait la tête, toute tremblante, toute honteuse.

Julien, de son côté, ne savait plus à quelles conjectures s’arrêter ; il se sentait à demi abruti. La diversion imaginée par sa complice était habile, mais M^{lle} Tournays en serait-elle la dupe ?

Son anxiété était extrême. Il y eut un long silence. Aucun des spectateurs de cette scène n’osait prendre la parole. Seule, Marceline croyait démêler la vérité, et elle jetait sur la présidente un regard inquisiteur et soupçonneux qui la fit frissonner.

– Si l’équivoque de la situation se fût prolongée une demi-minute de plus, c’en était fait ; les deux coupables étaient acculés à une impasse ; la lumière se faisait dans l’esprit de Paule ; M^{me} Tournays était impuissante à continuer son rôle de mère irritée, elle se sentait défaillir. Elle venait d’épuiser dans le cri de reproche adressé à son amant toute l’énergie dont elle était capable. Les tourments de la jalousie la dévoraient. Elle se demandait si M. de Villerrain ne l’avait pas trompée dès le premier jour.

Pour la première fois elle entrevoyait dans sa fille une rivale, et une rivale préférée !

Ah ! s’il s’était agi de toute autre femme, avec quelle rage elle se fût précipitée sur elle, pour la déchirer de ses ongles ! Comme elle se fût

vengée de ce qui lui apparaissait comme une trahison infâme ! Comme elle eût été tentée d'arracher les yeux à Julien lui-même !

Elle tenait donc enfin le secret de ses froideurs, de son trouble incessant, de ses inquiétudes perpétuelles, alors qu'il était dans ses bras !...

La jeune fille les sauva tous, sans le vouloir, à son insu.

Elle aimait M. de Villerrain et elle adorait M^{me} Tournays. Une fille peut soupçonner son amant ; elle ne soupçonne pas sa propre mère, elle ne doute pas de la vertu de celle qui l'a portée dans son sein, qui a soutenu ses premiers pas dans la vie, qui a entendu son premier vagissement, reçu son premier sourire, et dont le visage caressant s'associe à ses plus lointains souvenirs d'enfance !

Elle rompit la première le silence, tandis que Marceline, la main posée sur son front, cherchait dans son cerveau la clef du mystère, et que le vicomte, presque anéanti, n'apercevait aucune issue à la situation inextricable où il était plongé, et se trouvait absolument impuissant à saisir la perche qui venait de lui être tendue. S'avançant, humble et suppliante vers sa mère, sans oser la regarder en face :

– Pardonnez-moi ! s'écria-t-elle en sanglotant. Je suis bien coupable !. Eh bien ! oui, je l'aime !., . Je l'aime et je suis jalouse ! Voilà pourquoi je suis ici !. Ne m'aviez-vous pas dit vous-même qu'il avait une maîtresse ?. J'ai voulu voir par mes propres yeux. C'est là mon seul crime, je le jure !... J'en prends à témoin Marceline !...

– C'est vrai ! madame ! dit à son tour la femme de chambre. Je le jure aussi sur mon salut éternel ! Ma pauvre chère maîtresse est aussi innocente que l'enfant qui vient de naître C'est sur moi seule que doit retomber la responsabilité de ce qui arrive. C'est moi qui l'ai entraînée ici. J'affirme qu'elle ne voulait pas venir !...

La présidente éprouva à la fois une sorte de soulagement en s'assurant que ni sa fille ni sa domestique ne connaissaient son secret, et un sentiment de vive douleur à la révélation d'une passion que Paule, jusqu'ici, lui avait si soigneusement dissimulée.

Mais il ne lui était plus permis de tergiverser. Sa conduite était toute tracée. L'aveu de sa fille lui imposait un devoir à remplir, et elle était bien trop habile pour reculer.

Elle refoula donc au plus profond de son cœur la colère qui l'agitait, l'indignation qu'elle éprouvait contre son amant et contre Paule.

S'avançant vers Julien, elle le saisit brutalement par le bras :

– Monsieur le vicomte, dit-elle d'un ton sévère, savez-vous bien que votre conduite est indigne ?.

– Madame ! madame !. balbutia-t-il machinalement, sans deviner où elle voulait en venir...

– Vous voyez que ni M^{lle} Tournays ni moi nous n'avons grande confiance en vous, puisqu'un même doute et un même soupçon nous avait amenées ici. Me donnez-vous au moins votre parole d'honneur, votre parole de gentilhomme, que vous avez tout à fait rompu votre ancienne liaison avec je ne sais quelle chanteuse d'opérette ?...

– Cette parole, je vous la donne, madame... Depuis six mois je n'ai au cœur qu'une pensée, qu'une préoccupation, qu'un amour, je vous le jure !...

– Jusqu'ici, monsieur le vicomte, mes inquiétudes maternelles me commandaient de vous refuser la main de M^{lle} Tournays que vous aviez sollicitée. Il est probable que je persisterai dans mon refus...

– Maman ! maman ! de grâce ! murmura la jeune fille. Je l'aime, je vous l'ai dit. Et M. Julien...

– Vous aime aussi, sans doute, petite effrontée !...

Elle étouffa bien vite le sentiment de haine par lequel elle se sentait envahie.

– Dans tous les cas, monsieur, dit-elle au vicomte avec un accent de sécheresse qui n'était pas joué – elle était d'humeur à l'étrangler, ce petit misérable, si elle avait été seule avec lui, – après ce qui vient de se passer, et quand j'ai surpris dans votre appartement M^{lle} Tournays...

Ce n'était pas tout à fait exact. C'était elle, au contraire, qui venait d'être surprise, et Marceline, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, avait une fière envie d'en faire la remarque et de river son clou à sa maîtresse...

– M^{lle} Tournays, compromise odieusement par vous.

Elle s'arrêta, suffoquée, puis reprit :

– M. de Villerrain ! vous comprenez que ce n'est plus avec moi, mais avec mon mari que vous devez avoir une explication. Que décidera le président, et que ferai-je moi-même ? je l'ignore...

Et d'un geste impérieux, montrant la porte à sa fille :

– Quant à vous, mademoiselle, je vous reconduirai dès demain au couvent ! Venez !

Et elle sortit, en lançant obliquement à son amant abasourdi un regard où il y avait en même temps de la fureur et de l'amour...

Le lendemain, M. le général comte de Villerrain et la comtesse faisaient une visite cérémonieuse au président et à la présidente, et leur demandaient officiellement pour le vicomte de Villerrain, leur fils, la main de M^{lle} Paule Tournays.

M. André Tournays donna, sans difficulté, son consentement, que sa femme n'accorda qu'en frémissant, et comme contrainte et forcée, en faisant intérieurement une foule de réserves qui ne devaient pas être formulées dans le contrat de mariage.

– Elle aura la main et le nom, se disait-elle avec une colère concentrée ; mais j'entends bien garder le cœur de mon Julien !

Quinze jours plus tard, , les bans étaient publiés aux mairies du VII^e et du VIII^e arrondissements.

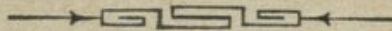
FIN

Un nouveau récit, faisant suite à l' *Inceste*, et dans lequel mes lecteurs retrouveront tous les personnages de cette histoire, vient de paraître chez les Éditeurs Éd. Rouveyre et G. Blond, et a pour titre : *Madame la Présidente*.

TABLE GÉNÉRALE
DU
CATALOGUE
DES
PUBLICATIONS D'AMATEURS
ET DE
BIBLIOPHILES

ÉDITÉES PAR
ÉD. ROUVEYRE ET G. BLOND

98, RUE DE RICHELIEU, A PARIS



Le Catalogue illustré, formant un joli volume, est adressé gratis et *franco* à toute personne qui en fait la demande.

TITRE DES OUVRAGES

- GUIDE DU LIBRAIRE ANTIQUAIRE ET DU BIBLIOPHILE.

- ŒUVRES CHOISIES DES ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS.

L'Amour Romantique, par Léon Cladel, préface par Octave Uzanne.

- SCIENCE DES GENS DU MONDE.

Traité complet de la science du Blason, par Jouffroy d'Eschavannes.

Connaissances nécessaires à un amateur d'objets d'art, par Ancel Oppenheim.

Connaissances nécessaires à un bibliophile, par Édouard Rouveyre, 2 vol.

- CURIOSITÉS PARISIENNES.

Théâtre des boulevards, réimprimé pour la première fois et précédé d'une notice par Georges d'Heylli, 2 vol.

Histoire des petits théâtres de Paris, par Nicolas Brazier, nouvelle édition publiée par Édouard Rouveyre, son petit-neveu, avec préface par Georges d'Heylli, 2 vol.

- PETITS CHEFS-D'ŒUVRE DU XVIII^e SIÈCLE.

Les quatre heures de la Toilette des dames, par de Favre.

Le tableau de la volupté ou les quatre parties du jour, par M.D.B. (Du Buisson).

Zélie au bain, par le marquis de Pezey.

- CHRONIQUES DU XVIII^e SIÈCLE, PUBLIÉES PAR ROGER DE PARNES, AVEC PRÉFACE PAR G. D'HEYLLI.

La Régence, portefeuille d'un Roué.

Anecdotes secrètes du règne de Louis XV, portefeuille d'un Petit-Maître.

Gazette anecdotique du règne de Louis XVI, portefeuille d'un Talon Rouge.

Le Directoire, portefeuille d'un Incroyable.

- DOCUMENTS DE LA COUR ET DE LA VILLE AU XVIII^e SIÈCLE.

La Comédie et la Galanterie, par A. Jullien.

Mémoires du duc de Lauzun.

La Ville et la Cour, par A. Jullien.

La Société galante et littéraire, par H. Bonhomme.

L'Opéra secret, par A. Jullien.

- LES RUELLLES AU XVIII^e SIÈCLE, par Léon de Labessade, préface par Alexandre Dumas fils, de l'Académie française.

- CONTES GAILLARDS ET NOUVELLES PARISIENNES.

Le Mal d'aimer, par René Maizeroy, illustrations de Courboin.

A Huis clos, par Carolus Brio, illustrations de Marius Perret.

Doux Larcins, par Flirt, illustrations de Le Natur.

Le Péché d'Ève, par Armand Silvestre, illustrations de Rochegrosse.

Miettes d'Amour, par L.V. Meunier, illustrations de A. Fernandinus.

Joyeux Devis, par Massiac, illustrations de Le Natur,

Mire Ion la, par René Maizeroy, illustrations de Jeanniot.

Chair à plaisir, par L.V. Meunier, illustrations de Ferdinandus.

- BIBLIOTHÈQUE DU BOUDOIR.

Carnet d'un Mondain, par Etincelle, 2 vol.

- L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX.

- ÉCRIN DU BIBLIOPHILE.

Trois dizaines de Contes gaulois.

- PARIS. Arts. Lettres. Sport.

Les Hommes d'Épée, par le baron de Vaux.

Les Gens de Lettres.

Peintres et Sculpteurs.

Acteurs et Actrices.

Les Salons de Paris.

- BIBLIOTHÈQUE DE L'AMATEUR DE LIVRES.

Le Luxe des livres, par L. Derome.

Recherches bibliographiques sur les livres rares et curieux, par P.L. Jacob, bibliophile.

Histoire de l'ornementation des manuscrits, par Ferdinand Denis.

Catalogue des ouvrages, écrits et dessins de toute nature, poursuivis, supprimés ou condamnés, par Fernand Drujon.

Bibliographie générale des petits formats dits Cazin, par A. Corroenne.

Manuel du Cazinophile.

Histoire de l'Imprimerie, par Paul Dupont.

Les Autographes en France et à l'étranger, par de Lescure.

De la Matière des livres.

Les Amateurs de vieux livres, par P.L. Jacob, bibliophile.

Miscellannées bibliographiques, publiés par Ed. Rouveyre et O. Uzanne.

La Reliure ancienne et moderne.

Un Bouquiniste parisien, par A. Piedagnel.

Reliure d'un Montaigne, à l'S barré.

Le Bibliophile français, 7 volumes.

Index librorum prohibitorum.

Centuria librorum absconditorum.

Armorial du Bibliophile, par Johannis Guigard.

Voltaire, Bibliographie de ses œuvres, par Georges Bengesco.

Les Supercheries littéraires dévoilées, par J.M. Quérard

Dictionnaire des ouvrages anonymes, par A.A. Barbier.

- BIBLIOTHÈQUE DE L'AMATEUR D'ART.

Notes d'un curieux, par le baron de Boyer de Sainte-Suzanne.

Les Tapisseries françaises, par le même auteur.

Les Tapisseries d'Arras, par le chanoine E. van Drival.

De la Poterie gauloise, par H. de Clouzion.

La Verrerie antique, par W. Frœhner. »

Description des collections de Sceaux – Matrices de M. Dongé, par J. Charvet.

De l'Ameublement et de la Décoration extérieure des appartements, par L. Guichard.

Traité de la Décoration sur porcelaine et sur faïence, par Chauvigné.

*4 ?– PUBLICATIONS DIVERSES.

Caprices d'un bibliophile, par Octave Uzanne.

Le Bric à Brac de l'Amour.

Le Calendrier de Vénus.

Les Surprises du cœur.

Idées sur les romans, par D.A.F. de Sade, publié avec préface, par Octave Uzanne.

Du Mariage, par un Philosophe du XVIII^e siècle, avec préface, par Octave Uzanne.

Le Droit du Seigneur et la Rosière de Salency, par Léon de Labessade.

Pierrot sceptique, pantomime, par L. Hennique et J.K. Huysmans.

Suite de trente-quatre estampes, pour servir à l'illustration des œuvres de Molière, dessinées et gravées à l'eau-forte, par Ad. Lalauze.

Poésies de Prosper Blanchemain, 2 vol.

Les Fleurs boréales, par Louis Fréchette.

Ce sont les secrets des dames défendus à révéler.

Le Corbeau, par Edgard Poë, traduction de Stéphane Mallarmé, dessins de Manet.

Croquis contemporains, pointes sèches, par Louise Abbéma.

Le petit monde, collection de dix eaux-fortes, par Ad. Lalauze.

L'Art de vivre longtemps, par le docteur Noirod.

L'Art d'avoir des enfants sains de corps et d'esprit, par le docteur Noirod.

– COLLECTION IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50.

Confession de Sainte-Beuve, par Louis Nicolardot.

La Fange, par Guérin-Ginisty, préface de Léon Chapron.

Coups de plume indépendants, par A.J. Pons.

- MONOLOGUES PARISIENS.

Le Culte, par Satin..

- OUVRAGES SOUS PRESSE OU EN PRÉPARATION.

L'Art dans la maison, par Henry Havard.

Les Livres à clef, par Fernand Drujon.

Collection Lahure, éditée par A. Lahure et par Éd. Rouveyre et G. Blond.

Collection d'Hervilly-Somm.

Catalogue des livres rares et curieux.

COLLABORATION ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Gueulette.
Ch. Goutzwiller.
Guérin-Ginisty.
Johannis Guigard.
E. Guichard.
Halbou.
Henry Havard.
Léon Hennique.
E. d'Hervilly.
Georges d'Heylli.
J.-K. Huysmans.
P.-L. Jacob, bibliophile.
Jules Jacquemart.
Jeanniot.
Le bibliophile Job.
Jouffroy d'Eschavannes.
Adolphe Jullien.
René Kerviler.
Léon de Labessade.
Paul Lacroix.
A. Lahure.
Ad. Lalauze.

Lancelot.
P. Laurent.
Lauzun.
Leclère.
Legrand.
Lemire.
Le Natur.
Jules Le Petit.
T. Lepic.
Lerat.
Leroy.
De Lescure.
Levasseur.
E. de Liphart.
De Longueil.
Ch. de Lovenjoul.
René Maizeroy.
Stephane Mallarmé.
De Malval.
Manet.
Th. Massiac.
G. Merlet.
Mesplès.
L.– V. Meunier.
Louis Mohr.
Mongin.
G. Mouravit.
Louis Nicolardot.
Louise Abbema.
Arcos.
Arrivet.
Paul Avril.
Louis de Backer.
J. Barbey d'Aurevilly.

A.A. Barbier.
E. Bayard.
J. de Beauchamps.
A. Bellanger.
Georges Bengesco.
Berne-Bellecour.
Bichard.
Prosper Blanchemain.
H. Bonhomme.
Baron de Boyer de Sainte Suzanne.
Nicolas Brazier.
C. Brio.
Gustave Brunet.
Du Buisson.
G. Gastiglione.
Champfleury.
Léon Chapron.
J. Charvet.
A. Chauvigné.
Jules Cheret.
Léon Cladel.
J. Claretie.
H. de Clouzou.
A. Corroenne.
E. Corroyer.
E Courboin.
Ferdinand Denis.
L. Derome.
Fernand Drujon.
L'abbé J. Dulac.
Alexandre Dumas fils.
Paul Dupont.
Eisen.
Etincelle.

Favier.
De Favre.
A. Ferdinandus.
Feyen-Perrin.
Fichot.
Flirt.
Louis Fréchette.
W. Froehner.
Gaujean.
Docteur L. Noirot.
Ancel Oppenheim.
F. Oudart.
Roger de Pames.
Patas.
Marius Perret.
Le marquis de Pezay.
Al. Piedagnel.
Pisanus Fraxi.
Edgard Poë.
Poilpot.
A. Poirson.
A.-J. Pons.
Prunaire.
Puyplat.
J.-M. Quérard.
Roche-grosse.
Edouard Rouveyre.
Ernest Rouveyre.
Marie Rouveyre.
D.-A.-F de Sade.
Sargent.
Satin.
Aurélien Scholl.
Scott.

Armand Sylvestre.

Henry Somm.

A. Stevens.

Henri Toussaint.

Octave Uzannc.

Le Chanoine E. van Drivai.

Le baron de Vaux.

L. Vian.

Daniel Vierge.

ÉD. ROUVEYRE ET G. BLOND, ÉDITEURS

98, RUE DE RICHELIEU, PARIS

Collection in-18 jésus à 3 fr. 50

Viennent de paraître :

CONFESSION DE SAINTE-BEUVE

PAR

LOUIS NICOLARDOT

Mise en vente de la septième édition.

Un volume in-18 jésus. 3 fr. 50
50 exemplaires sur papier vergé, n^{os} 1 à 50. . . 7 fr. 50

LA FANGE

PAR

GUÉRIN-GINISTY

PRÉFACE DE

LÉON CHAPRON

Mise en vente de la dixième édition.

Un volume in-18 jésus. 3 fr. 50
50 exemplaires sur papier vergé, n^{os} 1 à 50. . . 7 fr. 50

COUPS DE PLUME INDÉPENDANTS

PAR

A.-J. PONS

QUATRIÈME ÉDITION

Un volume in-18 jésus. 3 fr. 50
50 exemplaires sur papier vergé, n^{os} 1 à 50. . . 7 fr. 50

MADAME LA PRÉSIDENTE

PAR

ODYSSE BAROT

Un volume in-18 jésus. 3 fr. 50
50 exemplaires sur papier vergé n^{os} 1 à 50. . . 7 fr. 50

Paris. — Typ Ch. UNSINGER, 83, rue du Bac.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Odysse Barot. L'Inceste

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6558614c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. PREMIÈRE PARTIE
 1. CHAPITRE I. - L'ENLÈVEMENT
 2. CHAPITRE II. - TRAHIS PAR UN SAC !
 3. CHAPITRE III. - LA GROSSESSE
 4. CHAPITRE IV. - A LA PITIÉ
 5. CHAPITRE V. - PRIS DANS L'ENGRENAGE
 6. CHAPITRE VI. - L'HISTOIRE D'UNE CHUTE
 7. CHAPITRE VII. - UN DÉNOUEMENT PRÉMATURÉ
 8. CHAPITRE VIII. - LA NOURRICE
 9. CHAPITRE IX. - SOUS LE MÊME TOIT
 10. CHAPITRE X. - LE RENDEZ-VOUS
 11. CHAPITRE XI. - LE NOYÉ
 12. CHAPITRE XII. - LE SUBSTITUT
 13. CHAPITRE XIII. - UN MARIAGE BIEN ASSORTI
 14. CHAPITRE XIV. - AU CHEVET D'UN MOURANT
3. DEUXIÈME PARTIE
 1. CHAPITRE I. - MADAME LA PRESIDENTE
 2. CHAPITRE II. - LA DÉCLARATION
 3. CHAPITRE III. - UN CAS DE FORCE MAJEURE
 4. CHAPITRE IV. - PAULE
 5. CHAPITRE V. - EN PARTIE DOUBLE
 6. CHAPITRE VI. - LE CONCIERGE OBLIGATOIRE
 7. CHAPITRE VII. - LE PÈRE ET LE FILS
 8. CHAPITRE VIII. - UN AUTRE PÈRE ET UN AUTRE FILS
 9. CHAPITRE IX. - LE SAUVEUR
 10. CHAPITRE X. - DRAME OU IDYLLE ?
 11. CHAPITRE XI. - EN FLAGRANT DÉLIT
 12. CHAPITRE XII. - LE MARIAGE
4. TITRE DES OUVRAGES

5. COLLABORATION ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE
6. À propos de cette édition numérique